

LECTURES.CULTURES



**ICI ET AILLEURS
CENTRE CULTUREL
DE DISON :
L'EXPRESSION
COMME PLAT DE
RÉSISTANCE**

p.12



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LA REVANCHE DES « NON ESSENTIELS »

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Ce qui est sûr, c'est qu'un élément a changé à la fin de l'année 2021. Les « non essentiels » ont reconquis leur droit de Cité. Ils ne seront plus une monnaie d'échange, un gouvernement ne pourra plus les sacrifier au profit d'une vie où le commerce vaut mieux que l'esprit.

Les tambours et les fifres ne chasseront pas le bonhomme Hiver. La Chose ne l'a pas permis. La Chose est dans nos vies depuis deux ans maintenant, et elle nous fait passer par toutes les couleurs des émotions. Le 22 décembre, le Codeco a pensé une fois de plus qu'il fallait fermer les salles culturelles pour repousser la Chose hors de nos vies. Ce n'était pas une bonne idée. Même les experts étaient abasourdis.

Dans les heures qui ont suivi cette décision, les réactions ont fusé de toutes parts. Des directeurs de théâtre ont fait connaître leur indignation. Des dizaines de salles de spectacle et de cinéma ont annoncé qu'elles resteraient ouvertes, que les comédiens monteraient sur scène bravant l'interdit, que les projectionnistes lanceraient les films et qu'il faudrait leur envoyer les pandores pour qu'ils renoncent. Même un cirque s'était joint à ce ras-le-bol, assurant que, quoi qu'il arrive, les trapézistes et les jongleurs fouleraient la piste aux étoiles sous les applaudissements. Le lendemain de ce funeste Codeco, le Conseil supérieur de la Culture se réunissait dans l'urgence. Il y avait comme une atmosphère mêlant sidération et combativité. Dans son avis, le Conseil soulignait que « Quand un pouvoir public porte atteinte de manière aussi manifeste aux droits culturels des populations, c'est au principe même de la démocratie et de l'État de droit qu'il porte atteinte ».

Une semaine plus tard, saisi par trois jeunes artistes dont le spectacle était programmé pour les derniers jours de l'année, le Conseil d'État a suspendu les mesures visant le secteur culturel. Peu après la communication de cette décision, Bénédicte Linard, ministre de la Culture, a tweeté : « Le Conseil d'État vient de trancher et rappelle qu'il n'est pas démontré que les salles de spectacle seraient des lieux particulièrement dangereux. La fermeture des salles de théâtre est donc levée. Rien ne sert d'attendre un nouvel arrêt avant de rouvrir les cinémas. »

Le ministre-président soulignait de son côté que « le Conseil d'État démontre le fonctionnement optimal de notre État de droit ».

De cet épisode, nous retiendrons qu'un secteur entier a relevé la tête. Après près de deux ans de douche écossaise, marqués par les fermetures et les reprises partielles, les bulles de spectateurs et les jauges assassines, après des mois où l'on renvoyait à toute une profession l'image de son manque d'utilité, un juge avait tranché. Et soudain, ceux qu'on disait « non essentiels », ces opérateurs qui s'étaient conformés avec empressement à toutes les injonctions de l'État, installant des systèmes d'aération, limitant la capacité des salles, reportant spectacles et événements, furent simplement respectés pour ce qu'ils étaient. Un magistrat examina les faits et il dit quelque chose comme : « Je n'ai rien vu qui fasse particulièrement peser la responsabilité de la circulation du virus sur le monde du spectacle. La décision est disproportionnée. » Circulez, y a rien à voir. Un magnifique moment de libre pensée.

Le variant Omicron se répand comme une traînée de poudre. On nous dit que le pic est atteint, que le nombre de contaminations est plus important qu'il ne l'a jamais été. Certains experts y voient l'annonce de la fin de la Chose, d'autres sont plus pessimistes et pensent qu'elle nous accompagnera encore durant plusieurs années. Les plus alarmistes nous disent qu'il ne sert à rien de se réjouir et qu'une nouvelle Chose succédera à celle-ci. Que c'est comme ça, « qu'on n'aime pas ça, mais qu'on ne sait rien y faire » ! Ce qui est sûr, c'est qu'un élément a changé à la fin de l'année 2021. Les « non essentiels » ont reconquis leur droit de Cité. Ils ne seront plus une monnaie d'échange, un gouvernement ne pourra plus les sacrifier au profit d'une vie où le commerce vaut mieux que l'esprit. Les artistes et les institutions culturelles ne seront plus une variable d'ajustement. Et cela valait bien un édit. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Thierry Maudoux, Florence Richter, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defoury, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Aurélie Puissant, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Rellecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°27 (Mars-Avril 2022)

6^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : Festival annuel Résistance consacré aux luttes contre les inégalités



03 ÉDITORIAL

03 La revanche des « non essentiels »
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Cultiver et observer
les droits culturels
par Morgane Degrijse, Valérie Lossignol,
Pascale Pierard, Liesbeth Vandersteene

10 Publication *Mise en œuvre*
du décret du 21 novembre 2013
par les Centres culturels
par Célia Dehon

12 ICI ET AILLEURS

12 Centre culturel de Dison :
l'expression comme plat de résistance
par Liliane Fanello

19 MÉTIER

19 Une longue carrière de
bibliothécaire, jusqu'à la direction des
bibliothèques de la Ville de Bruxelles
par Marie-Angèle Dehaye

22 NUMÉRIQUE

22 Des informaticiens publics,
en lutte contre la fracture numérique
par Thomas Casavecchia

26 PORTRAIT

26 Jan Bucquoy, agitateur et cinéaste
par Philippe Delvosalle

SOMMAIRE



30 ACTION

- 30** La danse en multiformes
par Catherine Callico
- 35** Des tables de conversations
dans toutes les langues
par Thomas Casavecchia

39 AUVIO

- CD**
- 39** Des évocations douces et tristes
par Benoit van Langenhove

- DOCU**
- 41** Brussels Art Film Festival
(BAFF) 2021
par Benoit Deuxant et Marc Roesems

43 LECTURE

- SOCIÉTÉ**
- 43** Les peuples, ces univers à explorer
par Bernard Lobet
- 46** Les humains sont bien étranges
par Michel Bougard
- 49** En arts, une cartographie des
illusions
par Nathalie Trouveroy

- BANDE DESSINÉE**
- 53** La bibliomule qui sauva des livres
de la destruction
par Marianne Puttemans

56 JEU

- 56** Étoiles, combat naval,
et magie alchimique
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

- ACTION**
- 59** Les centres culturels font
de la résistance
par Laurence Bertels

- ENFANT**
- 63** Les Grandes Personnes
ou la quête du livre parfait
par Michel Defourny

- ADO**
- 66** Des poètes dans le texte
par Maggy Rayet

- PORTRAIT**
- 68** Gabrielle Vincent, et les 40 ans
de ses enfants Ernest et Célestine
par Isabelle Decuyper

CULTIVER ET OBSERVER LES DROITS CULTURELS

DEUX DÉMARCHES EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

PAR MORGANE DEGRIJSE (Culture & Démocratie), VALÉRIE LOSSIGNOL (Central),
PASCALE PIERARD (Centre culturel Ourthe et Meuse), LIESBETH VANDERSTEENE (Astrac)

Répondant au besoin de cheminer vers une « culture commune » des droits culturels, quelques démarches fleurissent ces derniers temps en Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB), dont :

- le cycle de rencontres « Cultiver les droits culturels. Expérimenter Paideia » co-organisé par l'ASTRAC et Culture & Démocratie dans le cadre de la Plateforme d'observation des droits culturels ;
- la recherche participative menée par la Plateforme d'observation des droits culturels en collaboration avec six centres culturels en FWB dont une première étape fondamentale s'est conclue fin 2021.

Cet article propose d'en apprendre un peu plus sur ces initiatives différentes et complémentaires qui interrogent les droits culturels, les mettent au travail et permettent de mieux les (faire) connaître auprès des centres culturels et des équipes, mais aussi au-delà de ce seul secteur.

Pour rappel, les droits culturels font leur entrée en scène dans le secteur culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec le décret des Centres culturels de 2013. Ils deviennent un référentiel pour les travailleurs et travailleuses de ce secteur et ne cessent – depuis neuf années maintenant – de susciter des enthousiasmes mais également certaines réserves et surtout des interrogations quant à leur traduction en actes. À ce jour, parmi les différents secteurs de la culture, seuls les centres culturels sont concernés par une approche guidée de manière aussi explicite par les droits culturels ; une situation qui leur com-

plique le chemin. Une autre difficulté est liée au fait que les droits culturels définis dans le décret des Centres culturels ne s'imbriquent que partiellement dans ceux énoncés dans la Déclaration de Fribourg (2007), un document international de référence même s'il ne s'agit pas d'une source de droit au sens strict. Les différences et les similitudes entre ces deux textes fondamentaux pour les centres culturels pourraient faire l'objet d'un autre article.

CULTIVER LES DROITS CULTURELS - EXPÉRIMENTER PAIDEIA

Depuis 2012, la démarche Paideia développée par Réseau Culture 21 en partenariat avec l'Observatoire de la diversité et des droits culturels de Fribourg propose un accompagnement pour analyser et faire évoluer les pratiques professionnelles des acteurs publics et associatifs en France, au regard des

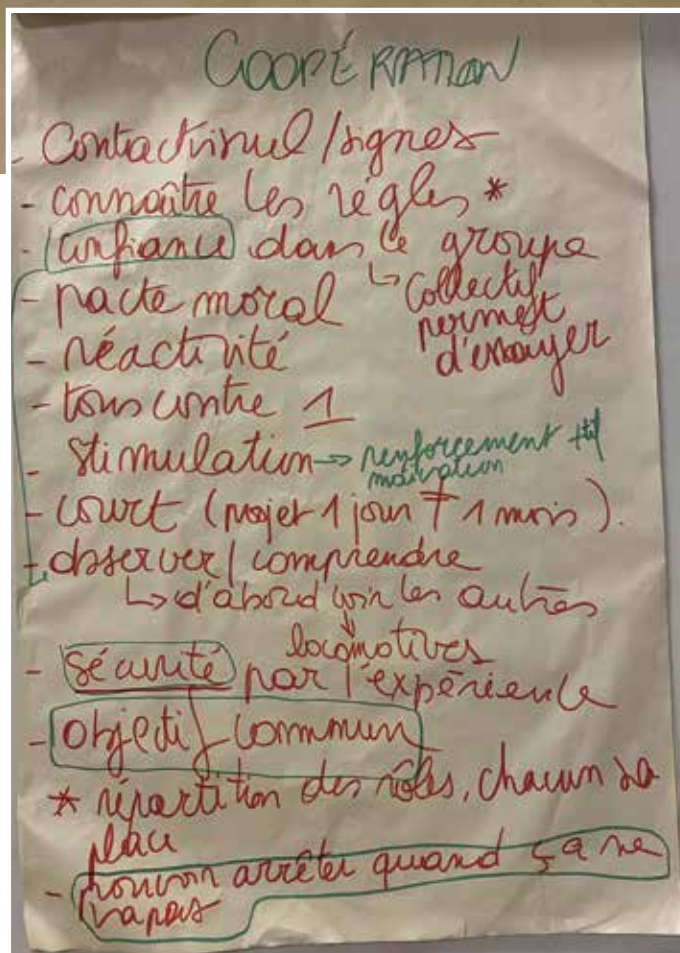
droits culturels tels qu'énoncés dans la Déclaration de Fribourg. Quinze années de travail dans différents territoires ont donné lieu à la réalisation, par les acteurs de terrain, de plus de deux cents « cas d'école » qui ont pu servir de base à l'écriture de politiques territoriales au regard des droits culturels.

Convaincu que cette expérience peut contribuer à faciliter le développement de dynamiques de droits culturels en Fédération Wallonie-Bruxelles aussi, l'ASTRAC et Culture et Démocratie, dans le cadre de la Plateforme d'observation des droits culturels, ont lancé le cycle de travail « Cultiver les droits culturels » pour faire découvrir et tester Paideia en FWB.

Le cycle a démarré à l'occasion d'une journée de rencontre le 16 novembre 2021 à Namur¹. Une cinquantaine de travailleurs et travailleuses, issu-e-s pour une bonne moitié des centres



Journée du 16 novembre 2021



culturels et le reste venant d'autres horizons (maisons de jeunes, maisons médicales, représentants de l'Administration...), y ont pu découvrir ou approfondir les droits culturels de la Déclaration de Fribourg dans le cadre d'ateliers ludiques. Le 8 février 2022, un deuxième rendez-vous, à l'occasion de la Jpro2022 de l'ASTRAC, a proposé une table ronde sur l'effectivité des droits culturels et l'exercice de la démocratie en temps de pandémie ainsi qu'un atelier participatif pour analyser collectivement une action au regard des droits culturels en tant que point de départ pour l'étude d'un cas d'école². Trois autres rencontres au moins permettront dans le courant des deux années suivantes d'aller plus loin dans la prise en main des outils de Paideia et de mettre en commun des expériences de terrain et des réflexions.

- Parallèlement à ces rencontres, « Cultiver les droits culturels » vise à animer une dynamique pour encourager et accompagner celles et ceux qui souhaitent aller plus loin dans l'analyse de leurs pratiques au regard des droits culturels en réalisant une étude de cas d'école.

Le cycle est ouvert à la participation de tous – professionnel·les de la culture, de l'éducation permanente, de l'action sociale... et leurs complices. Il vise à constituer un « noyau dur » de participants qui s'engagent dans la durée tout en permettant une participation à géométrie variable. Pour cela, il propose des espaces de construction collective ouverts et flexibles où chacun doit pouvoir – pour citer la philosophe française Joëlle Zask – « prendre part, apporter sa part et recevoir sa part »³. En chemin avec les droits culturels, les partenaires porteurs du projet y seront des apprenants parmi les autres, qui bénéficieront de l'accompagnement expérimenté de l'équipe de Réseau Culture 21 mais aussi et surtout des expériences, des connaissances et des savoir-faire des autres participants. Pour approfondir leur connaissance des droits culturels et de la méthode Paideia, ils participent à une série de six modules de formation-action organisée par Réseau Culture 21 en France.

OBSERVER LES DROITS CULTURELS

Créée en 2019 et pilotée par l'association d'éducation permanente Culture & Démocratie, la Plateforme d'observation des droits culturels se présente comme un espace interdisciplinaire de réflexion et d'échange en matière de droits culturels. Constituée de membres issu·e·s du monde académique, de l'associatif et de l'Administration publique, elle mène des actions de recherche et de sensibilisation aux droits culturels, en collaboration avec des partenaires variés⁴. Elle apporte ainsi sa pierre à la fabrication d'une culture commune des droits culturels en Fédération Wallonie-Bruxelles, encore loin d'être une évidence bien qu'ils



soient identifiés comme boussole des politiques culturelles⁵.

La première recherche participative, menée en 2019-2021 avec six centres culturels (L'Entrela' et le Jacques Franck à Bruxelles ; les centres culturels Ourthe et Meuse, de Genappe, de Fosses-la-Ville et la Maison culturelle d'Ath en Wallonie), s'est attaquée à la vaste question : « Comment observer l'exercice des droits culturels ? ». Question fondamentale pour le secteur, particulièrement depuis le décret du 21 novembre 2013 qui place officiellement ces droits humains fondamentaux au cœur de ses missions, impliquant notamment l'exigence de rendre compte des impacts de l'action en termes d'exercice des droits culturels des populations.

Un des enjeux de cette recherche est de partir des expériences concrètes de terrain pour co-construire une approche des droits culturels, une méthodologie d'observation de leur effectivité, qui puisse être transposable à d'autres champs de recherche, comme l'Éducation permanente, la Lecture publique, la Création, etc. Mettre la théorie des droits culturels à l'épreuve du réel, en valorisant l'expertise issue de la pratique des travailleurs et travailleuses du secteur.

Un rapport final de recherche sera publié en ligne début 2022 ainsi qu'une version simplifiée, appuyée et complétée par des capsules audio. Ces dernières sont basées sur les interventions des partenaires lors de la journée « Parlez-vous droits culturels ? », qui a eu lieu le 13 décembre 2021 au PointCulture Bruxelles, organisée en collaboration avec la Concertation asbl et l'Association Marcel Hicter⁶.

CONSTATS PRÉLIMINAIRES

Plusieurs conceptions des droits culturels coexistent au sein du travail des centres culturels. Une clarification du référentiel serait souhaitable.

Les droits d'accéder et de participer à la vie culturelle sont largement intégrés dans les pratiques des centres culturels, sans que leur évaluation ne semble poser de problème. Il en va autrement pour la plupart des autres droits culturels, moins bien connus et appropriés.

L'observation externe de l'effectivité des droits culturels possède des limites : la récolte de parole des populations participant aux actions du centre culturel est un élément essentiel de l'évaluation de l'effectivité des droits culturels.

La première étape de l'élaboration d'une méthodologie d'observation de l'exercice des droits culturels est de réaliser l'inventaire des pratiques existantes.

Les centres culturels sont les seuls opérateurs du territoire à être responsables (par décret) de la mise en œuvre des droits culturels. Il faut aspirer à une répartition plus égale de cette responsabilité.

Le cœur de la recherche est donc constitué d'un inventaire des différents dispositifs mis en place par les centres culturels partenaires pour évaluer ou observer l'effectivité des droits culturels au sein de leurs actions. En se basant sur le discours des centres culturels, quatre grandes modalités

d'évaluation de l'effectivité des droits culturels d'un groupe de personnes peuvent être distinguées :

- les évaluations globales sur le long terme avec des outils comme la boussole, le radar, la cible ou le baromètre des droits culturels, des fiches projets, des grilles d'évaluation et des dispositifs d'animation variés ;
- les observations des animateurs et animatrices et des chargé-e-s de projets ;
- les évaluations formelles réalisées sur le terrain avec les participant-e-s ;
- les témoignages directs des participant-e-s.

Dans la plupart des cas, ces processus se superposent, sont mis en place de manière plus ou moins formelle et systématique en fonction des affinités du centre culturel mais aussi de la disponibilité de ses ressources humaines, financières et temporelles.

Une grande confiance est accordée à l'intelligence du regard des travailleurs et travailleuses pour l'observation directe des impacts de l'action en termes de progression, de stagnation ou de recul de l'exercice des droits culturels. Ces dernier-e-s peuvent avoir en tête un certain nombre de critères prédéfinis auxquels faire attention (le nombre de participant-e-s, les manières dont ils s'impliquent, communiquent et interagissent, les éventuels changements de comportement ou d'habitude, etc.) mais se basent également sur leur instinct, leur connaissance fine du territoire et des gens, leur propre sensibilité à ce qui les entoure.

Concernant l'évaluation de l'effectivité des droits culturels, les centres culturels s'accordent notamment sur la fécondité des interactions et du croisement des points de vue des habitant-e-s, des équipes, des partenaires, des politiques, des artistes, mais aussi d'opérateurs et opératrices d'autres secteurs, ainsi que sur l'importance de la réaliser sur le long terme, dans des temporalités variées.

Ayant notamment identifié des besoins d'outils ludiques pour « parler de droits culturels sans parler de droits culturels », d'appuis méthodologiques pour observer l'effectivité des droits culturels, la Plateforme entend continuer ses actions dans ce sens, notamment avec l'organisation de moments de rencontres et d'échanges de pratiques entre pairs comme « Cultiver les droits culturels ». ●

Notes

(1) Voir : <https://plateformedroitsculturels.home.blog/2021/09/30/cultiver-les-droits-culturels-experimenter-paideia-j1-16-11-2021/>.

(2) Voir : <http://astrac.be/notre-action/jpro2022-programme-inscriptions-infos-pratiques/>.

(3) Joëlle Zask, *Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation*, Paris, Le Bord de l'eau, 2011.

(4) Pour de plus amples informations concernant le déploiement de ses actions, voir : <https://plateformedroitsculturels.home.blog/>.

(5) Voir le rapport « Un futur pour la culture » de juillet 2020 : <https://linard.cfwb.be/files/Documents/futur-culture.pdf>.

(6) Cette journée avait notamment pour enjeu de présenter les travaux de la Plateforme et de les situer au sein d'une constellation d'approche des droits culturels. Voir le programme complet : <https://plateformedroitsculturels.home.blog/2021/11/23/parlez-vous-droits-culturels-13-decembre-2021/>.



PUBLICATION

MISE EN ŒUVRE DU DÉCRET PAR LES CENTRES CULTURELS

PAR CÉLIA DEHON

Direction des Centres culturels

Le Service général de l'Action territoriale a le plaisir de vous annoncer la publication de l'étude sur la mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels, premier numéro de la nouvelle collection des « Cahiers de l'Action territoriale ».

Adopté le 21 novembre 2013 « à l'unanimité et sous les applaudissements », le décret relatif aux Centres culturels allait s'inscrire dans l'histoire comme l'un des premiers cadres législatifs à intégrer explicitement le référentiel des droits culturels. Après le temps de sa gestation venait celui de son application avec l'appropriation nécessaire de conceptions et méthodologies nouvelles par les Centres culturels. Cette étude, dont la réalisation a été confiée à Élise Vandeninden, chercheuse au sein de la Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège, dans le cadre d'un marché public passé par le Service général de l'Action territoriale et piloté par l'Observatoire des politiques culturelles, poursuivait l'objectif de rendre compte des impacts de la mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 et de l'appropriation d'un texte légal par les associations en fonction de leur contexte. Il s'agit d'une première observation, effectuée entre 2019 et 2020, visant à dresser l'état actuel de l'appropriation des notions par les Centres culturels. Ancrée dans le courant de la sociologie pragmatique, cette « observation », a pour ambition de restituer – et non d'évaluer – la pluralité des déclinaisons de la méthodologie employée par les centres culturels pour élaborer leur projet d'action culturelle puisque le décret a été conçu de manière à ce que ce soit les associations elles-mêmes

qui définissent les méthodes et moyens culturels qui leur semblent les plus appropriés à déployer dans leur contexte local vis-à-vis de la population.

Le rapport d'étude est suivi par un apport complémentaire de Philippe Henry, chercheur français en socio-économie de la culture.

La recherche a été conduite en deux étapes :

- une première étape documentaire visait à identifier la manière dont les centres culturels faisaient leurs les termes du décret à travers l'analyse de différentes sources écrites, à savoir principalement les demandes de reconnaissance des 119 demandes de reconnaissance disponibles après l'échéance du 31 décembre 2018 qui marquait la fin de la période de transition pour les centres culturels reconnus sous l'ancienne législation mais aussi les avis rendus par l'Inspection de la Culture et la Commission d'avis ;
- la deuxième phase de l'analyse a consisté à recueillir la parole de professionnels du secteur dans le cadre d'entretiens individuels menés par la chercheuse avec les directions et équipes de sept centres culturels (dans le climat tout particulier du début de la crise liée à la gestion de la pandémie de la Covid-19, ce qui n'est pas anodin).



La rédaction a été encadrée par un comité d'accompagnement rassemblant des représentants de l'équipe de recherche, du Service général de l'Action territoriale, de l'Observatoire des Politiques culturelles, de l'Inspection de la Culture et de l'ancienne Commission des centres culturels.

L'étude s'est attachée à explorer trois questions cruciales relatives au déploiement du décret sur les Centres culturels : le changement de paradigme lié au référentiel des droits culturels, la mise en œuvre des analyses partagées des territoires qui mobilisent une toute nouvelle instance créée au sein des structures, le « Conseil d'orientation », et enfin, la définition des enjeux de société.

L'observation de l'appropriation de la notion de « droits culturels » par les centres culturels s'est tout d'abord attachée à mesurer le degré d'intégration et d'adhésion de cette notion à travers l'analyse des termes employés au sein des demandes de reconnaissance. Ensuite, ayant constaté que les droits culturels faisaient l'objet de différentes interprétations, l'étude s'est attachée à mettre en évidence la pluralité des modalités de réception du référentiel ainsi que le rôle joué par certains acteurs et les outils proposés, que la recherche nomme les « médiateurs », dans la traduction du cadre et la structuration des

différentes approches. À titre d'exemple, la recherche cite évidemment la célèbre « boussole des droits culturels », qui a été mobilisée par de nombreuses structures pour familiariser leurs équipes et leurs instances au décret et pour évaluer leurs actions (et qu'on retrouve ensuite dans de nombreux dossiers). L'étude met en évidence la coexistence de deux approches des droits culturels : l'une, dominante, prend sa source dans la lecture juridique des droits culturels qui présentent plusieurs attributs devant être mis en œuvre sur le terrain et l'autre, moins représentée et d'approche philosophique, positionne les droits culturels comme un des droits fondamentaux (« essentiels » dirions-nous si nous voulions faire écho à l'actualité) et constitutifs des droits humains. Parmi les attributs des droits culturels, celui du droit à participer à la prise de décision en matière d'orientation culturelle semble être celui qui a induit le plus de changements au sein des structures. Enfin, les entretiens menés auprès des centres culturels ont permis d'observer que le référentiel des droits culturels permet la redéfinition de l'identité du groupe professionnel des centres culturels par rapport à d'autres structures telles que les bibliothèques, les théâtres, les musées, etc.

La deuxième partie de la recherche porte sur l'analyse partagée du territoire, cette méthodologie participative imposée aux centres culturels par le décret et précédant la définition du projet d'action culturelle. Il s'agit de l'obligation de consulter les partenaires culturels au minimum mais également les citoyens afin de recueillir leurs perceptions sur le territoire à travers leurs réalités et leurs vécus. Cette démarche permet de s'interroger sur la particularité de la conception du « public » des centres culturels, qui dépasse la définition d'« usager culturel » en prenant en compte la population entière, hétérogène et multiple, vue comme un « collectif social potentiel ». L'étude des demandes de reconnaissance permet ensuite de s'attarder sur les différentes formes que prend l'analyse partagée sur le terrain en identifiant les différentes



Archipel 19, Centre culturel de Berchem-Ste-Agathe et Koekelberg © Laure Geerts

formes d'approfondissement de la participation qu'ils sous-tendent. En lien, un focus est fait sur le rôle du Conseil d'orientation, nouvelle instance de l'association créée par le décret, responsable de l'évaluation du projet d'action culturelle et partie prenante de l'analyse partagée. L'analyse particulière des propriétés des conseils d'orientation permet de s'interroger sur les différentes manières de concevoir la participation citoyenne au sein des centres culturels.

La dernière thématique abordée par l'étude porte sur la définition des enjeux de société en trois temps : la place particulière que ce concept occupe dans le décret, un essai de typologie des enjeux qui se dégagent et enfin la manière dont ces enjeux sont pris en compte pour mener les activités concrètes par les professionnels. Cette analyse permet de révéler les liens existants entre les enjeux, les identités et les processus de professionnalisation. La phase de définition des enjeux est perçue comme une étape charnière entre la phase de « confrontation à l'autre » à travers l'analyse partagée du territoire et le moment de détermination du projet qui constitue un « retour à soi ». C'est également une étape charnière entre le projet passé et la définition des

axes à poursuivre dans le futur. C'est en abordant les enjeux que se font les agencements entre les idéaux poursuivis et l'opérationnalisation possible. Cette partie évoque la reconnaissance des centres culturels par les pouvoirs publics locaux ainsi que les partenaires du et en dehors du champ culturel.

Cette publication aborde des questions cruciales qui mobilisent fortement et font l'objet de multiples réflexions au sein du secteur des centres culturels. Soulignons par exemple la mise en place récemment d'un groupe de réflexion de l'ASTRAC autour de l'intégration du référentiel des droits culturels. Ces constats permettront d'aller plus loin en amorçant cette fois une évaluation des procédures du décret et des outils d'accompagnement des structures. Après le temps de l'effervescence créatrice vient celui de la stabilisation et de la légitimation. ●

La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation par la Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège, collection « Cahier de l'Action territoriale » n°1, Service général de l'Action territoriale, Ministère de la Culture, Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 pages, 2022.

CENTRE CULTUREL DE DISON : L'EXPRESSION COMME PLAT DE RÉSISTANCE

PAR LILIANE FANELLO
journaliste

© Toutes les photos CC Dison ou L. Fanello



L'exposition Zoo humain sera l'évènement phare de 2022 à Dison

Peut-on entendre quelqu'un qui chuchote au milieu du vacarme ? Le directeur du Centre culturel de Dison posait cette question en pleine pandémie. Dans une commune où le mot « chômage » est plus souvent prononcé que « culture », le Centre culturel revendique son ADN « Éducation permanente ». Encourager une parole libre et émancipée pour toutes et tous, et une écoute qui laisse du temps au temps, tel est le leitmotiv de l'équipe, et encore plus depuis la pandémie.

Festival annuel *Résistance* consacré aux luttes contre les inégalitésScène ouverte aux associations *Les mots nous rassemblent* - chaque année en novembre

Pour évoquer le Centre culturel de Dison, il est utile de commencer par faire connaissance avec son territoire. Dison est une commune de 15.000 habitants. Extrêmement touchée par le chômage (un taux de plus de 25 %), sa population est aussi relativement jeune (âge moyen : 37 ans) et très multiculturelle : plus de la moitié de la population est d'origine étrangère. « Dison est une commune parmi les plus jeunes et au revenu par habitant parmi les plus faibles de Wallonie », décrit Frédéric Muller, directeur du Centre culturel.

LOIN DE LA CULTURE

« Nous avons aussi un phénomène particulier : à savoir que, pour 8 à 10 % des personnes présentes dans la commune, Dison est une étape transitoire dans l'attente de réinvestir ailleurs. Ces personnes ne vont dès lors pas se fidéliser au Centre culturel. » Forcément,

toutes ces données influent sur la manière dont le Centre culturel envisage sa mission. « Par exemple, nous faisons moins de diffusion parce que cette population fragilisée ne va pas facilement venir voir du théâtre », poursuit Frédéric Muller.

LA FLAMME « ÉDUCATION PERMANENTE »

Laura Perez est chargée de communication et éducation permanente : « Le Centre culturel de Dison est reconnu en éducation permanente depuis longtemps. C'est un peu notre spécialité. C'est même une donnée transversale, c'est-à-dire qu'on peut la travailler à travers différents axes : la programmation, les activités, les projets... Cela nous pousse à travailler différemment. Nous essayons d'aller vers les gens et de beaucoup travailler avec les associations locales. Par exemple, une de nos collègues se rend chaque semaine

dans un groupe du Plan de cohésion sociale pour animer des ateliers. Nous travaillons souvent avec de plus petits groupes. Cela rend notre travail souvent moins visible immédiatement. » Toute personne qui postule au Centre culturel de Dison doit donc avoir la flamme de l'Éducation permanente. « La défense des valeurs de l'éducation permanente est quelque chose dans lequel on croit », affirme le directeur.

DES MOTS QUI RASSEMBLENT

Parmi les derniers coups de cœur de Laura Perez dans le volet Éducation permanente, elle cite d'emblée la dernière scène ouverte interculturelle et associative dans le cadre de « Les mots nous rassemblent », un rendez-vous annuel du Centre culturel de Dison. « C'était un moment très simple, sans paillettes, mais hyper impactant. Des personnes qui apprennent le français sont montées sur scène pour lire un texte. Le climat était particulier car c'était juste avant un Codeco [Comité de concertation]... C'est ce genre de moment qui donne du sens à notre travail au quotidien. Et c'est une démarche "empouvoirante" vraiment intéressante. »



Des fanions colorés décorés par les Disonais ont brisé la monotonie de la pandémie

▶ RÉENCHANTER LE CENTRE-VILLE

Les enjeux du Centre culturel sont eux aussi le reflet de la réalité disonaise. L'analyse partagée du territoire menée à l'occasion de la reconnaissance du dossier en 2019 a fait ressortir trois axes : la jeunesse, l'interculturalité et le vivre au centre-ville.

Commençons par l'enjeu le plus

complexe, selon l'équipe du Centre culturel : comment réenchanter le centre-ville ? « Celui de Dison est un peu morose, les commerces vivent et il n'y a pas de parcs pour se réunir. Pousser notre porte n'est pas forcément un geste évident pour les gens. Alors l'idée est d'aller vers eux », explique Laura Perez.

Pour le Directeur du Centre culturel, ce troisième enjeu est le plus difficile

à investir « parce que de un, cela nous sort de notre zone de confort et domaine de compétences. Nous n'avons pas spécialement l'ADN de sortir dans la rue et sommes plutôt des acteurs de seconde ligne. De deux, il est difficile de résumer les gens à un profil. Dans les quartiers vous avez toutes de sortes de personnes, si bien que réenchanter le centre-ville ne signifie pas la même chose pour tout le monde. »



Carnaval à emporter

COLORER LA VILLE

Deux projets menés pendant la pandémie s'inscrivent néanmoins dans cette dynamique. Le premier est un projet autour de fanions colorés distribués dans les écoles et à des particuliers. « Nous avons proposé aux gens de mettre des messages d'espoir ou de bons vœux, puis ces fanions ont été placés devant l'entrée du Centre culturel », raconte Laura Perez. « C'était une façon créative et colorée de créer quelque chose de nouveau dans un espace où l'on passe tous les jours et que l'on n'a plus forcément l'habitude de regarder. » Le second est le Carnaval à emporter, une sorte de parade de carnaval virtuelle. « L'équipe du Centre culturel a proposé aux habitant.e.s qui le souhaitent de se déguiser et de se mettre dans l'ambiance carnaval. Nous sommes passés chez eux pour immortaliser ce moment. À nouveau une façon colorée et créative de faire vivre la ville... »

OPÉRATION CARAVANE

Toujours en lien avec cet enjeu de réenchantement du centre-ville, le Centre culturel a le projet de sillonner les quartiers de Dison avec une caravane customisée. « La crise sanitaire a un peu ralenti l'initiative mais en deux temps trois mouvements cette caravane nous permet d'investir une place ou une rue pour y faire des animations. Car nous avons la chance d'avoir une équipe extrêmement créative », poursuit Frédéric Muller. « Nous avons aussi une opéra-



La roulotte à la bougeotte - Le Centre culturel se déplace à bord de sa caravane pour quatre escales créatives dans la ville - septembre 2020

tion "Voisins" qui a pour but de créer des outils d'animation afin que les habitant.e.s se rencontrent, discutent et apprennent à se connaître. C'est une sorte de jeu permettant aux gens de retrouver les points communs entre eux à travers un petit outil visuel. Nous avons mis en place cette opération commune avec le Centre culturel de Verviers deux fois jusqu'à présent, avant d'être empêchés par le Covid. »

FRESQUE 2022

Derrière tous ces projets, l'idée est de permettre à la population « d'être ac-

tive là où elle est ». Le projet de future fresque pour remplacer celle qui habille actuellement les murs sous le pont de l'autoroute E25 va dans le même sens. Laura Perez explique : « Le projet est sorti de nos tiroirs pendant la pandémie. Nous aimerions remplacer la fresque existante, qui avait émergé d'un projet hip-hop il y a déjà une vingtaine d'années, pour la remplacer par une fresque qui représente davantage les enjeux actuels de la commune et de ses habitants, notamment la diversité. Nous avons la chance d'avoir une collègue qui est aussi illustratrice. Elle a proposé quatre projets et nous les avons soumis au vote des citoyen.ne.s ►



Fresque de mur sous le pont d'autoroute - Les Disonais ont choisi le thème de la diversité



Ramdam - Rendez-vous annuel des élèves des CEC

CENTRE D'EXPRESSION ET DE CRÉATIVITÉ

C'est à Dison qu'est né en mars 1978 le tout premier Centre culturel (il s'appelait alors le Foyer culturel) de l'arrondissement de Verviers. Les deux communes sont entre autres liées par leur passé industriel textile. Elles ont chacune leur Centre culturel mais mènent pas mal de projets ensemble car la frontière entre les deux communes est très ténue. Le Centre culturel de Dison compte trois structures : le Centre culturel en lui-même, le Centre d'expression et de créativité (CEC) et l'école de devoirs MaiZon (reconnue par l'ONE), qui encadre quotidiennement une quarantaine d'enfants de la commune sous la houlette de deux animateurs.

Quant au CEC, il réunit chaque semaine plus de 400 personnes autour d'une cinquantaine de disciplines artistiques et animations créatives (stop-motion, éveil aux arts, guitare,

- par le biais des réseaux sociaux. Nous avons été surpris de l'importante participation à ce vote ! La fresque choisie devrait être réalisée en 2022. Nous devons réfléchir encore à comment le faire, mais il est clair que nous allons impliquer les citoyen.ne.s. »

Pour Frédéric Muller, même si l'idée de

fresque murale n'est pas « hautement originale », elle a le mérite de lancer un mouvement dans et avec la commune. « Une des façons de réenchanter le centre-ville est de le rendre beau. Quand cette fresque sera terminée, pourquoi ne pas investir d'autres lieux dans la ville, avec d'autres fresques ? »

piano, batterie, violon, dessin, danse, écriture, art floral, impro théâtrale, couture, apprentissage du wallon...). « La reconnaissance comme CEC est venue quelque part labelliser une démarche qui fait la spécificité du Centre culturel de Dison de longue date. Nous proposons des ateliers créatifs hors parcours académiques et avons commencé par des ateliers musicaux qui ne nécessitaient pas l'apprentissage du solfège. » Les cours se font en partie au Centre culturel. D'ailleurs, dans le bureau du directeur trône un piano du CEC. « À un moment, nous avons eu jusqu'à 1.000 élèves ! C'était devenu tellement énorme mais c'était quasiment la seule offre sur le territoire. »

UN BULLETIN COMMUNAL PAS COMME LES AUTRES

Pas aussi vieux que le Centre culturel mais presque, le magazine *Présence* est devenu une véritable institution dans la commune. « *Présence* est une des premières choses qui a été créée au Centre culturel, il y a 43 ans. Tiré à 6.300 exemplaires, il est distribué mensuellement dans toutes les boîtes aux lettres de Dison. C'est assez unique dans une commune comme la nôtre. Pour nous, *Présence* est un outil important pour toucher des gens qui



Couverture de la revue *Présence* de décembre 2021



Les ateliers d'impro ont bien fonctionné en visioconférence durant la pandémie

se déplacent moins vers notre institution », se réjouit Frédéric Muller. « *Présence* a plusieurs facettes », décrit Laura Perez, « il peut à la fois prendre l'aspect d'un bulletin communal car il contient des infos qui ont trait à la vie locale, mais sa plus-value est d'une part de partager notre agenda culturel, d'autre part de faire un retour sur nos projets. Ensuite, il nous permet chaque mois de mettre en valeur un sujet de société qui peut tous nous concerner, tout en ayant un ancrage local. » Le thème du mois de décembre 2021 était par exemple la transidentité, ce qui a permis d'associer la maison Arc-en-ciel de Verviers.

« Avec *Présence*, la culture est le point d'entrée. C'est un magazine du Centre culturel qui ouvre quelques pages à la commune, et pas le contraire. Nous sommes les coordinateurs, les rédacteurs en chef », poursuit Frédéric Muller. Souvent, les dossiers ont un lien avec la saison culturelle, parfois avec des faits qui se passent dans la commune. « L'envie de *Présence* est aussi de permettre des incursions un peu plus citoyennes. Cet aspect met du temps, mais notre volonté est que ce magazine appartienne aussi aux citoyen.ne.s de

Dison, pour qu'ils et elles puissent en devenir les rédacteurs en chef, c'est en tout cas un projet pour le futur », complète Laura Perez.

COVID EN RÉSISTANCE

Présence est l'un des rares projets culturels à ne pas avoir été mis à mal par la crise sanitaire. Dans son rapport 2020, le Centre culturel tire son bilan : 76 activités réalisées, 77 annulées à cause du Covid. « Pour autant, nous retirons aussi du positif de cette période », commente Frédéric Muller. « Nous avons appris des choses. Nous avons par exemple fait tourner la caravane devant les grandes surfaces. Je constate que cela nous a appris à être plus spontanés et à nous faire confiance dans notre créativité. Parfois, la temporalité des Centres culturels n'est pas la meilleure qui soit pour la spontanéité. Il faut laisser de la place pour des choses qui peuvent émerger à la dernière minute. Le Covid nous appris à rebondir de manière plus instantanée aux choses. Tout ne s'est pas forcément bien passé, mais dès qu'il y avait une possibilité, nous l'avons investie. »



Animation bâche en collaboration avec le Plan de Cohésion sociale - juin 2021

- À part pour des séances d'impro en Zoom, l'équipe a cependant entretenu une forme de résistance face au tout virtuel. « Clairement, ce n'est pas quelque chose dans lequel nous avons voulu plonger à deux pieds, comme beaucoup d'autres, car cela ne nous semblait pas juste par rapport à notre public et à notre vision des choses », explique Laura Perez.

Frédéric Muller l'avait ainsi écrit dans son éditio du magazine *Présence* de décembre 2020 : « Dans toute l'histoire de notre humanité, il n'a jamais été aussi facile de faire entendre sa voix. La liste infinie des applications téléphoniques et des outils informatiques mis à la disposition de chacun.e pour s'exprimer publiquement [...] nous donne immédiatement envie de souscrire à cette affirmation. Mais notre démocratie est-elle véritablement renforcée par cette abondance de possibilités de communiquer ? [...] Il suffit d'échanger en "vrai" avec ses voisins, sa famille, ses collègues

pour se rendre compte que la problématique des inégalités dans l'accès ou l'utilisation des outils est encore centrale. [...] Peut-on entendre quelqu'un qui chuchote au milieu du vacarme ? »

ADN ENFANTS

Enfin, au rayon Jeunesse, le nombre d'activités est inversement proportionnel à la taille de ce paragraphe. « Les spectacles pour enfants font aussi partie de notre ADN. Nous avons notamment une programmation historique qui s'appelle *Poil au rideau*. Depuis des années, nous proposons des spectacles le mercredi et en scolaire pour les enfants. À côté, notre équipe créative anime des ateliers créatifs partout où il y a des enfants. » Plus récemment, le Centre culturel est aussi sorti dans la rue avec des spectacles pour enfants en plein air. « Du coup, plein de gens sont venus parce qu'ils ont été appelés



dans la rue dix minutes avant le spectacle, et ça a créé un moment magique. Cela nous a donné l'envie de continuer. Ça peut paraître évident, mais faire des spectacles à portée immédiate, ça réduit les freins. Et pour nous, c'est essentiel. » ●

UNE LONGUE CARRIÈRE DE BIBLIOTHÉCAIRE, JUSQU'À LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE LA VILLE DE BRUXELLES

PAR MARIE-ANGÈLE DEHAYE

directrice des bibliothèques francophones de la Ville de Bruxelles

Après des études de bibliothécaire-documentaliste à l'Institut supérieur d'études sociales de l'État à Ixelles, j'ai été immédiatement engagée par la Ville de Bruxelles en tant que bibliothécaire adjointe en 1978 et ai commencé ma carrière voici donc 43 ans à la Bibliothèque centrale de la Ville de Bruxelles, installée alors au deuxième étage d'un Palais du Midi un peu sinistre qui attendait sa rénovation et n'abritait plus que la bibliothèque.

Madame Agnès Maréchal-Defays était la bibliothécaire en chef et dirigeait une petite équipe d'une dizaine de bibliothécaires dans cette bibliothèque relativement récente puisqu'elle n'avait été reprise qu'en 1971 par la Ville de Bruxelles et avait pris le nom de Bibliothèque centrale en raison de sa situation géographique, au cœur de la ville. Elle avait été constituée à l'origine par le regroupement de plusieurs petites bibliothèques libres du centre de Bruxelles, organisé par Monsieur Hubert Leveau.

L'accueil des lecteurs et le catalogage ont été mes premières tâches mais j'ai très vite rejoint le Service bibliographique. La bibliothèque était également le siège de l'Association nationale des bibliothécaires d'expression française qui publiait la revue *Le Bibliothécaire*. Cette revue était dotée d'une partie de recensions, alimentée par les bibliothécaires du Service bibliographique : les éditeurs envoyaient des ouvrages qui étaient présentés dans la revue puis versés dans les collections de la bibliothèque qui augmentait ainsi très régulièrement un fonds déjà important. J'ai

ensuite été chargée de la gestion des périodiques (abonnements, réception, rangement, reliure) puis de diverses autres responsabilités.

INSTALLATION AUX RICHES-CLAIRES

La bibliothèque avait déménagé pendant l'année 1980 et avait été installée à son adresse actuelle, 24 rue des Riches Claires. La Bibliothèque des Riches Claires était devenue, depuis l'adoption du décret sur la Lecture publique de la Communauté française de 1978, tête du réseau des bibliothèques de Bruxelles 1, qui comprenait les bibliothèques Brand Whitlock, Adolphe Max, Charles Janssen, Suzanne Lippens, Haren et Jean Muno ; la Bibliothèque artistique, de l'Académie des Beaux-Arts, étant alors considérée comme une section de la Bibliothèque des Riches Claires qui devait également devenir la Bibliothèque principale de Bruxelles 1, gérant une collection d'appoint mise à la disposition des bibliothèques de son territoire de compétence : le centre de Bruxelles et les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles.

Autre changement, le service bibliographique de la revue *Le Bibliothécaire* avait fusionné avec celui du Service de la Lecture publique du Ministère de la Communauté française pour devenir une partie importante, dirigée par André Gascht, de la revue *Lectures* née en 1981 et publiée par le CLPCF, Centre de Lecture publique de la Communauté française. J'ai été chargée de représenter la revue *Le Bibliothécaire* au sein du Comité de rédaction de *Lectures* et d'alimenter la rubrique des livres de poche. J'y ai commencé une collaboration qui a continué jusqu'à ma retraite, en janvier dernier.

Après le départ de Madame Maréchal-Defays, la direction a été exercée à partir de 1986 par Monsieur Jacques Bertrand, dont j'ai été l'adjointe jusqu'à la fin de sa carrière émaillée de nombreux problèmes de santé. La direction de la Bibliothèque des Riches Claires et de son réseau m'a ensuite été confiée après la réussite de l'examen de promotion au grade A d'abord, A4 ensuite. J'avais aussi réussi entre-temps une licence en Journalisme et Communication à l'Université libre de Bruxelles.



► COLLABORATION AVEC LE CENTRE CULTUREL

Depuis quelques années déjà, je souhaitais mettre en valeur les collections de la bibliothèque et augmenter la visibilité de ses services. En 1985, une première exposition avait été organisée à l'occasion de la Journée de la Musique. Ce fut l'occasion d'une première collaboration avec le Centre culturel des Riches Claires et le début d'un programme culturel qui s'est enrichi d'année en année grâce à de multiples soutiens de conférenciers et d'écrivains de renom. J'ai aussi eu la chance d'être entourée de personnalités d'une haute culture, André Gascht, Jacques De Decker, Freddy Thielemans, ancien échevin en charge des bibliothèques, ancien bourgmestre de la Ville de Bruxelles tout récemment disparu et qui a tellement soutenu ses bibliothèques, et tant d'autres qui ont largement contribué à développer ces nouvelles activités de la bibliothèque.

LES RENCONTRES AVEC DES ÉCRIVAINS BELGES, ANIMÉES PAR JACQUES DE DECKER

J'avais souhaité organiser des présentations d'auteurs et de livres mais n'avais trouvé aucun écho auprès d'éventuels animateurs. J'ai donc été très surprise lorsqu'en 1998 Jacques De Decker, rédacteur en chef des pages littéraires du journal *Le Soir*, chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles, romancier et dramaturge bien connu, a pris contact avec moi pour proposer d'animer personnellement des rencontres littéraires mensuelles. Les *Coups de midi des Riches Claires* ont été programmés en quinze minutes de discussion ! J'ai toujours été particulièrement fière de ce cycle de conférences qui s'est poursuivi avec toute la régularité requise jusqu'à la crise sanitaire due à la Covid-19. La mort de Jacques De Decker, en avril 2020, a été un choc difficile à surmonter et la fin d'une collaboration de 22 ans

que même ses responsabilités de secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique n'avaient jamais interrompue. Grâce à lui, grâce à Jean Jauniaux qui a maintenant repris la présentation de nos *Coups de midi*, nous avons reçu à la bibliothèque plus de deux cents écrivains de notre Communauté française, et constitué des archives audiovisuelles uniques sur près d'un quart de siècle de vie littéraire en Belgique francophone. À la suite des *Coups de midi des Riches Claires*, de nombreuses initiatives ont été prises en matière de développement culturel, des conférences et des colloques ont été organisés dans de multiples domaines : la littérature bien certainement mais aussi l'histoire locale, les sciences, la musique, la philosophie, la gastronomie... afin de rencontrer au mieux les intérêts de publics nombreux et aux intérêts divers.

D'éminents professeurs, Roland Mortier, Raymond Trousson, Manuel

Couvreurs ont aussi été des collaborateurs remarquables toujours soucieux de transmettre leur savoir à un public de non-spécialistes, leur soutien a été précieux à la désormais Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale, nouvelle facette de la Bibliothèque des Riches Claires, tout autant que celui de Jean-Baptiste Baronian, Roel Jacobs, Sacha Korsak, Georges Mayer, Luc Dellisse, Myriam Campinaire, Daniel Mangano, Daniel Salvatore Schiffer, Christian Libens, les conférenciers scientifiques du Centre national d'Histoire des Sciences et tant d'autres qui ont rejoint notre tribune et contribué à faire de la bibliothèque un véritable centre de culture et de développement des connaissances. Ma collègue Marie-Christine Jadot avec qui ce programme a été construit a relevé le nombre de manifestations organisées ces vingt-cinq dernières années et est arrivée à plus de mille (1.085 pour être précis...).

Nos plus jeunes lecteurs n'ont pas été oubliés dans notre programme de développement des pratiques de lecture : de nombreux auteurs, illustrateurs, éditeurs de livres de jeunesse ont toujours été présents dans nos bibliothèques et bien des actions sont menées vers ce jeune public grâce aux initiatives des bibliothécaires et du Centre de Littérature de Jeunesse de Bruxelles.

LA CRÉATION DE LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE POUR LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

Outre ses collections importantes et sa situation en plein cœur de Bruxelles, ce sont sans doute ce développement culturel, cette visibilité des collections et des services qui ont été déterminants dans le choix de la Bibliothèque des Riches Claires pour y créer la Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale en 2002. La nouvelle Bibliothèque centrale – et cette fois sa dénomination découlait du décret du Ministère de la Communauté française – prenait la succession de l'Agence centrale pour

le Développement de la Lecture en Région de Bruxelles-Capitale.

La direction de cette nouvelle entité m'a été confiée, et de nouvelles tâches m'ont accaparée pendant tout le temps nécessaire à la mise sur pied des nouvelles missions de la bibliothèque : la constitution d'une équipe, la réorganisation du travail afin de ne créer aucun conflit entre les deux équipes de bibliothécaires, celle de la bibliothèque locale et principale et celle de la bibliothèque centrale, l'ouverture du catalogue collectif informatisé des bibliothèques de la Ville de Bruxelles aux bibliothèques des autres communes bruxelloises (près de 40 bibliothèques partagent actuellement le CCBI), l'organisation de formations et de rencontres professionnelles, la création d'une revue *Bibliothèques en capitale*, organe de liaison entre les bibliothécaires et de présentation de nos bibliothèques bruxelloises pour l'extérieur, la création d'une carte unique, le Bibliopass, l'organisation de manifestations communes... sans pour autant négliger la gestion quotidienne de la bibliothèque locale et du réseau des bibliothèques filiales des Riches Claires, ni de la bibliothèque principale, toutes tâches qui n'auraient pu être réalisées sans le soutien et le travail acharné de mes collègues et de tout le personnel de la Bibliothèque des Riches Claires, toutes équipes confondues.

DIRECTRICE DES BIBLIOTHÈQUES FRANCOPHONES DE LA VILLE DE BRUXELLES

En 2016, une nouvelle promotion, assortie de nouvelles responsabilités, m'a été offerte par la Ville de Bruxelles : la direction de toutes les bibliothèques publiques jusqu'alors réparties en deux réseaux, celui de Bruxelles 1 avec la Bibliothèque locale à vocation encyclopédique et centrale des Riches Claires et les bibliothèques Brand Whitlock (la première Heure joyeuse ouverte à Bruxelles), Adolphe Max, Charles Janssen, Haren, les bibliothèques Artistique, Pédagogique & d'Animation et des Métiers d'art & des Techniques,

toutes trois installées sur des campus scolaires, et celui de Bruxelles 2 avec les bibliothèques de Laeken, Bruegel, Neder-over-Heembeek, Mutsaard et Fernand Brunfaut. Une carrière à laquelle je n'aurais jamais rêvé, ni même pensé, lors de mon engagement en 1978 !

Ce furent là des années riches et intéressantes dans l'exercice d'un métier ouvert sur tous les domaines. Des années ponctuées d'évolutions et de changements qui ont fait du métier de bibliothécaire au XXI^e siècle un métier tout différent et parfois bien éloigné de celui des années 1970. Passer de la stencileuse qui multipliait les fiches papier 7,5 x 12,5 cm (et c'était déjà un progrès !), des stencils hachurés de corrections en rouge, des fichiers à tiroirs, des courriers avec copie sur papier pelure, des photocopieurs avec papier en rouleaux, des registres d'inventaires si patiemment complétés à la main... à l'ordinateur, à l'informatique, aux tableaux Excel et aux SIGB de plus en plus perfectionnés, aux outils partagés... toutes ces évolutions ont été passionnantes, même si elles ont demandé à tous et toutes les bibliothécaires un sens approfondi de l'adaptation et de l'apprentissage de nouvelles compétences.

La création de catalogues collectifs, l'ouverture des bibliothèques à de nouveaux médias et à de nouveaux modes de communication, la collaboration et le dialogue accrus entre les bibliothécaires, entre les bibliothèques et d'autres institutions, le développement des collaborations avec le monde culturel, social et scolaire ont également été de nouvelles opportunités pour faire connaître nos services, nos collections aux publics les plus larges, leur ouvrir les accès à la lecture et à l'information, et ce sont bien là les vraies raisons d'être des bibliothèques publiques. ●

DES INFORMATIENS PUBLICS, EN LUTTE CONTRE LA FRACTURE NUMÉRIQUE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

© Toutes les photos : T. Casavecchia

La crise sanitaire a mis l'accélérateur sur un phénomène de fond à l'œuvre depuis des années : la numérisation des services. Une accélération qui ne manque pas de laisser une partie non négligeable de la population sur le côté. Une fracture numérique que tentent de reconstruire les informaticiens publics et les Espaces Publics Numériques (EPN).



Permanence d'informaticiens publics - Marolles

Selon les chiffres de la Fondation Roi Baudouin, 8 % de la population belge n'a pas du tout d'accès aux outils numériques. En tout, c'est quasiment 40 % de la population qui ne se sent pas à l'aise avec ces outils. Un état des lieux d'autant plus préoccupant que la numérisation de la société est galopante ces dernières années.

Et la crise sanitaire a bien entendu accentué le phénomène. QR codes omniprésents et fermeture des guichets dans de nombreux services de première ligne sont devenus monnaie courante. Quand on utilise peu ou mal l'outil informatique, on se retrouve *de facto* coupé de toute une série de services. Services publics compris.

DES EPN DONT ON PASSE ENCORE DIFFICILEMENT LA PORTE

Le Collectif des acteurs bruxellois de l'accessibilité numérique (Caban) existe depuis plus de dix ans. Ce réseau regroupe les EPN de la Région bruxelloise. « Les EPN à Bruxelles ont de nombreux statuts différents, explique Lauriane Paulhiac, coordinatrice des

activités du réseau. Mais on retrouve majoritairement deux types de statuts. Il y a d'un côté des associations qui accompagnent les demandeurs d'emploi ou les associations d'école de devoirs, et de l'autre les structures communales, souvent des bibliothèques. »

Le paysage des EPN est donc un véritable patchwork avec de nombreuses différences en fonction des publics que l'on cherche à atteindre. Le public d'un EPN de Molenbeek n'est pas du tout le même que celui de Woluwe-Saint-Pierre. « Ce travail de terrain avec les publics locaux est crucial, car on ne se rend pas forcément compte de l'ampleur de la problématique de la fracture numérique. Une fracture qui touche notamment les plus précaires, mais pas seulement. De nombreux employés viennent en EPN pour effectuer des démarches administratives par exemple. Beaucoup de gens ont aussi besoin d'être remis en confiance, comme les personnes âgées qui craignent souvent de mal faire. »

Pour ces raisons, laisser l'accès à l'outil informatique suffit rarement. Une grande portion du public a besoin de soutien, d'aide dans ses démarches ou est simplement en demande d'apprentissage.

Reste qu'une bonne partie de ce public est en situation de grande précarité. « Beaucoup sont sans domicile fixe, primo-arrivants ou parents isolés sans accès à internet. Une situation déjà compliquée qui est devenue encore plus problématique avec la crise sanitaire et l'accélération de la dématérialisation des services publics et des guichets en général. »

Les EPN sont donc une aide précieuse pour permettre à ces différents publics d'utiliser l'outil numérique, mais encore faut-il que ces derniers passent le pas de la porte.

Pour amener le numérique là où il ne se trouve pas, il existe les informaticiens publics. Se basant sur le modèle des écrivains publics qui écrivent et remplissent des documents pour le compte de publics qui ne maîtrisent pas la lecture ni l'écriture, les informaticiens publics aident les personnes les plus isolées à utiliser les outils numériques. Le vendredi, l'ARC (Action et Recherche Culturelles), une association d'éducation permanente active notamment dans les questions liées au numérique, tient justement une permanence dans une école de devoirs du quartier des Marolles.



Permanence d'informaticiens publics - Marolles

DES MÉDECINS POUR LES APPAREILS

Marie-Stéphanie arrive avec sa tablette et son smartphone. « Je vois des messages qui me disent que la mémoire est pleine. » Adrien lui montre le chemin jusqu'aux paramètres de son téléphone et comment accéder à la visualisation de la mémoire. Surprise : la mémoire de l'appareil est loin d'être saturée. Pourtant, Marie-Stéphanie est certaine d'avoir reçu l'alerte à plusieurs reprises. Après quelques minutes de recherche, Adrien se rend finalement compte qu'une application de nettoyage de mémoire invite régulièrement à faire de la place sur le téléphone. L'informaticien public la désinstalle derechef pour la remplacer par la plus discrète et efficace application du constructeur. Rassurée, Marie-Stéphanie prend des notes pour

pouvoir l'utiliser chez elle. « C'est comme venir chez le médecin. Ces appareils sont indispensables dans la vie quotidienne. Et quand quelque chose ne va pas, on vient ici et on nous montre quoi faire et à nous débrouiller tout seuls. Quand on rentre chez soi, on est soulagé. Ils sont très à l'écoute. C'est hyper important, je n'ai pas de famille, sans les informaticiens publics, je ne saurais pas où aller ni à qui m'adresser. Dans les magasins, les vendeurs n'ont pas le temps d'expliquer ni d'aider. Je ne viens que quand j'ai un problème, mais on m'a déjà appris énormément, comme faire des transactions via le téléphone. »

En une demi-heure, les visites s'enchaînent. Zoja aimerait augmenter la taille des caractères ; Dek a un souci avec son réseau mobile et voudrait pouvoir télécharger le QR code de sa

troisième dose de vaccin. À chaque fois, Adrien Godefroid, informaticien public de l'ARC se montre hyper patient et didactique.

Un informaticien public est une personne qui peut se trouver en EPN, mais pas nécessairement. C'est un animateur qui aide, souvent dans les quartiers populaires, les habitants à réaliser leurs démarches informatiques au quotidien. Des démarches administratives, liées au travail, aux loisirs ou à la culture.

« La mise en place de ces permanences d'informaticiens publics vient d'un constat de terrain : celui que l'accès aux droits numériques et le savoir-faire numérique sont très inégaux, fait remarquer Adrien Godefroid. Pour certains publics, des choses simples comme le fait de prendre rendez-vous avec une administration en ligne peuvent être extrêmement compliquées. »



Permanence d'informaticiens publics - Marolles

► ATELIERS ET SOUTIENS PERSONNALISÉS

« Nous proposons donc des ateliers pour apprendre les bases de l'informatique et de la bureautique. Mais on s'est vite rendu compte, d'une part, que certaines personnes avaient des questions plus spécifiques et qui nécessitent plus de temps ou plus d'intimité en raison du caractère plus ou moins confidentiel des données manipulées. D'autre part, on a remarqué qu'il fallait parfois sortir des EPN pour toucher un public plus large. Les EPN restent dans l'ensemble des lieux assez méconnus de la population. Un peu à l'image des bibliothèques, il y a aussi une sorte de barrière symbolique difficile à franchir pour certains publics. »

Pour ces raisons, les informaticiens publics tiennent des permanences dans

des lieux plus accessibles et plus fréquentés. « On se rend donc dans des maisons de quartier, des associations ou des projets de cohésion sociale, voire de santé ambulatoire. On part vraiment à la rencontre de publics. Grâce à nos permanences hebdomadaires, les gens issus des quartiers aux plus bas revenus et aux plus bas niveaux de diplôme peuvent nous solliciter. »

Le but de ces permanences est également d'établir un réel lien de confiance avec les usagers. Crucial alors que de nombreuses données sont sensibles. Virements bancaires, photos privées, données médicales sont autant de sujets qui transitent aujourd'hui via le numérique. « On a beaucoup réfléchi à la question des données sensibles, poursuit l'informaticien public. Est-ce que l'on doit aider les gens à faire des virements ? Est-ce que l'on doit mani-

puler la carte d'identité pour prendre un rendez-vous vaccinal ? On a rapidement décidé qu'il fallait le faire car le besoin et la demande étaient là. Mais bien sûr on le fait avec eux et en précisant à quelles données on risque d'être confrontés. »

À l'ARC, on estime qu'il faudrait renverser la logique. « La politique de numérisation aujourd'hui repose sur la responsabilisation du citoyen. On devrait mettre davantage l'accent sur l'inclusion et laisser les gens décider de ce qu'ils veulent apprendre selon leurs besoins. Malheureusement, la crise sanitaire a encore accéléré cette fracture numérique. Toutes ces tâches qui ne sont plus réalisées par les administrations, les banques et les institutions, c'est du travail qui ne disparaît pas. Aujourd'hui, il est reporté sur les acteurs sociaux et on alourdit encore leur

charge de travail. C'est évidemment dans ce cadre que s'inscrivent les informaticiens publics. »

Actuellement, la structure est en recherche de modèle économique. « Après une première impulsion de la Région bruxelloise et la réponse à des appels à projet de la Fondation Roi Baudouin, nous fonctionnons actuellement sur fonds propres. Nous travaillons avec une demi-douzaine de bénévoles, mais l'encadrement et les formations ont un coût. Nous avons quelques pistes de réflexion comme faire participer les plus gros numériseurs que sont les banques, les administrations, les syndicats et les services publics. » En plus de chercher des moyens de se financer, l'association reste en recherche constante de bénévoles pour animer les permanences. « Il n'y a pas de formations spécifiques dont il faut disposer, mais on demande tout de même une certaine aisance et maîtrise des outils informatiques. Et évidemment, de solides compétences sociales. »

Ces « docteurs informatiques » peuvent également opérer en bibliothèque. Comme à Saint-Josse-ten-Noode.

COMPLÉMENTARITÉ ENTRE EPN ET INFORMATICIENS PUBLICS

« Le service a été installé récemment, en septembre 2021. Nous avons un partenariat avec l'ARC et avons donc créé un espace informatique au sein de la bibliothèque, explique Filippo Virgilio, responsable de la section adulte de la bibliothèque. Après la reconnaissance officielle, cet espace sera un vrai EPN. Il sert actuellement aux ateliers que propose l'ARC. En plus de ces ateliers, on a aussi mis en place une sorte de poste avancé tenu par des informaticiens publics. » Les permanences se tiennent chaque lundi entre 15h et 18h.

Il y a deux dynamiques différentes. Certains viennent pour le service et d'autres viennent pour avoir accès à la salle informatique et posent peut-être l'une ou l'autre question.

« Avant les permanences de l'ARC, on donnait nous-mêmes un coup de



main occasionnellement. On prenait le temps de se mettre un peu à l'écart pour les questions plus confidentielles. Mais évidemment, tout cela se faisait sur les heures d'ouverture de la bibliothèque. Après avoir mis la salle informatique à disposition du public, on s'est bien vite rendu compte que le besoin était énorme. On a vu pas mal de sans domicile fixe, des personnes sans accès à internet, ou des usagers en difficulté. Il y a aussi beaucoup de demandes d'aide pour créer un CV, trouver des formulaires d'administration, compléter un dossier Actiris, etc. Mais répondre à toutes ces demandes, parfois complexes, demande énormément de temps et on ne pouvait pas aider tout le monde. Du coup, nous continuons à apporter de l'aide ponctuelle, mais pour les demandes plus complexes, nous les réorientons vers les permanences du lundi. »

« Le service est tout jeune et nous allons devoir le rendre plus visible pour que le public soit mieux informé de son existence. Bien sûr, cela a été compliqué avec la crise sanitaire », continue le bibliothécaire.

À la bibliothèque de Saint-Josse, l'événail du mot « lecture » est très large et on estime que l'accès au numérique en fait

partie. « Par conséquent, lutter contre la fracture numérique fait partie de nos engagements. Souvent, les personnes qui sont éloignées de la bibliothèque sont également en situation de fracture numérique. Avec ces permanences d'informaticiens publics, on espère donc toucher cette partie de la population. C'est aussi pour cette raison que nous avons développé de nombreux partenariats avec des associations du territoire de Saint-Josse. Des associations de français langue étrangère ou d'alphabétisation, par exemple, qui occupent les locaux de la bibliothèque pour leurs ateliers. Cela permet de limiter la peur de passer la porte et de familiariser le public avec la bibliothèque. »

La bibliothèque de Saint-Josse a une particularité. Elle est fréquentée par beaucoup d'adolescents, d'étudiants du secondaire et du supérieur. « On a tendance à penser que les jeunes maîtrisent bien les outils numériques quand on les voit utiliser leurs téléphones et surfer sur les réseaux sociaux. Mais en réalité ils maîtrisent beaucoup moins bien l'informatique et la bureautique. Je pense qu'il y a un réel travail d'alphabétisation à faire au niveau des nouvelles technologies. »

Plus que jamais, un problème dont doivent s'emparer les services publics. ●

JAN BUCQUOY, AGITATEUR ET CINÉASTE

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

Scénariste de bande dessinée, agitateur culturel, tête pensante et homme à tout faire de lieux culturels singuliers (le café bruxellois Dolle Mol, les Musées du slip et de la femme), assaillant régulier du Palais royal, etc.

On en oublierait presque que Jan Bucquoy (°1945) est aussi cinéaste. L'an dernier, *Tout va bien !*, un documentaire de Stefan Thibeu lui était consacré dans la série « Cinéastes d'aujourd'hui ». Début 2022, *La Dernière Tentation des Belges* sortait en salle et une rétrospective lui était consacrée à la Cinémathèque. De quoi discuter avec lui dans un de ses « stamcafés », la Brasserie de l'Union à Saint-Gilles.

Je me demandais comment, en venant de la BD mais aussi d'expériences théâtrales, tu avais franchi le cap, déjà presque quinquagénaire, en 1994, de réaliser ton premier long métrage *La Vie sexuelle des Belges* ?

La BD était très populaire et c'était plus facile d'en faire alors que le cinéma c'était quand même une grosse machinerie. Côté cinéma, j'avais suivi un certain temps les cours à l'Insas, mais je n'avais pas terminé le cursus. Je réalisais des films en Super 8 mais faire des longs métrages semblait compliqué en Belgique dans les années 1960-1970. Alors que dans la BD la survie était plus facile, il y avait les albums mais aussi des magazines. Pour moi, ça a été une occasion de raconter des histoires en images – et d'en vivre !



J'ai appris récemment en voyant le documentaire *Tout va bien !* de Stefan Thibeu qu'il y a un lien assez clair entre une BD que je ne connaissais pas – justement intitulée *Tout va bien* – et *La Vie sexuelle des Belges*. On y retrouve la même matière autobiographique et parfois presque le même découpage.

Oui, c'est vrai. C'était une sorte de roman graphique avant la lettre sur moi, mon arrivée à Bruxelles, etc. Fin des années 1980, je m'étais dit que ça pourrait constituer une bonne base

pour un film, mais je n'ai pas réussi à faire passer l'idée dans les commissions d'aide au cinéma. J'avais envoyé la BD et un synopsis et ils avaient estimé que ce n'était pas suffisant. Suite à ce refus, j'ai laissé tomber puis, plus tard, j'ai rencontré Francis De Smet qui avait un peu d'argent. On avait un budget d'environ 900.000 francs belges [25.000 euros]. On est partis sur cette base, sur un tournage en 16 mm... Des débutants, entre autres en production, nous ont rejoints et ce film s'est fait un peu miraculeusement, sans aucune aide officielle. Mais il a été sélectionné dans un festival important (à Locarno) et cet argent-là nous a permis de payer les gens, de partager la somme payée par le festival. Quand le film est sorti, on l'a montré à Bruxelles, à Berlin et dans le monde entier.

Il y a beaucoup de livres dans tes films. Tant des livres inspirants pour toi – de Guy Debord, de Karl Marx, de Lucien Israël, de Marcel Proust, d'Alexandre Dumas, de Guido Gezelle... – que des livres moqués comme ceux de la reine Fabiola ou de Pierre Mertens...

Pour moi, les livres ont été comme une bouée de sauvetage. Je viens d'un milieu très populaire en Flandre, à Harelbeke. Tous les habitants de la ville sont dans le bâtiment. À quatorze ans, on allait sur les chantiers. Pendant les vacances, petits, on aidait à maçonner. Le samedi, ces gars du bâtiment allaient boire. Il y avait plein de cafés dans la ville, avec un côté Fellini : des femmes saoules, des bagarres, etc. Un côté laid, bête et méchant. Je me disais qu'il devait bien y avoir autre chose que ça dans la vie. À douze ans, on m'a mis dans une école à Mouscron et le livre comme l'apprentissage du français m'ont donné accès à autre chose. À la bibliothèque de Courtrai, il y avait une section de livres en français. J'ai décidé de tout lire en commençant à la lettre A. Puis, j'ai lu des livres par rebonds, par références : par exemple quand j'ai lu Lawrence Durrell, j'ai vu qu'il parlait de *La Crucifixion en rose* de Henry Miller, etc. Petit à petit, je me suis fait ma bibliothèque à moi. Je partais tous les samedis de la bibliothèque avec une



© Cedric Bourgeois

Jan Bucquoy sur le tournage de *La Dernière tentation des Belges* © Cedric Bourgeois

dizaine de livres. Je me suis aussi rendu compte qu'il y avait peu de censure dans les livres, que la censure s'effectuait plutôt dans le monde de l'image. Très jeune, j'ai découvert un monde incroyable. Mes deux premiers livres en français étaient *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy et *Le Mythe de Sisyphe* de Camus, qui me posait tout de suite la question de savoir si la vie valait la peine d'être vécue. À douze ans, je me posais aussi cette question, mais autour de moi on me regardait en se demandant « s'il était fou, ce petit » et de quoi je causais... Comme la lecture a été tellement importante pour moi, je mets plein de livres dans mes films ! C'est de la propagande : il faut lire !

Il y a aussi beaucoup de films d'autres cinéastes cités dans tes films : Johnny Guitar de Nicholas Ray dans *La Vie sexuelle des Belges*, *La vie est à nous* de Jean Renoir dans *La Fermeture de l'usine Renault à Vilvoorde*, une

affiche d'Adieu Philippine de Jacques Rozier dans *La Jouissance des hystériques*, etc. Comment les films vus au cinéma t'ont-ils formé ? Est-ce que ça a commencé dans les cinémas de quartier de ta ville ?

Il y avait quatre cinémas à Harelbeke. Je pense que, dès l'âge de deux ans, j'allais au cinéma. On m'asseyait entre les cuisses de ma tante. Plus tard, j'y allais quatre fois par semaine et c'était toujours une double séance : un western puis un autre film, un drame italien ou autre. Plus tard, à la télévision il y a eu des émissions de cinéma comme *Cinéma de minuit* ou *La Séquence du spectateur*. Tout ça m'a formé.

Et à Bruxelles ?

Je me suis inscrit à l'Insas et on était tout le temps fourré à la Cinémathèque. Il y avait encore des projections à onze heures du matin dans les salles à l'époque. Du coup, on voyait parfois quatre films par jour ! Au départ, l'In-

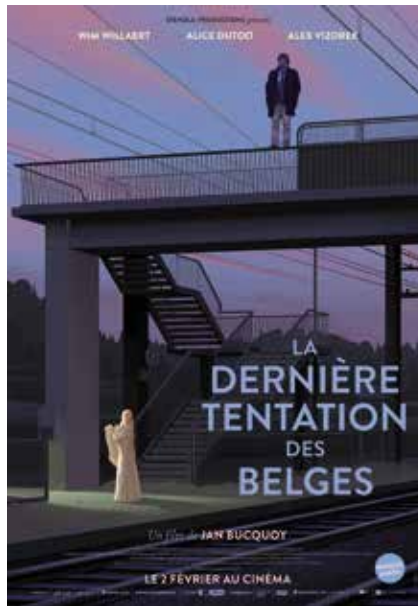
sas ça devait être un atelier de cinéma. Puis, un directeur a voulu qu'au bout du cursus il y ait un diplôme universitaire, ce qui a impliqué plein de cours hors cinéma comme la psychologie, l'anglais, etc. Quand Paul Meyer et Frans Buyens avaient fondé l'Insas, ils considéraient l'école comme un lieu d'ateliers, c'était plus pratique et plus social comme approche. Quand je me suis inscrit, je me disais que j'allais faire des films, mais je me suis retrouvé dans un système universitaire où tu fais un court métrage au bout de quatre ans ! Par contre, après avoir quitté l'Insas, je me suis retrouvé prof dans le système français de l'Éducation continue (lié à l'origine au Parti communiste et à la CGT). Des travailleurs pouvaient avoir des crédits pour suivre des formations, dont une en cinéma. Et là, en six semaines, on faisait un film ! Tout ce qui prenait quatre ans à l'Insas on le faisait en un mois et demi là-bas ! J'y ai appris que le cinéma pouvait être simple. ▶

- Dans ton cinéma, d'une part, il y a une grande cohérence, des constantes et des fils rouges. Les différents films forment comme une série. Ils sont d'ailleurs numérotés : *La Vie sexuelle des Belges 1, 2, 3...* D'autre part, chaque film en soi est assez différent des autres. *La Vie sexuelle des Belges* est une sorte de chronique tournée longtemps après les faits ; *La Fermeture de l'usine Renault à Vilvoorde* est réalisé en direct en beaucoup plus petite équipe – c'est aussi plus un film de montage ; *La Jouissance des hystériques* oscille entre un film de casting et un film dans le film, etc.

Ce qui relie les films, c'est d'une certaine façon que ça parle toujours un peu de moi, même dans *Renault Vilvoorde* – contre toutes les lois du documentaire, de Wiseman et d'autres, qui refusent la musique, les interviews et revendiquent une certaine neutralité. Dans mon film, on fait l'amour au milieu des séquences de grève. J'essaie d'obtenir un effet de surprise. Désormais, on pourrait appeler ça « l'effet Stromae » qui, en direct à la télévision, tout d'un coup chante à la fin d'une interview. Il y a un côté poétique là-dedans. On pourrait dire que c'est la poésie de La Louvière, que c'est le surréalisme. Juxtaposer des choses qui n'ont rien à voir et en forment une nouvelle.

J'ai aussi l'impression que ça injecte de la contradiction et, donc, du débat dans des films où tu prends des positions politiques très claires mais qui ne sont pas dogmatiques pour autant. Par rapport à la manière dont tu filmes les femmes, si on regarde mal ou trop vite tes films, on pourrait y voir de la misogynie mais tu t'y fais aussi repousser, remettre à ta place par les femmes...

Les femmes dans mes films sont fortes. Et c'est aussi l'idée de ne pas être là pour plaire, d'accepter de se faire mettre en boîte soi-même et de relativiser tout ça. Parce que quand tu as une ligne trop clairement tracée, elle sort de la vie. Le vivant est plein de contradictions, ce n'est pas une ligne droite. Les gens aiment croire que cette ligne existe, qu'elle pointe vers un but. Mais le seul



but qui existe, c'est le cimetière ! Donc, avant d'y arriver, tu as vraiment le droit de relativiser, d'être ce que tu veux. C'est aussi lié à un mode humoristique qu'on appelle l'autodérision.

Certains films de la série ont changé de forme, de texture de l'image. Est-ce dû aux impératifs de chaque projet (par exemple, filmer un mouvement social en direct ne permet pas une équipe de tournage classique), à des choix de ta part ou à une réalité économique en termes de budgets que tu aurais subie ?

J'ai été fasciné par l'arrivée des caméras numériques. Enfin, la théorie de la « caméra-stylo » d'Alexandre Astruc, développée dans l'Écran français en 1948, se réalisait ! Aujourd'hui on filme avec les téléphones mais à une époque on était très loin de ça. Quand ces caméras sont apparues, je me suis dit que je n'aurais plus besoin des commissions. On allait pouvoir tourner un film comme on écrit un roman. Après, je me suis quand même retrouvé face à des problèmes de son, de montage... Ce n'était pas évident d'en faire quelque chose de regardable, mais c'était passionnant à faire. Je me suis dit que je n'allais pas tricher, que ces films seraient bruts. C'était mon époque « art brut » ! Comme une sorte de free jazz.

C'était intéressant d'aller au bout de cette démarche.

Dès les premières images (les plans de la falaise à différentes distances, le grain de l'image) de ton dernier film, il n'y a aucun doute : on n'est plus là-dedans, on n'est plus dans la caméra-stylo et la vidéo. Et au générique de fin, on voit les mentions de la commission, des télévisions, du *tax shelter*, etc. Ce qui m'intéresse, c'est le paradoxe apparent de ce retour à plus de moyens mais pour filmer une histoire extrêmement personnelle et intime.

Douze ans ont passé depuis *L'Art du couple* pour lequel j'avais beaucoup filmé mon couple avec une petite caméra, douze ans à rendre possible ce film-ci et je voulais revenir à l'idée d'un film qui soit humble et raconte une histoire. En même temps, quand tu regardes bien *La Dernière Tentation des Belges*, tous les éléments de mes films précédents (les références à d'autres films, aux livres, le casting, les surprises) s'y retrouvent, mais de manière réglée ou maîtrisée. L'intention est de raconter une histoire personnelle comme si je te la racontais ici au café. Le montage est plus fluide mais ça reste un film à part.

Ça m'a aussi l'air d'être un de tes films les plus wallons dans son ancrage géographique et, en même temps, Wim Willaert ton nouvel alter ego à l'écran (après Jean-Henri Compère et toi-même dans les films précédents) a l'accent flamand le plus fort.

Je voulais un Flamand qui aille en Wallonie. C'est une « dernière tentative » pour ce pays tellement spécial et divisé. C'est une dernière tentative de lier tout ça par un Flamand qui vient proposer une utopie en faisant du porte-à-porte en Wallonie. Mais c'est « mission impossible », évidemment. La Flandre se voit comme une Nation, Bruxelles est devenu une espèce de truc européen et la Wallonie regarde toujours vers la France. La Flandre n'a pas besoin de la Hollande, pas besoin d'aller à Amsterdam. Du côté francophone, il y a toujours ce besoin d'aller à Paris.

Tu n'aurais sans doute jamais fait – ou jamais pu faire – ce que tu as fait si tu avais été français.

Non, c'est clair. Ni en étant allemand ou anglais. Les Anglais aussi ont un humour particulier mais ce n'est pas le même. Si j'avais attaqué Buckingham Palace et la reine Élisabeth, on m'aurait colloqué ou emprisonné. Ici, le juge m'a dit : « C'est bon pour une fois. » Ailleurs, ça aurait moins rigolé. La Belgique est une terre de liberté parce qu'elle est dépourvue de structure, parce que ce n'est pas un pays.

Je finirai cet entretien par une question sur le vrai et le faux dans ton cinéma. Le rapport entre l'autobiographie et la fiction, la mise en scène m'a frappé dès ton premier long métrage et dans ton dernier film en date, c'est encore beaucoup plus explicite : cette citation de Debord (« Le vrai est un moment du faux »), le rapport entre ce qui se passe en extérieurs, dans les paysages et tout ce qui se passe sur scène, avec des toiles peintes et des décors de carton-pâte...

Tout est fabriqué. Mais j'aime jouer avec ça. Quand on montre que c'est du carton-pâte, que c'est faux, l'intérêt se déplace ailleurs : qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce faux. Alors que lorsque tu essaies de tout faire paraître vrai (alors que tout est faux), ton message rassure mais ne passe pas vraiment. Dans ce décalage entre vrai et faux, les choses prennent une autre profondeur. C'est du cinéma de fiction, donc c'est construit. Ma fille n'était pas du tout chanteuse mais Alice Dutoit (du projet Alice on the Roof) qui l'incarne l'est et du coup dans le film le personnage le devient aussi. Et ça n'a plus d'importance : l'important, c'est l'émotion. La relation père-fille. Comment un père essaie d'empêcher sa fille de se suicider, comment il s'y prend mal, comment il ne réussit pas à l'en empêcher. Tout en prônant idéologiquement que le suicide est un bienfait. Sauf que quand le suicide concerne quelqu'un que tu as fait naître, tu ne l'acceptes pas. Mon film tourne autour de ça et il est plus proche du théâtre que du cinéma dominant. ●



Jan Bucquoy sur le tournage de *La Dernière tentation des Belges* © Cedric Bourgois



La Dernière tentation des Belges © Stenola Productions

LA DANSE EN MULTIFORMES

PAR CATHERINE CALLICO
journaliste



Et la beauté, bordel ! de l'atelier Danse Mouvement en collaboration avec le Centre culturel de Huy © CC Engis

Parfois pointée comme élitiste et écartée de la programmation des centres et autres lieux culturels, la danse, dans toute sa multiplicité, y trouve peu à peu une place de choix, via l'élan d'activistes du secteur. Zoom sur quatre lieux phares : Central, CC Engis, CC Jacques Franck et le CEC Danses & Cie.

CENTRAL, HIP-HOP ET QUEER

Après plus de dix ans de coordination et de programmation de Charleroi Danses, centre chorégraphique de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Vincent Thirion a pris la direction générale et artistique du Centre culturel régional du Centre en 2017. Rebasptisé Central, celui-ci s'est offert une jolie refonte. Outre une programmation qui fait la part belle à la danse – sous toutes ses formes, dans et hors les murs –, le lieu se définit en tant que centre de création, réparti en différents espaces. Sur la place Communale, le Théâtre, qui date de 1958, a été restauré à l'identique et une grande salle d'une capacité de 950 personnes, y accueille désormais du cirque, de la danse, des concerts...

Le bâtiment voisin du Conservatoire y sera intégré d'ici peu. Et à 500 mètres de là, le Palace propose une salle de plus petit format et propice à des formes plus pointues. Central se veut le « reflet d'un formidable dynamisme artistique, culturel, patrimonial et associatif; reflet d'une région particulière, bâtie sur un terrain industriel aujourd'hui en friche et qui a enfin adopté une attitude active dans sa volonté de reconversion, peut-on lire sur le site web. D'un tissu socio-économique singulier par son passé et par ses besoins actuels. D'une population fortement précarisée – par rapport au reste de la Belgique et plus particulièrement de la Région wallonne – et qui attend donc des actions socio-culturelles spécifiques ».

Pour ce faire, l'équipe de Central collabore avec le réseau associatif local, très dense. « L'on travaille par exemple sur l'idée de "quartier-théâtre" et de théâtre-action, notamment avec La Compagnie Maritime, souligne Vincent Thirion. De même, l'on a mis en place un Réseau des scènes chorégraphiques wallon pour accompagner les centres culturels de la Région et dix lieux l'ont rejoint. Et comme l'on est très attentifs aux productions en communauté francophone, on aimerait former un triangle avec Tournai et Namur ».

Central coproduit huit-neuf projets par saison, en particulier avec



Façade de Central © C. Callico

des artistes autour du hip-hop, de La Louvière et également de la Akram Khan Company. « *Vertiges* de Guilhem Chatir est notre onzième production, qui sera diffusée la saison prochaine dans plusieurs lieux culturels autour de La Louvière, aussi à Huy et à Rixensart. On a également accompagné le duo des Frères Pedros. »

En outre, le lieu accompagne des artistes et compagnies pour une immersion à l'intérieur des murs. « On a par exemple demandé à Mauro Pawlowski de s'immerger dans La Louvière et de concevoir son travail autour de cela. Il s'est ainsi rendu au supermarché Delhaize, à l'ascenseur de Strépy-Bracquenies, il a aussi fait réaliser des costumes de scène à Carnières et avec Freddy Tougaux, ils ont fait danser mille personnes ici ! », s'amuse le directeur.

En ce moment, en dépit d'un contexte compliqué, les nouveaux projets se multiplient. « En termes d'éducation permanente, on a développé tout un projet LGBT. Fin 2019, Cabaret Mademoiselle a présenté un happening cabaret au Palace. On travaille aussi sur le voguing avec Jhaya Caupenne. En avril, nous présenterons une nouvelle création ici en collaboration avec le KVS [Théâtre royal flamand]. »

Un travail est également opéré avec les écoles, et des spectacles tout public présentés en collaboration avec le Centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse Ékla. « On invite notamment des jeunes à rencontrer des artistes en passant par différents langages, comme le hip-hop avec Julien Carlier. Des animations sont aussi proposées dans les écoles avec les frères Pedros, à La Louvière et dans la région du Centre. »

La belle saison sera par ailleurs l'occasion de lancer deux projets pérennes. Une thématique annuelle de danses populaires, avec par exemple tous les deux ans des ateliers de danse country, et la première édition de « Danses en Fête » en Fédération Wallonie-Bruxelles – qui se déroulera du mercredi 21 avril au dimanche 24 avril 2022. « Lors de cette journée internationale de la danse, nous organiserons, à l'instar de la Fête de la musique, une Fête de la danse rassemblant professionnels et amateurs. Toutes les initiatives seront mises en avant, des plus petites structures aux plus grands opérateurs. » Les 1.500 participants travailleront cette fois sur une séquence chorégraphique de Rashead Amenzou, liée à la thématique de l'enfant soldat faisant écho au spectacle *Chotto Xenos* d'Akram Kahn. ▶



Foyer-caféteria du Central restauré dans l'esprit 50' d'origine © C. Callico

- Et en mai sera inaugurée une Journée mondiale du Louviérois. « Il s'agit d'une opération citoyenne, participative et festive qui, par une approche ludique et loufoque, interroge et repense l'identité du territoire et de ses habitants. Un projet transversal et multidisciplinaire qui permet aux habitant.e.s, aux commerçant.e.s, aux acteurs/trices culturel.le.s et associatifs/ives, aux restaurateurs/trices, aux clubs en tout genre et à tous ceux qui le souhaitent, de s'exprimer sur leur ville, sur eux-mêmes et sur leur histoire. La Journée mondiale du Louviérois est l'événement emblématique de la nouvelle politique culturelle de Central, qui se veut ascendante. » Un site internet présente une série d'opérations. La Cie Transquinquennial, qui a dormi dans un hôtel de passe à La Louvière, y a créé un concours de cuisine. Depuis un an, quotidiennement, y est publié le portrait d'un Louviérois. Il y aura aussi de la danse...

LA RENCONTRE DES FORMES ET DES PUBLICS, AU CENTRE CULTUREL D'ENGIS

Autre référence en matière de danse, le Centre culturel d'Engis, en région liégeoise. D'abord sous l'impulsion de l'artiste de scène Nicole Hanot, puis de la chorégraphe Conchita Fernandez del Campo qui y distille depuis 2003 sa pratique axée sur la danse, la psychomotricité et la méthode Feldenkrais.

« Au départ, l'on a surtout développé un travail autour des ateliers de danse, avec peu de moyens. Puis, l'on a obtenu la confiance du public, des artistes, des partenaires, relève l'enthousiaste chargée de projets. Très vite, l'on a mené une réflexion avec le Centre culturel de Huy avec lequel on collabore, et nous sommes également partenaires du festival Pays de danse à Liège. À l'époque, les gens ne savaient pas où était Engis et aujourd'hui de grandes compagnies se produisent ici. Ce lieu sur lequel on travaille nous plaît, au croisement de la médiation et de l'aide à la création. »

Le premier week-end de juillet, le centre organise également le festival annuel des Tchaornis, du nom du parc où il se déroule, qui mêle des approches très variées : danse, formes acrobatiques...

En partenariat avec le Centre culturel de Huy, Conchita Fernandez del Campo propose un atelier Danse et Mouvement. « Dans la région, la danse restait jusqu'à un parent pauvre, qui s'adressait davantage à un public de niche. Nous avons mis sur pied un atelier pratique autour de la question de la danse, de la conscience du corps ou d'un geste dans l'espace... mais aussi de la médiation : par exemple, des échanges avec le public ont lieu après les spectacles. » À Engis, le centre culturel propose également un atelier Escalier Bien-être, basé sur la méthode Feldenkrais, des cours de tango argentin, de country line dance, des stages de danse contemporaine... et

cinq fois l'an, des « sorties danse » dans le reste du pays pour les participants aux ateliers.

Pour l'instant, l'atelier Danse et arts plastiques, à destination du jeune public, est suspendu : « On travaillait en binômes enfants-adultes à partir de concepts comme le cadre ou le mouvement. » Le décloisonnement des formes et des âges constitue un fil rouge de la programmation. Ainsi, durant le confinement, suite à l'appel à participation de différentes compagnies, trois vidéos ont été réalisées en extérieur par le Centre, travail en partie axé sur le lien intergénérationnel.

Le préachat du spectacle *20 octobre 1968, Mexico* de la compagnie t.r.a.n.s.i.t.s.c.a.p.e., programmé l'automne dernier au Centre, entre également dans cette ligne de pensée. « Cette pièce intègre l'ADN du Centre : deux jours durant, la compagnie y a intégré la population locale, six personnes de plus de 60 ans ont travaillé sur la notion de corps vieillissant avec des athlètes sauteurs. »

Le travail d'aide à la création, en particulier lors des résidences artistiques, reste une des missions essentielles du Centre : « On pense la rue, les quartiers, le tout-public, poursuit Conchita Fernandez del Campo. L'aide peut prendre diverses formes : simple prêt de salle, regard extérieur sur la création, réalisation d'un dossier, trouver des dates chez d'autres partenaires, préachat d'un spectacle... ».



Cafétéria du CCJF et photographies de danseurs et autres artistes scéniques © C. Callico

DES ARTS DE LA RUE À LA DANSE CONTEMPORAINE, AU CENTRE CULTUREL JACQUES FRANCK

Au Centre culturel Jacques Franck, la danse a très vite été liée à la culture populaire et aux arts de la rue. « Dès les années 1990, le Centre collaborait avec Lezarts urbains, dont le but était de développer la culture hip-hop en Belgique », souligne Sandrine Mathevon, directrice. Contrairement à certains préjugés, la danse est parfois plus facile à programmer que le théâtre en centre culturel. Le langage corporel reste universel. »

Le projet Tremplin Hip Hop, monté au CCJF en 2009, est désormais en pause, en phase de réflexion. « Beaucoup d'artistes de la scène contemporaine sont sortis de ce style, qui mêle par ailleurs d'autres influences. Et aujourd'hui, ils souhaitent plus d'autonomie, ce n'est plus à nous de mettre en place des choses pour eux, il s'agit plutôt de les aider à s'approprier les lieux et à y dé-



La cour du CCJF qui accueillera de la danse et d'autres disciplines © C. Callico

velopper différentes formes. Par un grand travail de réseaux, l'on accompagne les artistes dans différents lieux, comme le Grand Studio à Molenbeek ou les Centres culturels d'Engis et de Welkenraedt... »

Aujourd'hui, le Centre compte plus de vingt années de programmation en danse contemporaine. Des Rencontres ont lieu toute l'année, une ou deux

fois par mois, sous forme de soirées composées qui mêlent danse, cirque, théâtre, slam, hip-hop... « Le plus souvent ponctuées d'humour, de poésie, de musique, et autour de questions actuelles, poursuit Sandrine Mathevon. Le contenu est en relation avec ce que les artistes traversent : coups de gueule, émotions, et plus récemment autour du besoin des gens de retrouver des liens. » ▶



Golem de Julien Carlier © Stanislav Dobak



Danse contemporaine © Danses & cie

- Par ailleurs, au fil du temps, « on mise de plus en plus sur le multidisciplinaire et on essaie aussi de mettre la marionnette en avant. Au printemps dernier, on a développé un parcours conjoint avec le Centre Bruegel, entre nos deux lieux. »

En termes de public scolaire, le Centre collabore avec tout le réseau saint-gillois et avec Pierre de Lune. « Les artistes se rendent régulièrement dans les écoles, et des classes passerelles (DASPA) à l'attention des primo-arrivants et assimilés. L'artiste activiste Lisa Dubois a créé un spectacle avec ce public et proposé des ateliers. On interroge aussi beaucoup avec la Roseaie, notamment en proposant des brunches avec des enseignants de Saint-Gilles au cours desquels on présente des spectacles. »

Au printemps, la danse prendra aussi place dans la cour réaménagée du Centre dans le cadre d'un contrat de quartier. Entre autres, car il s'agira avant tout d'un espace vert que le public pourra s'approprier, pour s'y poser, lire, échanger...

PRATIQUES MÉTISSÉES, AVEC LE CEC DANSES & CIE

À Tournai, l'association Danses & Cie a vu le jour il y a trente ans dans une ancienne usine à café, sous l'impulsion de Laurence Journé, présidente, et de Xavier Gossuin, directeur artistique. À l'époque, après cinq mois de travaux in-

tenses, le centre de danse débutait avec pour noble but de « promouvoir l'art de la danse et le spectacle sous toutes ses formes ».

Le lieu est reconnu depuis 2002 comme Centre d'expression et de créativité et environ 60 ateliers sur les 82 proposés de façon hebdomadaire par Danses & Cie asbl sont identifiés CEC.

Aujourd'hui, la structure occupe une vingtaine d'enseignant.e.s et des centaines de bénévoles impliqués dans la dynamique. Tandis que de nouvelles salles hébergent de nouvelles disciplines, comme les claquettes, le chant et la création textile.

« L'esprit est familial, nous souhaitons ouvrir la danse à tou.te.s. Les propositions ont évolué, selon les attentes du public mais aussi les animateurs rencontrés, évoque Xavier Gossuin. Certains ateliers ont duré plusieurs années avant de disparaître, comme le tango. D'autres disciplines sont apparues comme le new style ou encore le laboratoire du mouvement. Ce dernier a permis de développer la créativité sur un plan intergénérationnel, rassemblant seniors, adultes et enfants autour de l'exploration du langage corporel. Récemment, d'autres styles suscitent la curiosité et l'engouement. C'est le cas notamment des claquettes américaines et de la danse irlandaise. »

Parmi les projets plus récents, depuis cinq ans, le Centre propose une section « danse historique » (quadrille, valse, polka...). « Le Carnaval de Venise, où je me rends depuis plus de trente ans,

m'a inspiré dans ce sens. Dans la foule, nous avons aussi monté un atelier de costumes », relève Xavier Gossuin. Depuis, de nouvelles commandes locales affluent, comme dans le cadre du Festival d'orgue à la Cathédrale de Tournai ou les Journées du Patrimoine au Grand-Hornu.

En outre, depuis trois ans, le Centre développe une section Danse dans l'enseignement traditionnel à Tournai, soit 12 heures en cours de jour. « Les cours se donnent dans nos murs et l'on a le même statut que l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles, avec laquelle nous élaborons le programme. »

Reflets d'un tournant, ces différentes initiatives démontrent que ça et là, et plus que jamais dans un contexte perturbé, le mouvement mène la danse ! ●

INFOS :

- Central :

www.cestcentral.be/

- Danses et Cie :

www.dansesetcie.be/

- CCJF :

www.lejacquesfranck.be/

- CC Engis :

<http://www.ccengis.be/>

- Ékla, Centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse :

www.eklapourtous.be

DES TABLES DE CONVERSATION DANS TOUTES LES LANGUES

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

© Toutes les photos :
T. Casavecchia et Euregio-Culture

Livres en langue étrangère, tables de conversation en français et autres langues, rencontres littéraires autour d'auteurs étrangers, les activités ne manquent pas en Wallonie et à Bruxelles pour qui veut pratiquer de nouvelles langues.



Table de conversation féminine

LE PROJET EUREGIO-LIT POUR MEUSE-RHIN

C'est notamment le cas en région liégeoise avec le projet Euregio-lit, porté par l'asbl EuregioCulture. « Notre objectif est de rassembler les publics du territoire Euregio Meuse-Rhin qui regroupe les provinces de Liège et du Limbourg, la communauté germanophone mais aussi le district de Cologne et la province du Limbourg aux Pays-Bas. C'est donc un patrimoine très riche que nous voulons mettre en valeur », explique Anaïs Faniel, attachée à la bibliothèque des Chiroux.

Dans cette optique, la bibliothèque des Chiroux met à disposition des autres bibliothèques, des écoles et des associations un catalogue très complet d'ouvrages en langues allemande et néerlandaise. Le programme Euregio-lit propose également des rencontres scolaires avec des auteurs étrangers accompagnés de leurs traducteurs.

« Nous organisons des tables de conversation en allemand auxquelles participent régulièrement une demi-douzaine de personnes depuis 2013, poursuit Anaïs Faniel. Un des objectifs de ces tables est de mettre en valeur notre catalogue en articulant la discussion autour d'ouvrages en langue originale disponibles à la bibliothèque. Évidemment, il faut déjà un certain bagage avec la langue. Les discussions en soi ne sont pas particulièrement difficiles à suivre ; en revanche, la lecture de certains romans peut s'avérer compliquée. On constate donc assez logiquement que les participants aux clubs de lecture, animés par un ancien professeur de langues germaniques, ont déjà un lien plus ou moins fort avec l'allemand. Soit ils vivaient dans des régions germanophones, soit ils ont des origines allemandes et veulent perpétuer ce lien avec la langue de leurs aïeux. » Ces tables sont organisées environ toutes les six semaines. Euregio-lit or-

ganise en outre des tables en allemand dans les bibliothèques de Malmedy et Eupen ainsi que des rencontres littéraires dans les librairies de la Région.

UN CATALOGUE DE 50.000 VOLUMES À BRUXELLES

La Région de Bruxelles-Capitale dispose également d'un catalogue particulièrement riche en termes d'ouvrages en langue étrangère. « Une nécessité étant donné le caractère cosmopolite de la région, fait remarquer Marie-Angèle Dehaye, directrice de la bibliothèque centrale. On dispose donc de pas moins de 50.000 volumes répartis entre la section jeunesse et la section adulte. » Cela fait bien sûr partie de la mission de bibliothèque centrale des Riches Claires. « Ces ouvrages, essentiellement des œuvres littéraires – romans et fictions – accompagnés de quelques dictionnaires et manuels d'apprentis- ▶



L'Euregio lit - Lecture avec auteur et traducteur

L'Euregio lit - affiche 2020



- sage, ainsi que des ouvrages simplifiés ou bilingues, sont accessibles aux écoles de la Région ainsi qu'aux associations qui en font la demande. Et, bien sûr, ils sont disponibles pour les bibliothèques locales et leur public. Une des spécificités de la capitale est que de nombreuses communautés non francophones y vivent. Il est donc indispensable que la bibliothèque centrale s'adresse à ces publics et dispose d'un catalogue tout aussi diversifié. Par ailleurs, il existe aussi une demande de la part de lecteurs francophones qui cherchent à perfectionner leur maîtrise en langues étrangères. »

Créé en 2006 avec le soutien de la Cocof, ce catalogue compte aujourd'hui une soixantaine de langues représentées. « Il y a un peu de tout. Mais, sans surprise, l'anglais s'y taille la part du lion étant donné le plébiscite de la demande. On compte aussi pas mal d'ouvrages en italien ou en espagnol. Mais on propose aussi des langues moins usitées comme le basque ou le catalan. La plupart du temps, il s'agit de grands clas-

siques de la littérature du pays concerné. En outre, grâce à un budget annuel de 37.000 euros, ce catalogue est en constante évolution. On l'enrichit donc régulièrement de best-sellers puis d'ouvrages incontournables d'une culture traduits dans une autre langue. Un projet, qui devrait se concrétiser en 2022, est d'ajouter aux catalogues en langues étrangères des livres d'auteurs belges francophones traduits à l'étranger afin d'en faire la promotion. On sent qu'il existe une très forte demande pour ces derniers et nous restons particulièrement attentifs aux besoins des écoles, associations et bibliothèques pour leur proposer une offre la plus complète possible. »

Le succès du fonds ne se dément d'ailleurs pas et les prêts sont nombreux et réguliers. « Tant dans les écoles que dans les associations et les bibliothèques locales. Et parfois même au-delà de la capitale. »

La bibliothèque organise par ailleurs des tables de conversation sous la forme de clubs de lecture en anglais.

« Ces tables s'accompagnent souvent de conférences mettant en valeur un auteur non francophone. On discute donc lors des clubs de lecture de l'auteur qui tiendra une conférence dans les jours qui suivent. Au mois de décembre dernier par exemple, la bibliothèque a organisé une conférence tenue par Myriam Campinaire, traductrice et interprète, sur le puritanisme et la censure américains en se basant sur l'œuvre de Nathaniel Hawthorne. L'occasion pour le club de lecture d'or-



Table de conversation fétinne

ganiser des débats autour de *La Lettre écarlate*. »

Habituellement, ils sont une petite quinzaine à se retrouver, quatre à six fois par an, autour de la table. Un groupe de taille restreinte qui permet de laisser s'exprimer ceux qui le souhaitent. Évidemment, l'organisation de ces tables a été fortement perturbée par la crise sanitaire de ces derniers mois, mais a désormais repris selon l'agenda habituel et le strict respect des normes sanitaires.

À noter que ces activités, conférences comme club de lectures, sont ouvertes à tous et gratuites, même s'il est conseillé d'avoir de bonnes bases en anglais pour y participer. Seul le prêt des livres est payant selon les tarifs habituels.

Enfin, pour ne pas mettre de côté ceux qui ne parviendraient pas à lire la langue de Shakespeare, des clubs de lecture sont également proposés en français sur base d'ouvrages traduits.

LE FRANÇAIS, AUSSI UNE LANGUE ÉTRANGÈRE, À LA BIBLIOTHÈQUE DE FÉTINNE

Pour de nombreuses personnes vivant en Belgique francophone, le français est une langue étrangère comme une autre. Mais elle est omniprésente. Raison pour laquelle de nombreuses tables de conversation en français langue étrangère sont organisées.

C'est notamment le cas à Liège, où la ville organise depuis des années toutes sortes d'activités destinées au public allophone.

Ce vendredi après-midi, dans la bibliothèque communale de Fétinne, quartier de Liège situé sur la rive droite de la Meuse, se tient une table de conversation. Dans le local, ils sont une dizaine. Autant d'histoires, à peine moins de pays d'origine.

Aujourd'hui, pendant la séance, on parle des différences – supposées – entre les hommes et les femmes. Et pour cause, après le débat, direction le théâtre où se joue *Quand tu es revenu*, une relecture du mythe de l'Odyssée mis en scène et joué par Geneviève Damas dans lequel l'Ulysse moderne serait un peu remis à sa place par Pénélope après son retour en mari prodigue. Un questionnement moderne sur le patriarcat et la pression que subissent les femmes pour se conformer aux attentes de la société et donc celles des hommes.

L'occasion pour les participants de la table de conversation et leur animatrice, Antonia Fuoco, d'aborder la question de la différence des genres. On trace alors deux colonnes au tableau afin d'écrire les attributs masculins dans la première. Les féminins dans la seconde. Autour de la table, mixte dans tous les sens du terme, on rigole, on débat, on proteste. « La fidélité, c'est pas la femme. Les femmes sont aussi

infidèles. Et il y a des hommes fidèles », lance un participant.

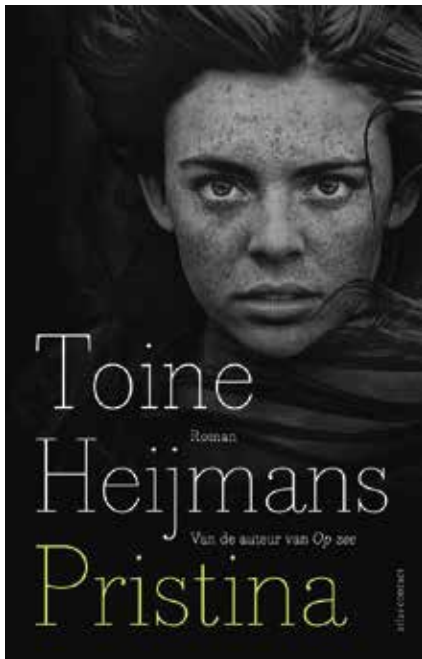
« Et toi, Mario, tu en penses quoi ? »

« Non, rien. » À nouveau, éclat de rire général.

Bizarrement, un des participants qui a le moins sa langue dans sa poche estime que les femmes sont plus bavardes. Ironie. Une fois tous ces clichés inscrits au tableau, on se rend bien vite compte qu'aucun des participants ne tient réellement la route. On embraye donc sur des débats. Pourquoi les femmes se teignent les cheveux alors que c'est beaucoup plus rare chez les hommes ? Pourquoi la société demande aux femmes de faire si attention à leur apparence alors que les hommes ne s'alarment guère de l'apparition de leurs premiers cheveux blancs ?

CRÉER UNE FAMILLE ET DÉCOUVRIR SA VILLE

Pour Nadezhda, une femme tout sourire d'une soixantaine d'années, née en Sibérie, cette rencontre hebdomadaire est un véritable bol d'air frais. « Cela fait dix ans que je suis en Belgique. Je n'ai pas appris le français quand je suis arrivée. J'attendais d'avoir le droit de rester dans le pays. C'était compliqué car le français n'est pas beaucoup appris en Russie. C'est surtout l'anglais et l'allemand. J'ai donc dû apprendre le nouvel alphabet, et j'aime beaucoup. ►



- Maintenant, je prends des livres à la bibliothèque et j'adore lire même si je ne comprends pas toujours tout. »

Au-delà de l'apprentissage de la langue, c'est aussi l'aspect social qui importe à Nadezhda, qui ne manque pas une séance. « Je vis seule. Je n'ai pas de famille ici. Et les tables aident à rencontrer des gens. Les autres, ici, c'est presque comme une famille. Et on apprend aussi à découvrir la ville. Je connais beaucoup mieux Liège aujourd'hui et j'adore cette ville. »

Car la Culture au sens large prend énormément de place dans ces tables de discussion. « Cela fait plus de dix ans que j'anime des tables de discussion ici, explique Antonia Fuoco, bibliothécaire à la bibliothèque de Fétinne. Depuis le début, j'essaie d'encourager l'apprentissage via la culture. Cela passe par des expositions, des pièces de théâtre, des visites architecturales du quartier ou de la transmission de contes d'ici et du pays d'origine des apprenants. On fait aussi des ateliers cuisine sur le mode de l'auberge espagnole. En plus des phrases nécessaires du quotidien et des gestes, cela permet d'ancrer l'apprentissage dans le réel et cela participe à s'approprier la vie en Belgique et à Liège. Notre approche est aussi de proposer une ambiance conviviale où tout le monde se sent en confiance. Cela per-

met à chacun d'oser s'exprimer et de ne pas avoir peur de faire des fautes. C'est hyper important pour générer de la confiance en eux. »

Elenitza Tagalidis propose également des tables à la bibliothèque. « Mais mon groupe est moins avancé que celui de ma collègue, précise-t-elle d'emblée. Il s'agit de débutants ou de primo-arrivants. Ces dernières années, il devient plus difficile de constituer ces groupes, je ne sais pas si cela est dû à une modification des politiques d'accueil. J'ai une formation en animation FLE et j'ai un régentat littéraire ainsi qu'un diplôme d'art dramatique du Conservatoire. J'ai un temps travaillé pour Lire et écrire. Mon optique est donc d'organiser des tables avec un apprentissage plus structurant. Je pense que pour pouvoir mieux appréhender la culture, il faut pouvoir disposer de bases. Donc, parfois, je leur propose des exercices pour leur apprendre les bons réflexes. »

Cela n'empêche pas les tables d'être ludiques. « En ce moment, on commence à travailler sur la chanson française. Les apprenants ont voté parmi une liste de chansons que je leur avais donnée. On travaillera donc sur *Nous sommes deux*, Georges Moustaki, *Mon amie la rose*, interprété par Natasha Atlas, et *La grenade*, de Clara Luciani. »

« On parle aussi énormément d'actualités. J'ai le sentiment d'avoir un rôle de relais, car ce public a peu accès aux informations belges. Et c'est d'autant plus critique en pleine période de pandémie. Mon job n'est pas de faire de prosélytisme, mais au moins d'être sûr que les participants comprennent quelles sont les mesures adoptées et les discussions politiques. »

Le contexte sanitaire a d'ailleurs eu un gros impact sur la fréquentation. « Les groupes ne sont plus du tout homogènes en ce moment, explique la bibliothécaire. D'une semaine à l'autre, ce ne sont pas forcément les mêmes qui viennent. »

Une situation d'autant plus compliquée à Angleur où des tables sont organisées depuis la mi-octobre en collaboration avec le centre culturel d'Ourthe et Meuse. L'animation compte déjà une demi-douzaine de participants et propose une manière ludique et décontractée d'apprendre le français. « Malheureusement, le contexte post-inondation à Angleur complique les rencontres », explique Aurélie Nisot, qui gère le groupe.

Mais si le contexte est particulièrement difficile en ce moment, on poursuit les activités de manière ludique et détendue. ●

DES ÉVOCATIONS DOUCES ET TRISTES

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Aurora

The Gods We Can Touch

Decca/Glassnote © 2021

Comme souvent pour les artistes venus du Nord, la chanteuse norvégienne Aurora nous propose une pop alternative avec une lumière toute personnelle. Le titre de son quatrième album *The Gods we can touch* fait référence au monde antique grec avec son Olympe rempli de dieux qui sont loin d'être parfaits. Au travers de quinze rencontres avec les divinités, Aurora assure que nos imperfections, qui font de nous des humains, n'ont rien de honteux. Les influences vont de Madonna, façon années 1990, à Nina Simone en passant par la musique espagnole. Et l'ambiance navigue entre explosions de tom-tom et musique lyrique et éthérée.

Earl Sweatshirt

Sick !

Warner © 2021

Le rappeur américain Earl Sweatshirt est l'auteur, en 2015, d'un des albums les plus désenchantés et dépressifs, *I Don't Like Shit, I Don't Go Outside*. Ces pensées n'ont pas disparu sur le dernier album d'Earl, *Sick !*, mais on y parle davantage d'acceptation, d'équilibre et d'aller de l'avant face à de nouveaux défis. C'est qu'entre-temps, sa nouvelle paternité et l'arrivée du Covid ont nourri ses réflexions sur les jeux de la vie et de la mort. Son amour des mots est resté le même, mais maintenant avec une recherche de simplicité. Et cet opus abonde de samples soul, de cordes et de pianos en arpèges, de bruits de vinyle. *Sick !* ressemble fort à une remise des compteurs à zéro. ▶



► **Philip Glass**

Quatuors à cordes n° 8 et 9 « King Lear »

Quatuor Tana

Soond SND 20022 – © 2021 & © 2022

Philip Glass appartient à cette frange de compositeurs qui ont la chance de voir l'enregistrement de leurs œuvres accompagner la création en salle. C'est le cas de son dernier quatuor (n° 9) qui a été créé le 15 janvier dernier à Bruxelles. Plusieurs quatuors de Glass sont nés au théâtre et au cinéma. Le *Quatuor n° 2* reprend la musique de scène d'une production de la Beckett's Company, le *Quatuor n° 3* utilise la musique du film *Mishima* de Paul Schrader et le *Quatuor n° 9* d'une production du *King Lear* de Shakespeare à Broadway en 2019. Et malgré cela, Glass use du quatuor à la manière de Beethoven, comme un lieu d'introspection. Même si certains auditeurs croient reconnaître à chaque partition des choses semblables, chaque quatuor a sa propre personnalité. La musique de ce 9^e quatuor commence sur des sonorités douces, romantiques, quelque part entre Schubert et Dvorak. Au fur et à mesure que Lear s'enfonce dans son malheur, la musique devient plus sombre, plus tendue, les cordes deviennent âpres. Et les Tana assument les exigences techniques, bourdonnent, grincent, chantent aussi magnifiquement que lors de leur concert d'Ars Musica à Bozar.

Grieg

Choix de Lieder

Lise Davidsen (soprano), Leif Ove Andsnes (piano)

Decca © 2021

À peine trentenaire, la soprano norvégienne Lise Davidsen est déjà une chanteuse majeure du monde wagnérien. Sa voix se distingue par son amplitude, par sa plénitude et surtout par sa puissance remarquable pour une chanteuse encore jeune. Et vous pouvez encore ajouter une dynamique subtilement déployée et magnifiquement contrôlée. Le plus frappant dans ce nouvel enregistrement, c'est la retenue d'une grande partie de son chant et son sens intime de l'ombre et de la lumière. Croisant au hasard son compatriote Leif Ove Andsnes, star reconnue du piano, elle lui propose, au culot, de l'accompagner dans des Lieder d'un troisième Norvégien, le compositeur Edvard Grieg. De l'auteur de la musique de scène de *Peer Gynt*, les deux compères ont d'abord retenu son unique cycle narratif, *La Fille de la montagne*, son évocation triste et douce de l'amour et du chagrin d'une petite paysanne terrassée par l'amour au cœur des ruisseaux et des bleuets de la campagne norvégienne. Le reste du programme alterne les langues (norvégien ou allemand) et les émotions dans un sens aigu de la construction. On espère que ce fabuleux duo nous offrira d'autres splendeurs.

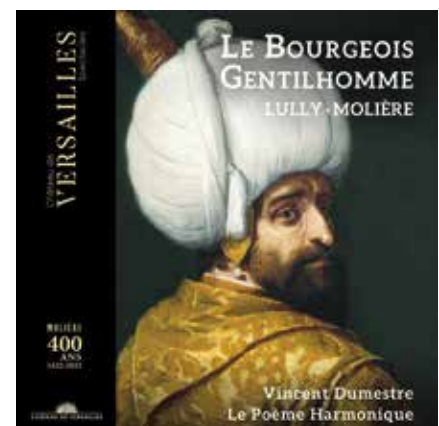
Jean-Baptiste Lully & Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière

Le Bourgeois Gentilhomme, comédie-ballet

Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre (direction)

Château de Versailles Spectacles – CVS 053 – © & © 2021

Octobre 1670, la cour de Louis XIV s'installe dans le château de Chambord pour goûter aux plaisirs de la chasse. Pour occuper les longues soirées, le roi a prié la troupe de Molière de donner la comédie dans un théâtre aménagé au premier étage du château. C'est dans ce contexte qu'est né *Le Bourgeois Gentilhomme*, une histoire assez classique de mariage empêché. Il faudra que le jeune amant use du stratagème d'un déguisement exotique (turc en l'occurrence) pour obtenir la main de sa bien-aimée. Derrière ce canevas assez classique se cache une volonté d'innover dans les relations entre musique et théâtre. Refusant de se laisser bloquer au rôle d'entremets entre les actes, la musique entre véritablement dans le récit avec une mise en abîme où le spectateur assiste à une leçon de musique en ouverture de spectacle. Mais le moment le plus spectaculaire est assurément la cérémonie des Turcs avec sa *Marche pour la cérémonie des Turcs*, popularisée par Jordi Savall et le film *Tous les matins du monde*. De ce monde de fantaisie, Vincent Dumestre choisit une approche « britannique », décalée, laissant ses chanteurs assumer le délire burlesque. ●



BRUSSELS ART FILM FESTIVAL (BAFF) 2021

PAR BENOIT DEUXANT ET MARC ROESEM

rédacteur à PointCulture

L'édition 2021 du BAFF (Brussels Art Film Festival) a une nouvelle fois montré que le cinéma documentaire belge (toutes régions confondues) possédait pas mal de ressources en matière d'inventivité, de qualité et de création.

Chaque année – sauf en novembre 2020 pour les raisons sanitaires que nous connaissons –, le BAFF propose une sélection de films sur l'art, inédits en Belgique, pour la plupart, ou en avant-première. Durant cette édition 2021, 27 films ont été projetés : 16 films en compétition (films belges ou films étrangers en lien avec l'expression artistique belge) et 11 films pour la partie « Panorama international » (une sélection qui s'opère, entre autres, dans des festivals internationaux réputés). Au-delà du film d'art ou du film sur l'art, ce festival donne l'occasion de voir des objets filmiques qui parlent (surtout) de la création, n'excluant aucune discipline artistique – théâtre, danse, musiques (classiques, pops ou avant-gardistes), peinture, sculpture, design, installations, poésie, etc. – et de découvrir un cinéma parfois fragile, n'ayant pas énormément de visibilité (certains films étrangers ne sortiront jamais en salles de cinéma en Belgique, d'où le succès grandissant du festival, de ce moment unique pour les voir), ainsi que des créations documentaires aux formes narratives quelquefois déconcertantes et passionnantes (des films non formatés pour des passages TV, par exemple), ouvertes à tous les publics.

PointCulture a eu la possibilité de jeter un œil sur quelques films en compétition. Tous auraient pu faire l'objet d'articles... En voici quatre.

Juste un mouvement (BE / 2021 / 110') de Vincent Meessen

Prix du Film sur l'Art (ex-aequo avec *In A Silent Way* de Gwenaël Breës)

Un film gigogne, aux tiroirs multiples, avec pour fil conducteur la personnalité d'Omar Blondin Diop, philosophe et militant sénégalais, évoquée à travers ses différentes incarnations. Universitaire à Paris-Nanterre dans les années 1960, il côtoie les milieux révolutionnaires qui feront Mai 68. En 1967, il joue son propre rôle d'étudiant maoïste dans *La Chinoise* de Jean-Luc Godard, sur une suggestion d'Anne Wiazemsky. Plus tard, expulsé de France, il retourne à Dakar où il conti-

nue à s'intéresser au situationnisme et se lance dans la critique du régime de Léopold Sédar Senghor. Il meurt en 1973 dans des circonstances douteuses, en prison, à l'âge de 26 ans.

Partant de ce point de départ déjà complexe, le cinéaste amplifie son sujet par des mises en abyme complexes, des ramifications abordant des thèmes foisonnants : la jeunesse, l'histoire, l'art et le cinéma, le jeu d'acteur, mais aussi la décolonisation, la révolution, la violence. Il mélange les témoignages de ses proches et des images d'archives, mais aussi des extraits du film de Godard qui répondent à des plans du Sénégal contemporain. Il parle de l'Europe et de l'Afrique, de la France et du Sénégal, mais aussi de la Chine, à cause du film de Godard, bien sûr, mais aussi à propos de la présence chinoise grandissante dans l'économie et la culture africaines.

Le film est porté par une bande-son interprétée par un quatuor symboliquement hybride : une kora sénégalaise, un violon et violoncelle européen, un pipa, un guzheng et un guqin chinois. [BD]

Bakolo Music International (BE / 2020 / 86') de Tom Vantorre & Benjamin Viré

Le groupe Bakolo Music International est depuis plus de septante ans un



Bakolo Music International © Eklektik Productions

► ensemble mythique de la musique congolaise. Ses musiciens ont accompagné Antoine Wendo Kolosoy – dit Papa Wendo –, le pionnier de la rumba congolaise, depuis la fin des années 1940 jusqu'à sa mort en 2008. Ils ont connu les débuts du genre, son âge d'or, puis son remplacement progressif par de nouveaux styles musicaux, mais ils n'ont jamais cessé de lui rester fidèles. Dans leurs heures de gloire, ils ont fait le tour du monde et ont défendu la rumba sur toutes les scènes. Leur musique, si populaire et si efficace qu'on la disait capable de réveiller les morts, leur a valu d'être chassés de Kinshasa par l'Église catholique.

Aujourd'hui, âgés de 80 ans pour certains, ils veulent vérifier la prédiction de Papa Wendo qui leur avait prophétisé une nouvelle tournée mondiale. Leur leader, Papa Bikunda, héritier du maître, les embarque donc dans de nouvelles aventures, en studio puis sur les planches à travers l'Europe. Leur musique n'a pas bougé d'un pouce, et ils semblent pouvoir la jouer dans leur sommeil, tant leur talent est intact. Sorte de Buena Vista Social Club à la congolaise, ce film est un road movie musical qui célèbre l'entêtement, la foi, l'art et le courage de ces musiciens que rien n'arrête. [BD]

Cézanne (BE / 2021 / 61') de Sophie Bruneau

Prix du public

Sophie Bruneau et sa complice l'artiste photographe Marie-Françoise Plissart (cinéaste elle aussi) se sont installées pour un temps, durant l'arrière-saison, dans le dernier atelier occupé par le peintre Paul Cézanne, dans une modeste maison de campagne à Aix-en-Provence. Dans ce huis clos, la lumière est douce. Les murs gris clair ont été repeints par l'artiste qui avait veillé à ce que l'œil ne soit pas « excité » par des couleurs trop vives ou une lumière trop réfléchissante. Les seules « escapades » concédées à l'extérieur sont des vues de la montagne Sainte-Victoire, chère à l'artiste, qui apparaît dans toute sa monumentalité comme une source d'inspiration irréfragable.



Opus © Pauline Pastry

Ce ne sont pas d'énormes choses qui sont exposées dans cet atelier : quelques dessins aboutis ou préparatoires, des objets d'inspiration (crânes, sculptures, poteries), des tubes de peinture ou des supports (chevalets, châssis, cadres), quelques meubles, des chapeaux ou un tablier de travail... et des pommes, posées çà et là avec soin par des mains contemporaines, celles des trois gardiennes du lieu.

Ces trois guides sont dévouées à ces quelques dizaines de mètres carrés où jadis la création s'exerçait quotidiennement ; elles sont là, attentives aux visiteuses et aux visiteurs, et aux objets (on dépoussière, on nettoie mais pas trop, histoire de ne pas enlever les taches de peinture originelles). Elles veillent, accompagnent et dialoguent avec des publics venus des quatre coins du monde. Leur disponibilité est totale.

Le grand paradoxe du film tient à la fois dans sa matérialité – l'œil de la photographe ausculte ce lieu dans ses moindres détails, par fragments, et reste attentif aux va-et-vient des personnes – et l'invisible qui s'en dégage, la pensée d'un corps créateur dans son dernier lieu de travail ; entre la matérialité picturale, objet des recherches esthétiques de Cézanne, et l'atmosphère de cet atelier baigné d'une lumière automnale.

On ne sait si certains visiteurs ont trouvé « l'esprit » de l'artiste qui arpente ce lieu – et peut-être le hante aujourd'hui – mais dans ce film superbe et intelligent, ce qui est sûr, c'est qu'il y a de l'humain qui s'émeut, qui pense, qui contemple et qui échange. [MR]

Opus (FR / 2020 / 17') de Pauline Pastry

Prix SCAM

Dans ce court métrage aussi politique que poétique, Pauline Pastry développe un dispositif imparable. Elle expose la critique du capitalisme technologique à travers son impact sur les corps. Elle filme la manière dont le système ne distingue l'humain et la machine qu'à travers un calcul de leurs avantages et inconvénients respectifs. Après avoir cherché à transformer l'ouvrier en Node d'une chaîne de production, lui assignant des tâches de plus en plus répétitives et de plus en plus aliénantes, il prétend aujourd'hui l'aider en le remplaçant par son équivalent mécanique. Déplacement du discours de l'exploitation, sous couvert de compassion ou simple rationalisation des coûts, il avale l'équivalence des options homme/machine en ignorant les questions de fond.

Pauline Pastry illustre cette hypocrisie en comparant la danse des ouvriers et celle des robots industriels, chacun imitant l'autre dans un test de Turing parodique, cruellement ironique. [BD]

Noter que le film *In A Silent Way* (BE / 2020 / 88') de Gwenaël Breës (Prix du Film sur l'Art ex aequo avec *Juste un mouvement*) fait l'objet d'un feuilleton sur le site de PointCulture, écrit par le réalisateur du film.

<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/talk-talk-revisited-1-mark-hollis-en-reaction/> ●

LES PEUPLES, CES UNIVERS À EXPLORER

PAR BERNARD LOBET

journaliste

Les peuples sont autant d'univers à explorer. Leurs destinées, leurs façons de se représenter le monde, leurs comportements font l'objet de plusieurs ouvrages récents qui traitent, les uns, de communautés déterminées (esclaves, paysans, gilets jaunes, ultradroite américaine...), les autres, de considérations plus générales comme la bougeotte, la volonté de se regrouper, le rire ou encore la laïcité. Commençons par les groupes humains qui partagent une condition particulière. C'est le cas des esclaves.

L'ESCLAVAGE AU FIL DU TEMPS

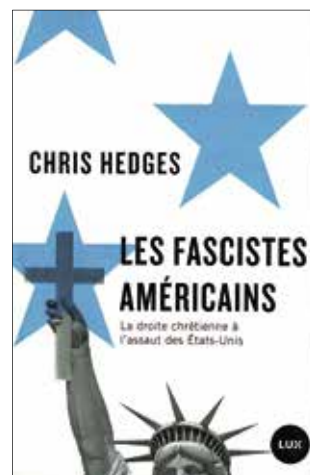
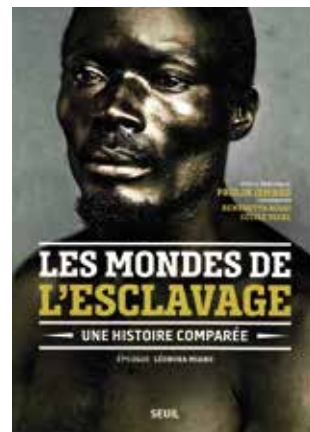
L'idée d'une histoire comparée de l'esclavage des origines à nos jours et sur toute la terre revient à Paulin Ismard, dans la continuité de ses travaux sur la Grèce ancienne. Il a réuni une cinquantaine de spécialistes pour réaliser une synthèse magistrale et inédite en français. La première partie de l'ouvrage *Les mondes de l'esclavage* intitulée « Situations » s'étend du néolithique à nos jours. Au fil de courts chapitres très clairs, le lecteur pénètre par exemple en Chine ancienne sous l'Empire des Han, rencontre les eunuques du Palais à Constantinople, les

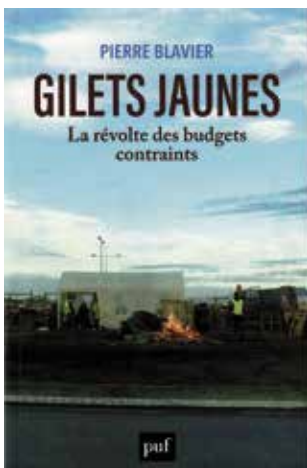
esclaves de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales ou encore le Congo de Léopold II. Cette partie s'achève par un chapitre sur l'industrie mondialisée du vêtement et sur cette question : faut-il commémorer le passé ou décoloniser l'oubli ? La deuxième partie, intitulée « Comparaisons » est le cœur de l'ouvrage et en remplit l'objectif principal. Une vingtaine de thèmes sont abordés de façon transversale : captifs, corps, dette, genre, maîtres, marché, propriété, traites, violence, etc. Il s'agit de dépasser la mosaïque de la première partie en dégagant quelques points communs et en ouvrant des fenêtres de réflexion. La troisième partie « Transformations » s'attache à comprendre comment l'exploitation des hommes et des femmes a conduit des sociétés à se transformer. Cette partie intègre la question des réparations et celle des mémoires, jusqu'au mouvement de déboulonnage des statues. L'ouvrage nous montre aussi que l'esclavage moderne se poursuit sous la forme de « travail non libre ».

L'AMÉRIQUE D'AUJOURD'HUI, LOIN DES PÈRES FONDATEURS

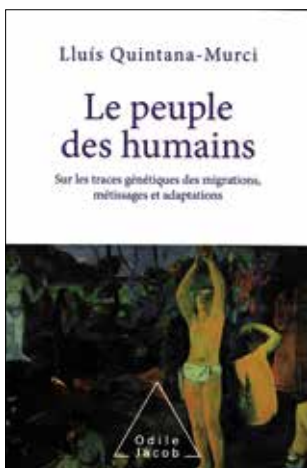
Un peuple peut parfois incarner un rêve et une population s'y reconnaître plus ou moins. Explorons la

destinée américaine. La démocratie des États-Unis est à la dérive et le rêve s'achève, affirme Simon Serfaty dans *Un monde nouveau en manque d'Amérique*. Selon l'auteur, nous sommes désormais loin de la perfection dont rêvaient les Pères fondateurs, les *pilgrim fathers*, embarqués sur le *Mayflower* en 1620 pour le Nouveau Monde. Les Américains doivent aujourd'hui composer avec une société de minorités. L'auteur se demande comment les États-Unis, qui ne savent plus comment gérer les citoyens dans leur diversité, pourraient continuer à s'occuper du monde dans sa complexité. La question se posait déjà en 2008 avant l'arrivée au pouvoir d'Obama, puis en 2016 après lui. Elle s'impose dorénavant avec une acuité particulière, depuis le 6 janvier 2021, date de l'assaut du Capitole. Cet événement est le symptôme d'un mal qu'analyse Chris Hedges dans son essai *Les fascistes américains*. Parue aux États-Unis en 2007, cette étude sur l'ultradroite est toujours valable pour comprendre aujourd'hui les mouvements antisystèmes et complotistes, prêts à en découdre avec la démocratie. Pasteur presbytérien, Hedges dissèque le fascisme américain lié à la religion. S'appuyant sur le texte de la Genèse où Dieu enjoint à l'homme de dominer la terre, le « dominionisme » cherche à politiser la religion. Racisme et homophobie





► bie sont les deux mamelles de cet évangélisme identitaire qui prétend agir au nom d'un monde meilleur. Remettons les pieds sur terre, sur le plancher des vaches. À la rencontre d'un fermier et de quelques gilets jaunes.



PAYSANS, ET GILETS JAUNES

Paysan autodidacte, Romuald Botte crée en 2007 dans les Hauts-de-France une Amap (association pour le maintien d'une agriculture paysanne). Il programme le développement de sa petite ferme, organise les cultures, aménage le terrain, diversifie sa production (poules pondeuses, poulets de chair, champignons, arbres fruitiers...), façonne ses propres outils (« chit-bine »). Il est convaincu, ainsi que Bruno Villalba, professeur de science politique, que la crise écologique oblige à repenser les façons de produire et de consommer, en préservant la biodiversité sans jamais perdre de vue la pénibilité du travail paysan. *La figure du paysan*, images à l'appui, montre que chaque geste d'un « caresser de terre » peut être un acte politique et un gage de qualité alimentaire.

La dure réalité économique frappe les paysans autant que les gilets jaunes de 2018. Le sociologue Pierre Blavier, qui en a suivi quelques-uns sur plusieurs ronds-points dans le centre de la France, analyse les premières semaines du mouvement dans son livre *Gilets jaunes*. Selon lui, l'ampleur de la mobilisation tient aux conséquences économiques des mesures

gouvernementales françaises, mais aussi au fait que les personnes des classes moyennes et populaires ont vu leur mode de vie profondément remis en cause. Dans son livre empathique, Pierre Blavier décortique les budgets des classes populaires, témoigne de la pénibilité de leur vie, de l'importance du système D qui permet de tenir et montre que « les contraintes de budget renvoient à des vies contraintes, et des emplois du temps surchargés ». Une autre expérience de vie difficile interroge aussi notre humanité.

ENFANTS DE MIGRANTS, ET GÉNÉTIQUE DE LA DIVERSITÉ

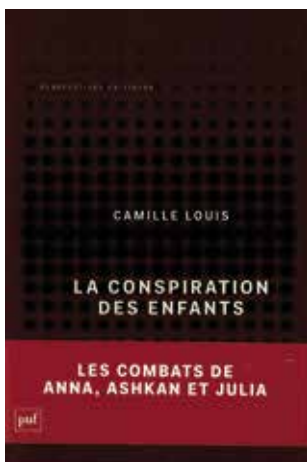
Philosophe et dramaturge, Camille Louis a travaillé aux côtés des migrants. Son livre *La conspiration des enfants* s'interroge sur le parcours des enfants exilés, sur la manière de les représenter et sur les migrants en général. Ces personnes « sont représentées comme presque non vivantes. Comme des survivants qu'on tue aux frontières avec des armes ou qu'on noie dans l'océan. L'image de personnes sans vie. » Certains personnages croqués ici rendent visible la puissance politique des lieux d'exil, comme la jungle de Calais ou le camp de Pipka à Mytilène : des lieux malgré tout vivants, commente Camille Louis.

Outil d'analyse en profondeur des migrations, *Le peuple des humains* du généticien Lluís Quintana-Murci montre comme l'étude de la diversité génétique de

notre espèce (entre individus et population) permet de mieux comprendre les origines de l'homme, les migrations humaines, notre relation avec un environnement changeant et aussi le lien entre génétique et phénotype, y compris les maladies. Nous ne sommes rien d'autre que les descendants de ceux qui ont survécu aux famines, aux guerres, aux grandes épidémies de peste ou de tuberculose. Le métissage avec d'autres espèces comme Néandertal ou entre Européens, Africains et Asiatiques peut amener un avantage évolutif dans le cadre de l'infection et de l'immunité. Passons aux comportements humains d'un point de vue plus général. D'abord, qu'est-ce qui nous fait bouger ici et maintenant ?

ÉVOLUTION DES COMPORTEMENTS HUMAINS

La bougeotte, nouveau mal du siècle, est étudiée par l'ingénieur Laurent Castaignède, qui a travaillé neuf ans chez Renault. La mobilité permanente et toujours plus rapide est aujourd'hui répandue dans toutes les classes sociales et tous les territoires. Les transports motorisés s'accompagnent de conséquences délétères : accidents, pollution, risque épidémique. Les vecteurs de la bougeotte sont ainsi dénommés à la manière de maladies : la fièvre du rail, la « croisiérine, l'avionite, l'autophilie », etc. Comme remède, l'auteur propose de se vacciner contre le messianisme technologique car,



dit-il, l'accès aux déplacements doit se nourrir de sobriété, de proximité, de décroissance ciblée. Bouger oui, mais seul ou en groupe ? Guillaume Martin part de son expérience de cycliste professionnel (8^e au classement général du Tour de France en 2021) et de son goût pour la philosophie (il est titulaire d'un master) pour élaborer une philosophie de l'individu dans le groupe sous le titre *La société du peloton*. Le propos de ce Socrate à vélo peut se résumer par la première phrase du livre : « Le peloton est composé d'êtres solitaires qui ne peuvent faire autrement que vivre ensemble. » Le microcosme cycliste sert de révélateur à ce qui est en jeu dans le grand peloton que nous appelons la société. Ne ressemblons-nous pas quelquefois à ce coureur soucieux de son propre intérêt sans voir les conséquences nuisibles sur l'ensemble du peloton, c'est-à-dire sur la communauté ? La métaphore est efficace ; la leçon philosophique, mémorable. En voici d'autres, fondées sur l'histoire et la sociologie.

INCONSCIENT, LAÏCITÉ, RIRE

L'inconscient ou l'oubli de l'histoire d'Hervé Mazurel se situe à la croisée de la psychanalyse et des sciences sociales. Il montre à quel point notre vie psychique est imprégnée par l'histoire. Le refoulement des pulsions et le contrôle des émotions sont grandement tributaires de l'évolution des mœurs, des déplacements parfois imperceptibles des désirs et

des interdits, des variations du seuil de la pudeur, etc. Au plus intime de chacun de nous perdure l'influence des hommes et des femmes d'hier. Ces héritages, devenus inconscients, donnent forme à nos gestes et nos conduites, instruisent nos songes comme nos fantasmes et pèsent sur nos actions. Bref, l'inconscient est notre histoire.

Quant à l'histoire des populations, un ouvrage de synthèse *Le milieu des mondes*, de Jean-Pierre Filiu, s'intéresse au Moyen-Orient. La méthode laïque s'impose, s'agissant d'un terrain miné par les controverses théologiques. L'histoire de cette région depuis la fondation de l'Empire romain d'Orient permet d'invalider les propagandes de guerre et les caricatures du passé. Vingt cartes, dix chronologies et deux index font de cet ouvrage didactique un hommage à la nuance.

Notre intelligence humaine se prouve aussi par certaines émotions. Dans *Le rire, enquête sur la plus socialisée de toutes nos émotions*, la chercheuse en sciences sociales Laure Flandrin parle d'une communication sociale qui engage le comportement public des individus. Mais le rire n'est pas qu'un simple effet. Il est aussi une activité qui réorganise l'ordre des rapports sociaux. Enfin, le rieur joue un rôle dans l'univers du comique : celui d'obtenir une légitimité culturelle. Cette thèse qui a demandé une dizaine d'années de lectures et la participation d'une quarantaine de rieurs choisis pour leurs variations sociales démontre que le rire est, aussi, une chose très sérieuse. ●

- › **Paulin ISMARD (dir.), *Les mondes de l'esclavage. Une histoire comparée***, Seuil, coll. « L'univers historique », 2021, 1153 pages, 29,90 €.
- › **Simon SERFATY, *Un monde nouveau en manque d'Amérique. Conjuguer le présent à tous les temps***, Odile Jacob, 2021, 236 pages, 21,90 €.
- › **Chris HEDGES, *Les fascistes américains. La droite chrétienne à l'assaut des États-Unis***, trad. par Nicolas CALVÉ, Lux, 2021, 288 pages, 20 €.
- › **Romuald BOTTE, Bruno VILLALBA, *La figure du paysan. La ferme, l'Amap et la politique***, Le Bord de l'eau, 2021, 219 pages, 20 €.
- › **Pierre BLAVIER, *Gilets jaunes, la révolte des budgets contraints***, PUF, 2021, 231 pages, 18 €.
- › **Camille LOUIS, *La conspiration des enfants***, PUF, 2021, 334 pages, 22 €.
- › **Lluís QUINTANA-MURCI, *Le peuple des humains. Sur les traces génétiques des migrations, métissages et adaptations***, Odile Jacob, 2021, 331 pages, 23,90 €.
- › **Laurent CASTAIGNÈDE, *La bougeotte, nouveau mal du siècle ? Transports et liberté***, Écosociété, 2021, 166 pages, 15 €.
- › **Guillaume MARTIN, *La société du peloton. Philosophie de l'individu dans le groupe***, Grasset, 2021, 185 pages, 17,90 €.
- › **Hervé MAZUREL, *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective***, La Découverte, 2021, 590 pages, 25 €.
- › **Jean-Pierre FILIU, *Le milieu des mondes. Une***

histoire laïque du Moyen-Orient de 395 à nos jours, La Découverte, 2021, 378 pages, 25 €.

- › **Laure FLANDRIN, *Le rire. Enquête sur la plus socialisée de toutes nos émotions***, La Découverte, 2021, 392 pages, 24 €. ●



LES HUMAINS SONT BIEN ÉTRANGES

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences

C'est un lieu commun que de rappeler combien l'humanité semble en péril face à diverses menaces comme la pandémie de la Covid-19 et le réchauffement climatique. Et si nos réactions sont vives, c'est que nous avons conscience de leurs conséquences dramatiques, notre survie étant en jeu. Voici quelques comportements d'humains dans le monde contemporain...

ODYSSÉE POUR LA TERRE

François Prouteau, ingénieur et pédagogue, réagit à sa façon face à ces multiples événements catastrophiques qui ont conduit certains à envisager la « collapsologie », à savoir l'effondrement de notre humanité. L'auteur nous propose de relire *L'Odyssée* d'Homère pour mieux penser les périls qui pèsent sur l'habitabilité de la Terre et envisager différentes manières d'y faire face. F. Prouteau est bien conscient que si cette (re)lecture peut aider à penser les crises de l'excès qui caractérisent l'Anthropocène, il faut éviter tout anachronisme. Pour Homère, ce qui fait événement dans la vie

des êtres humains, c'est ce qui survient et les dépasse. F. Prouteau nous présente une Terre habitable qui doit être « un espace hospitalier qui, si on le cultive, en prenant soin de l'harmonie du cosmos et avec « bon goût », est prodigue : on reçoit la vie, on résiste aux épreuves dans la résilience, on accepte les passages douloureux dans la promesse et la fécondité des (re)naissances ».

RAISONNEMENT ET CRÉATIVITÉ

Les professionnels de la santé sont de plus en plus confrontés à des personnes déstabilisées par des discours écologiques alarmistes. La pandémie actuelle n'a fait que renforcer ces angoisses, les propos anxiogènes diffusés quotidiennement venant dramatiser la situation. Le psychiatre Christian Navarre vient de publier un essai qui décrit les facettes de cette « éco-anxiété ». Vivre avec l'incertitude du futur s'avère insupportable pour les personnes vulnérables et fragiles. Les réactions à cette anxiété sont diverses : certains renoncent à avoir des enfants, d'autres imaginent la fin proche de l'humanité ou adhèrent au survivalisme (en se préparant à une catastrophe globale). Comment comprendre ces comportements ? Pour Antonio Damasio, professeur de neurosciences, de psychologie et de phi-

losophie à l'Université de Californie, nous sommes gouvernés par deux types d'intelligence reposant sur deux « cognitions » différentes. La première est la plus connue : elle est fondée sur le raisonnement et la créativité. La seconde est la compétence (non explicite) qu'on trouve dans les organismes les plus primitifs (comme les bactéries). Cette dernière sorte d'intelligence dont dépend la quasi-totalité de la vie sur Terre n'est pas accessible à l'inspection mentale. Dans son dernier ouvrage, A. Damasio s'interroge sur la capacité à « ressentir ». À partir de ses propres travaux et des récentes découvertes en neurobiologie, il présente les mécanismes fonctionnels qui nous permettent d'éprouver dans l'esprit les processus qui ont clairement lieu dans notre corps. Cette nouvelle perspective nous aide à comprendre pourquoi il y a une distinction profonde (mais pas d'opposition) entre les « sentiments » et la « raison ». A. Damasio ajoute cette conclusion : « Nous sommes des créatures sensibles douées de pensée et des créatures pensantes douées de sentiment. » Un spécialiste de l'histoire et de la théorie littéraire, Alain Vaillant, rejoint le propos qui précède quand il reconnaît que « l'activité cérébrale est faite de pensées, mais aussi de sentiments, d'émotions, de pulsions, d'excitations et

d'incitations ». Mais pour A. Vaillant, le fonctionnement cognitif est aussi source de plaisir (qu'il nomme *libido cogitandi*). Il analyse deux thèses qui sont propres aux êtres humains. D'abord une thèse anthropologique selon laquelle l'homme a trouvé le moyen de déconnecter le plaisir cognitif de sa fonction organique. La seconde thèse est historique : dès que l'homme a découvert sa capacité à éprouver le plaisir pour lui-même, le devenir des sociétés humaines a toujours obéi à une seule logique, à savoir l'approfondissement de ce plaisir. En d'autres termes, à notre insu, les sociétés humaines ont toujours avancé non pas en visant un « progrès », mais plutôt entraînées par la poussée invisible de la *libido cogitandi*.

LA NUMÉRISATION DU MONDE : UN DÉSASTRE ÉCOLOGIQUE

Le philosophe Fabrice Flipo a beaucoup réfléchi sur les risques environnementaux et technologiques majeurs. Ses recherches portent sur la crise écologique, la société de l'information et la modernité. Dans son dernier essai, il s'intéresse à la face cachée du « tout numérique ». Il annonce que le mythe de l'immatérialité du numérique est enfin en train de s'effondrer. Le philosophe constate que, jusqu'à présent, « le numérique est

passé sous (presque) tous les radars en ce qui concerne la question de l’empreinte écologique ». Et pourtant, le numérique a davantage facilité la croissance de la consommation sur le plan économique qu’il ne l’a allégée sur le plan écologique. F. Flipo analyse pourquoi les autorités publiques continuent à pousser à la croissance tout en s’inquiétant de ses conséquences écologiques, et comment les ONG ont toujours privilégié l’efficacité par rapport à la « sobriété ». Adeptes de la décroissance, F. Flipo nous explique aussi combien les consommateurs sont canalisés vers des besoins numériques (souvent inutiles), au nom du « progrès » et de la « compétitivité ».

Dans *Homo machinus*, Nicolas Gutierrez C., docteur en biologie cellulaire et journaliste scientifique, présente un autre exemple de cette irruption massive des technosciences. Il a mené une enquête fouillée sur l’avenir de « l’homme augmenté par la machine », un *Homo machinus* qui n’est plus un fantasme de science-fiction mais un véritable objet de recherches de pointe. Si les technologies évoluent rapidement, on ne doit pas oublier les questions éthiques qui émergent dès qu’il est question de « transhumanisme ». Pour éclairer le débat, l’auteur a rencontré plusieurs chercheurs et experts internationaux afin de décrypter l’état actuel des avancées scientifiques ayant mené à ces « fantasmes transhumanistes ». Dans sa conclusion, N. Gutierrez C. constate que si plusieurs des recherches présentées peuvent bouscu-

ler notre société (cerveaux connectés, manipulation génétique héritable, organes cultivés dans des animaux chimères), surtout dans le domaine médical (amélioration de certains handicaps moteurs ou cognitifs), « il ne faut pas perdre de vue qu’elles pourraient aussi nous mener à un futur chaotique où la course vers l’humain augmenté diviserait l’humanité à un point inédit dans l’histoire ».

UN AUTRE ART VÉTÉRINAIRE

Changeons radicalement de perspective. Jean-Claude Poëncet-Rousseau vient de publier un ouvrage dans lequel il présente une autre manière de considérer les animaux, se faisant le défenseur du vétérinaire Leo Selinger. Ce dernier a pratiqué son « art vétérinaire » en faisant largement appel à l’étude de l’anatomie et de la physiologie animales selon les principes de la « biodynamique ». Il s’agit là d’un courant (plutôt ésotérique) de l’anthroposophie, dont les bases ont été posées par Rudolf Steiner voici un siècle. Charlatan sectaire pour les uns, visionnaire génial pour d’autres, Steiner a inspiré diverses pratiques, particulièrement en éducation, en agriculture et élevage (bio-dynamisation). Reprenant la terminologie de Steiner, J.-C. Poëncet-Rousseau affirme que ce sont les « forces de guérison » de l’être ou de l’animal soigné qui conduisent à la guérison. Le rôle du médecin (ou du vétérinaire) est de redonner une « capacité physiologique et psychique

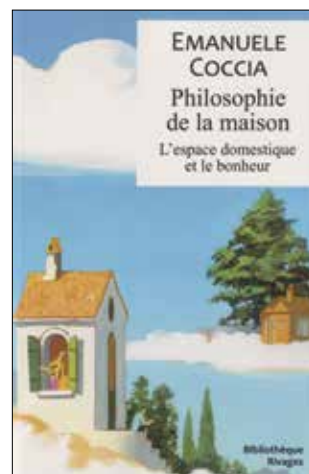
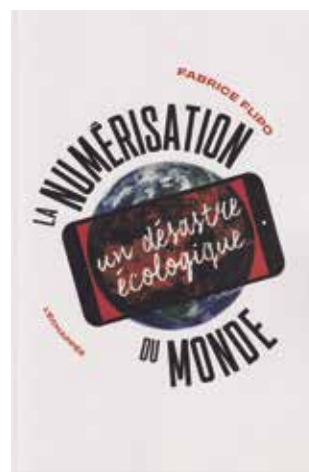
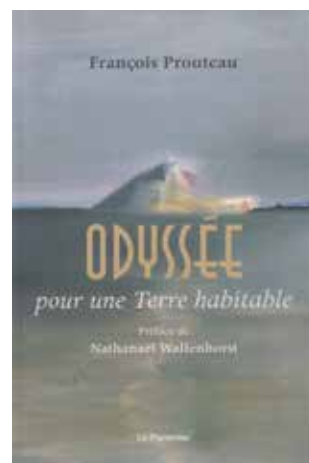
afin que le patient (homme ou animal) retrouve son unité thérapeutique en repoussant tout ce qui empêcherait cette réorganisation ». À vous de juger...

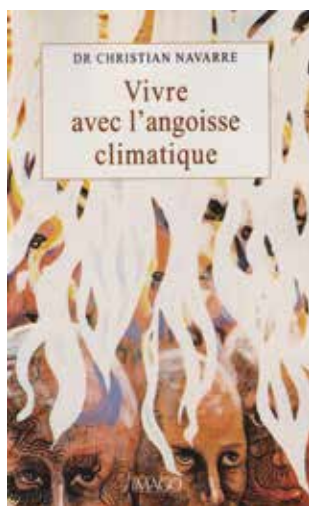
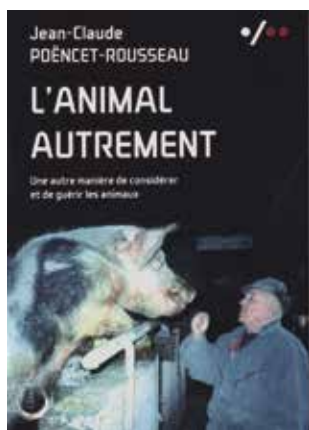
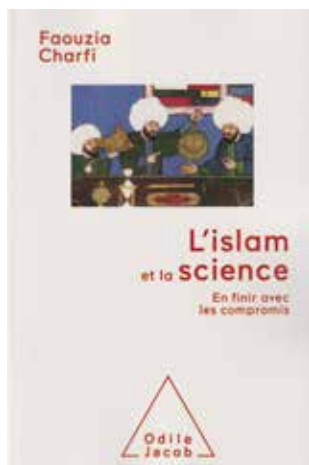
OÙ EST PASSÉE LA FORMULE DE POLITESSE DANS LE COURRIER ?

Aucun fil conducteur entre l’anthroposophie et l’ouvrage d’Arlette Camion. Les plus âgés d’entre nous connaissent bien ce sentiment de « ne plus être dans le coup ». Les nouvelles technologies se développent à un rythme soutenu et envahissent de plus en plus notre quotidien. A. Camion propose un essai de « sociologie amusante » dans lequel elle évoque (avec humour) les objets et symboles du quotidien disparus. En voici un échantillon : qui se sert encore d’une cabine téléphonique, de buvards, d’une boîte de compas ou d’une lorgnette de théâtre ? Et que sont devenus des symboles tels que le brassard de deuil et la formule de politesse dans le courrier ?

LA MAISON, LE CHAMAN, ET LA SCIENCE FACE AU CORAN

Je terminerai ce tour d’horizon de l’actualité (éclectique) de l’édition par trois ouvrages de philosophie et d’histoire des sciences. Tout d’abord l’essai du philosophe italien Emanuele Coccia qui a réfléchi à une « philosophie de la maison », associant l’espace domestique et le bonheur. Dans sa





vie, E. Coccia a occupé plus de trente logements. C'est ce qui l'a conduit à étudier tout ce qui fait d'un lieu une maison, c'est-à-dire un endroit pour vivre mieux. Pour l'auteur, le fondement d'une maison n'est pas seulement esthétique ou architectural, il est aussi moral.

Deux autres philosophes, Dominique Bourg et Sophie Swaton, (ré)affirment que le vivant étant un tout, il nous faut admettre que la pensée habite effectivement l'ensemble du vivant, depuis les animaux jusqu'aux végétaux en passant par le minéral. Les autrices abordent la question des « savoirs chamaniques ». Pour elles, l'utilisation de divers végétaux par les chamans constitue une véritable phytopharmacopée qui aurait été impossible à fonder rien que par des méthodes empiriques et des tâtonnements. Ainsi, pour elles, il ne peut y avoir de matière sans pensée et réciproquement. Une telle conception moniste conduit à une spiritualité qui se développe selon deux axes : une introspection pour connaître sa personnalité profonde, et le désir de se relier à d'autres « êtres » (humains, animaux ou végétaux).

Faouzia Charfi est une physicienne tunisienne impliquée dans un combat exigeant la séparation de la science et du religieux. Pour elle, plus aucun compromis n'est possible alors que l'enseignement des sciences dans les pays de tradition musulmane se voit désormais canalisé et limité pour éviter de heurter la « sensibilité religieuse ». F. Charfi rappelle l'époque où les savants arabes traduisaient les

textes de la Grèce antique et faisaient progresser nos savoirs sur la nature, alors que les pays occidentaux étaient plongés en plein « obscurantisme » moyenâgeux. Mais, peu à peu, la liberté de chercher a déperri. Les astronomes arabes n'étaient utiles que pour fixer les heures de prière et les périodes de jeûne. On vit apparaître des exégèses coraniques « scientifiques » tentant de rattacher des versets du Coran aux découvertes scientifiques. Au bout du compte, F. Charfi identifie trois conceptions de la science dans les pays d'islam actuels : la science compatible avec le Coran, la science dévoyée et la science utile. Les deux premières sont des désaveux de la rationalité scientifique qui explique la nature par des lois. Quant à la science utile, elle se trouve dans le succès des technosciences (qui sont largement utilisées par les réseaux islamistes). Sciences et religions s'affrontent depuis longtemps pour expliquer la nature, voire la contrôler.

Et l'Homme continue à se poser les mêmes questions... ●

› **François PROUTEAU**, *Odyssée pour une Terre habitable*, Le Pommier, octobre 2021, 234 pages, 18 €.

› **Christian NAVARRE**, *Vivre avec l'angoisse climatique*, Imago, octobre 2021, 144 pages, 18 €.

› **Antonio DAMASIO**, *Sentir et savoir : une nouvelle théorie de la conscience*, traduit de l'anglais par Jean-Clément Nau, Odile Jacob, juin 2021,

242 pages, 23,90 €.

› **Fabrice FLIPO**, *La numérisation du monde : un désastre écologique*, L'Échappée, septembre 2021, 176 pages, 14 €.

› **Alain VAILLANT**, *L'Anthropocène ou l'âge de l'addiction cognitive*, Le Bord de l'Eau, 252 pages, août 2021, 20 €.

› **Nicolas GUTIERREZ C.**, *Homo machinus : enquête sur l'avenir de l'homme augmenté par la machine*, Vuibert, septembre 2021, 266 pages, 19,90 €.

› **Jean-Claude POËNCET-ROUSSEAU**, *L'animal autrement : une autre manière de considérer et de guérir les animaux*, Libre & Solidaire, septembre 2021, 168 pages, 16 €.

› **Arllette CAMION**, *Les temps ont changé*, PUF, 206 pages, octobre 2021, 9 €.

› **Emanuele COCCIA**, *Philosophie de la maison : l'espace domestique et le bonheur*, Bibliothèque Rivages, septembre 2021, 208 pages, 18 €.

› **Dominique BOURG & Sophie SWATON**, *Primauté du vivant. Essai sur le pensable*, PUF, septembre 2021, 336 pages, 22 €.

› **Faouzia CHARFI**, *L'islam et la science : en finir avec les compromis*, Odile Jacob, septembre 2021, 238 pages, 22,90 €.

EN ARTS, UNE CARTOGRAPHIE DES ILLUSIONS

PAR NATHALIE TROUVEROY
historienne de l'art

Quoi de plus évocateur qu'une carte géographique ? Méfiance, pourtant : toute carte est fautive, toute carte révèle un biais. La carte révèle moins le territoire que ce qu'on pense savoir de lui – ou ce qu'on voudrait en faire penser.

LES ERREURS DANS LES CARTES

Mais, pour paraphraser Orwell, certaines cartes sont plus fausses que d'autres. Qu'elles soient accidentelles ou délibérées, qu'elles résultent de fautes de calcul ou de calculs politiques, ces erreurs sont passionnantes. Benjamin Furst les traque entre la voûte céleste et l'Atlantide ; la terre se met à tourner, le métro de Londres s'organise, on perd le Nord, la Chine se place au centre du monde et les frontières se redessinent (pas toujours de la même manière d'un côté ou de l'autre). En Russie, routes et rivières se déplacent pour tromper l'ennemi, et partout au monde les sites sensibles disparaissent comme par enchantement : la cartographie sert aussi à faire la guerre. Si la précision a gagné à l'ère des satellites, la même technologie peut servir à créer d'illusoires bouchons dans une ville quasi dé-

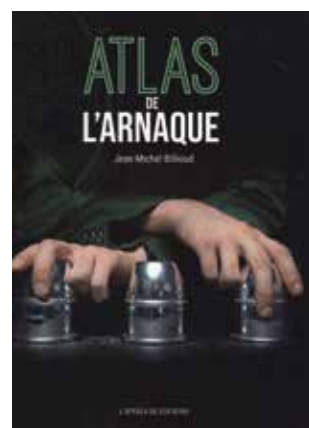
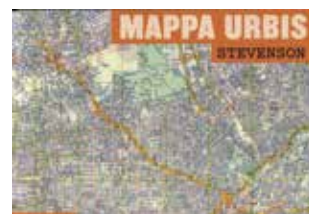
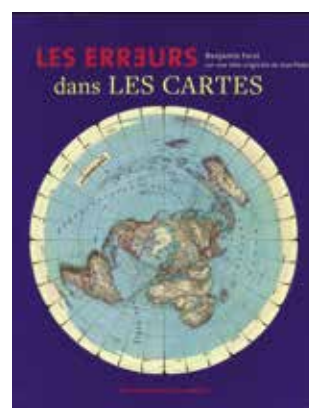
serte : quand l'artiste Simon Weckert se promène au petit matin dans Berlin endormi, traînant derrière lui un caducée contenant 99 téléphones d'occasion, la lenteur de son pas est immédiatement interprétée par Google Maps comme un monumental embouteillage. Ce livre est un régal qui intrigue, amuse et surtout donne à penser.

L'aventure cartographique continue avec une promenade onirique et pourtant bien ancrée dans le temps et l'espace de la ville, proposée par le collectif Stevenson. *Mappa Urbis* déroule dans ses cartes la multiplicité des représentations possibles, mentales ou physiques. On peut cartographier l'activité des habitants, montrer Londres comme une juxtaposition de « patates » indépendantes (les « potatoes » de Patrick Abercrombie) qui définissent des communautés bien spécifiques ; à l'autre extrême, les quartiers de Beyrouth, définis par leurs habitants, présentent un paysage mental très fluide qui n'a rien à voir avec les subdivisions administratives. Les cercles concentriques qui représentent l'intensité des radiations subies par les habitants d'Hiroshima, à partir du point d'impact, transforment le plan de la ville en ce qu'elle

était : une cible. Les villes, quelles que soient leur beauté ou leur ancienneté, sont mortelles... Le plan d'Alep en 1916 est particulièrement poignant à cet égard quand on songe à ce qu'il reste de cette cité incomparable. Les habitants de Sarajevo, eux, superposent à une vue touristique réalisée lors des Jeux olympiques de 1984 les lignes de front des quatre années de guerre civile (1992-1995), palimpseste temporel qui donne à voir les contradictions entre la guerre et les jeux. Ce livre joue aussi sur la poésie des espaces : visuelle avec la magnifique série de « villes rangées » d'Armelle Caron, textuelle avec des citations d'Apollinaire, Céline, Perec ou Lévi-Strauss, et les poèmes de Marie Chéned faits d'un enchaînement de noms de lieux du monde entier.

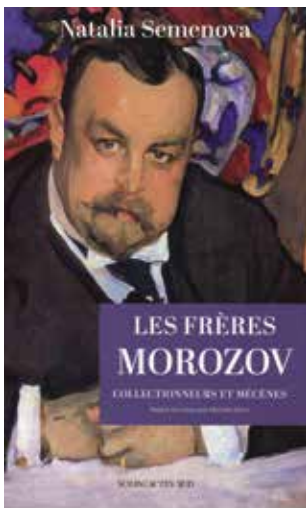
L'ATLAS DE L'ARNAQUE

Ici, Jean-Michel Billioud montre à quel point les pays riches sont la cible des marchands d'illusions parfois fatales. Du cheval de Troie au dopage sportif et aux pyramides de Ponzi, l'arnaque existe depuis que les hommes ont inventé la guerre et les échanges commerciaux. C'est parfois très ironique, quand Han





► van Meegeren est obligé de prouver qu'il est l'auteur d'un faux Vermeer pour se dédouaner de collaboration avec Goering qui le lui avait acheté ! Édifiant, quand un ministre du Budget doit avouer qu'il possède des comptes dans des paradis fiscaux... et tragique quand des marchands de mort promettent une vie meilleure à des migrants qui périssent en mer ou dans des camions scellés. Plus légèrement, le livre se termine par un jeu qui vous mènera, avec un peu de chance, du phare de l'Embrouille à Port-Loyal.



L'ART CONTEMPORAIN EST-IL AUSSI UNE EMBROUILLE ?

À ceux qui seraient tentés de le croire, Michel Onfray répond que tout art est production de formes induites par l'état spirituel d'une civilisation. Toute œuvre, quelle que soit son époque, demande initiation et le concept du Beau, idéalisé par le XIX^e siècle, est une invention récente à laquelle il propose de substituer le concept plus universel d'élan vital. Onfray trace un chemin qui va de Lascaux à Jeff Koons, du concept de la grâce à celui de l'abstraction, en passant par l'immanence, le dionysiaque et la ressemblance pour aboutir au conceptuel. Malgré quelques approximations et raccourcis parfois intempestifs, son décryptage des *Raisons de l'art* est fructueux. La compréhension visuelle d'une œuvre est incomplète si elle n'intègre pas sa dimension politique : le fameux bouquet de tulipes

de Koons s'explique mal si l'on ne tient pas compte de son militantisme LGBT. Mais la même démarche s'applique aux références au pouvoir omniprésentes dans le portrait de Louis XIV par Hyacinthe Rigaud, et enrichit une œuvre qui peut sembler plus évidente au premier abord. Onfray invite le lecteur à construire son esprit critique et à juger l'art d'aujourd'hui en interrogeant l'esprit de notre époque.

L'AMOUR PASSIONNÉ DE L'ART CHEZ LES FRÈRES MOROZOV

L'esprit d'une époque peut s'exprimer tout aussi intensément à travers une collection. Celle des *Frères Morozov*, exposée à la fondation Vuitton jusqu'à fin février, reflète le bouillonnement révolutionnaire qui marque l'art au tournant du XX^e siècle. Les Morozov n'ont rien à voir avec les collectionneurs-investisseurs d'aujourd'hui : pour eux, chaque acquisition est un geste d'amour passionné. Ces descendants de serfs, devenus immensément riches grâce à l'industrie du textile, s'entourent de peintres, d'écrivains et de musiciens. Mikhaïl, le flambeur, meurt jeune mais son frère Ivan, plus réfléchi, poursuit la création d'une collection visionnaire où il est parmi les premiers à reconnaître le génie de Picasso, Cézanne, Van Gogh et Bonnard. La biographie de Natalia Semenova retrace l'ascension de la famille et le destin tragique qui mène Ivan à nier jusqu'au dernier

moment la menace soviétique avant de s'exiler en toute hâte, en laissant derrière lui l'œuvre d'une vie brisée. Confisqués comme ceux de leur rival Sergueï Chtchoukine, les tableaux furent dispersés entre divers musées ou vendus à l'étranger, le nom des Morozov effacé. Il y eut la guerre, il y eut Staline. Quelques conservateurs passionnés tentèrent de sauver ce qu'ils pouvaient, on en fusilla l'un ou l'autre ; il faut lire ce livre pour réaliser à quel point l'exposition de Paris est un miracle. Elle restitue enfin l'unité de cet ensemble où se révèle un œil exceptionnel, mais aussi une âme.

ZARIFA ADIBA, LA MUSICIENNE AFGHANE QUI REFUSE D'ÊTRE UNE VICTIME

Il y a des pays où l'art est tout simplement un moyen de survie. La jeune musicienne afghane Zarifa Adiba, dont l'histoire personnelle aurait cassé n'importe qui, refuse d'être une victime. Elle se bat contre sa famille et contre l'énorme poids des traditions de son pays pour pouvoir vivre sa passion : elle sera violoniste et cheffe d'orchestre d'une formation exclusivement féminine, Zohra – le premier orchestre du genre non seulement en Afghanistan, mais dans l'ensemble du monde musulman. Cette *Indomptable* vit désormais aux États-Unis avec sa famille qui a pu quitter Kaboul à la toute dernière extrémité. Le message de ténacité et d'espoir de son récit, hélas, est teinté d'amertume : pour le reste



de ses sœurs afghanes, ce rêve est plus inaccessible que jamais.

AVEC LE CANARD ENCHAÎNÉ, ON PEUT RIRE DE TOUT

Dans ce contexte, est-il encore permis de rire, peut-on même rire de tout ? Pour Wozniak, caricaturiste au trait faussement naïf, la réponse est claire : tout est perdu fors l'humour. Emprisonné en Pologne en 1981 pour avoir participé trop activement aux bulletins de presse de Solidanorśc, il est libéré à condition de quitter le pays. Il débarque à Paris où sa plume incisive lui ouvre les portes de la presse française. Religions, politique, haute finance, changement climatique, répression policière, migrants, santé publique : tout y passe. Depuis 35 ans qu'il dessine sans entraves au *Canard enchaîné*, on a souvent l'impression que l'actualité se répète inlassablement et que seuls changent les noms et les lieux... Ce qui a changé, en revanche, c'est que depuis les attentats de Charlie Hebdo, la liberté d'expression n'est plus cette évidence que, naïvement, nous croyions absolue au moins chez nous. Aujourd'hui, elle a un prix, payé de leur vie par tant de journalistes en Russie, dans le monde arabe, en Chine ou même en Inde – pays qui donnaient encore il y a vingt ans le plus bel exemple d'une parole sans entrave. Cette liberté passe aussi par le rire, si grinçant qu'il soit.

SWINGING AFRICA OU LA MODE OPTIMISTE

Une touche plus optimiste imprègne le *Swinging Africa* d'Emmanuelle Courrèges. La mode de ce jeune continent – 60 à 70 % des Africains ont moins de 30 ans – trouve sa liberté en puisant dans ses traditions. On allie sans complexe une robe Prada au *gele*, le foulard traditionnel des femmes yoruba, on perche une tenue en jute et raphia sur des talons Louboutin. Mais dans ce mariage, c'est l'Afrique qui apporte un vent nouveau. À l'heure où les grandes maisons de couture occidentales s'essouffent, on est soufflé de voir le style, l'audace, la beauté qui s'exprime dans les somptueuses photos de ce livre qui nous emporte de Lagos à Casablanca, de Dakar à Johannesburg, dans un ébouriffant voyage vers le futur de la mode et de l'imagination.

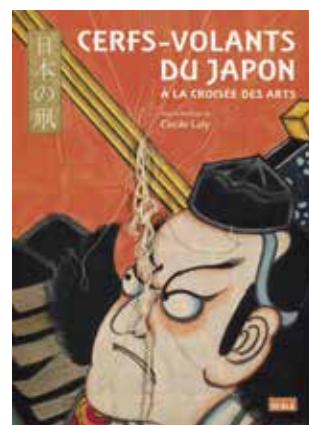
STREET ART, POÉTIQUE ET MILITANT

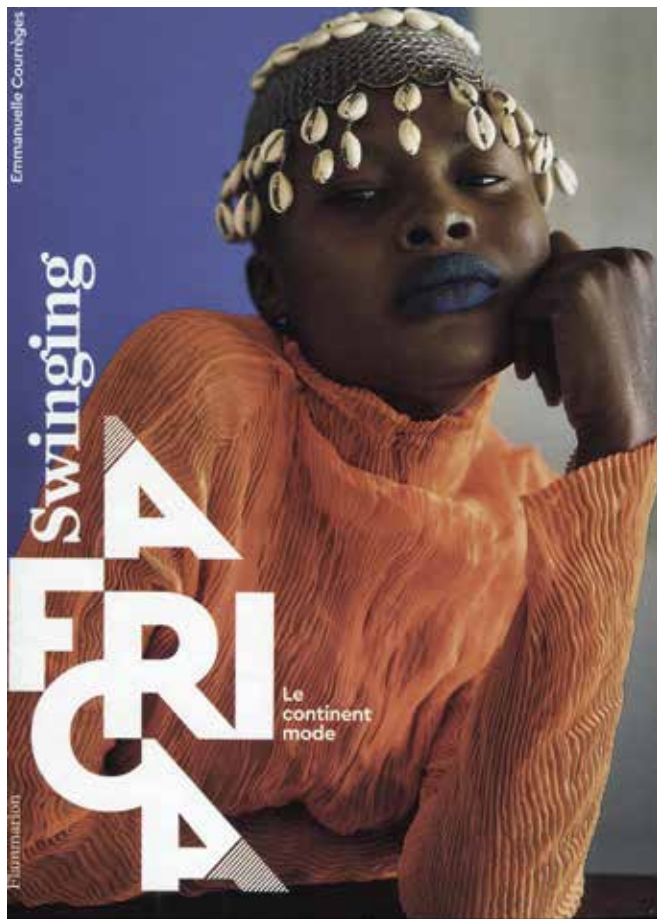
Olivier Landes, lui, renouvelle l'aventure de *Street Art Contexte(s)* en 130 œuvres qui nous emmènent de San Francisco à Melbourne et de Naples à Téhéran. Jouant avec l'architecture ou le paysage, ces artistes agissent au plus près des préoccupations politiques, sociétales et environnementales. Ce nouvel opus laisse une large place à la poésie : intervenant dans des ruines ou des friches abandonnées, le Français La Rouille s'empare de la texture d'un mur envahi de salpêtre pour

créer un vaste horizon à la Turner où deux minuscules personnages – des migrants peut-être – incarnent toute la solitude de la condition humaine. Sam 3 appose sur un mur couvert de graffiti la silhouette en creux d'une jarre antique, et soudain les vieux tags évoquent la précieuse ornementation d'un vase grec ou romain ; en Croatie, Pejac transforme les carreaux cassés d'une vieille usine en autant d'oiseaux visés par la fronde d'un enfant, jouant sur l'ambiguïté du verre qui ferme l'espace tout en l'ouvrant à la lumière. L'actualité climatique n'est pas en reste quand Zacharevic allume un incendie de forêt dans la végétation qui couvre un mur indonésien, ou que Murmure montre un bousier, le scarabée sacré de l'ancienne Égypte, roulant derrière lui un sac-poubelle au lieu de bouse fertilisante...

CERFS-VOLANTS AU JAPON

On terminera ce petit voyage en s'envolant avec les *Cerfs-volants du Japon*, dont les merveilleux décors sont empruntés traditionnellement aux estampes de l'Ukiyo-e mais n'hésitent pas à faire appel à Murakami. Au fil des saisons et des festivals, ils deviennent selon la belle expression de Nakamura Yoshio des « fragments saisonniers du paysage ». Un art séculaire, fait pour le ciel, qui se confie au souffle du vent. ●





- › **Benjamin FURST**, *Les Erreurs dans les cartes*, sur une idée originale de Jean PODEROS, octobre 2021, Courtes et Longues, coll. « Les Erreurs », 144 pages, 29,90 €.
- › **STEVENSON (collectif)**, *Mappa Urbis*, novembre 2021, Parenthèses, 160 pages, 22 €. [Le collectif Stevenson est composé de Jean-Luc Arnaud, Jean-Marc Besse, Armelle Caron, Marie Chéné, Guillaume Monsaingeon.]
- › **Jean-Michel BILLIQUOD**, *Atlas de l'Arnaque*, novembre 2021, Lapérouse, 253 pages, 34,90 €.
- › **Michel ONFRAY**, *Les Raisons de l'art*, septembre 2021, Albin Michel, 176 pages, 30,05 €.
- › **Zarifa ADIBA, Anne CHAON**, *L'Indomptable. Moi, Zarifa, afghane et musicienne*, novembre 2021, Robert Laffont, 270 pages, 19 €
- › **Natalia SEMENOVA**, *Les Frères Morozov*, trad. Michèle KAHN, janvier 2021, Actes Sud, 320 pages, 22,80 €.
- › **Jacek WOZNIAK, Patrik RYSCARD**, *Peut-on rire du tout ? 35 ans de dessins au Canard enchaîné*, octobre 2021, Seuil, 176 pages, 25 €.
- › **Emmanuelle COURRÈGES**, *Swinging Africa. Le continent mode*, novembre 2021, Flammarion, 240 pages, 60 €.
- › **Olivier LANDES**, *Street Art Contexte(s)*, tome 2, octobre 2021, Alternatives, 240 pages, 35 €.
- › **Cécile LALY (dir.)**, *Cerfs-volants du Japon. À la croisée des arts*, août 2021, Nouvelles Éditions Scala, 224 pages, 39,90 €.

LA BIBLIOMULE

QUI SAUVA DES LIVRES DE LA DESTRUCTION

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

La destruction des livres et du savoir a toujours été une arme de guerre. Elle commence à Sumer il y a des milliers d'années et continue aujourd'hui sous la houlette de Daesh ou de Boko Haram.

Le 31 mars 2019, des prêtres catholiques de la ville de Koszalin, en Pologne, brûlent en public des livres des sagas *Harry Potter* et *Fascination (Twilight)* parce que sacrilèges¹. Google Books achète des monopoles sur les publications des livres.

La Foire du Livre de Bruxelles n'aura pas lieu. Le Covid est trop présent, trop dangereux, trop. Les théâtres et les cinémas ne peuvent accueillir qu'une petite partie des spectateurs, il faut réserver en ligne pour aller au musée. Amazon va très bien. Zalando aussi.

À Cordoue, à la fin du X^e siècle, sans Covid mais avec des armes, on fermait les bibliothèques, on brûlait les livres. Dans cette Espagne de l'Al-Andalus se sont succédé des califes ouverts, curieux, assoiffés de savoirs et d'autres qui furent des brutes analphabètes qui se méfiaient des livres qu'ils ne savaient souvent pas lire.

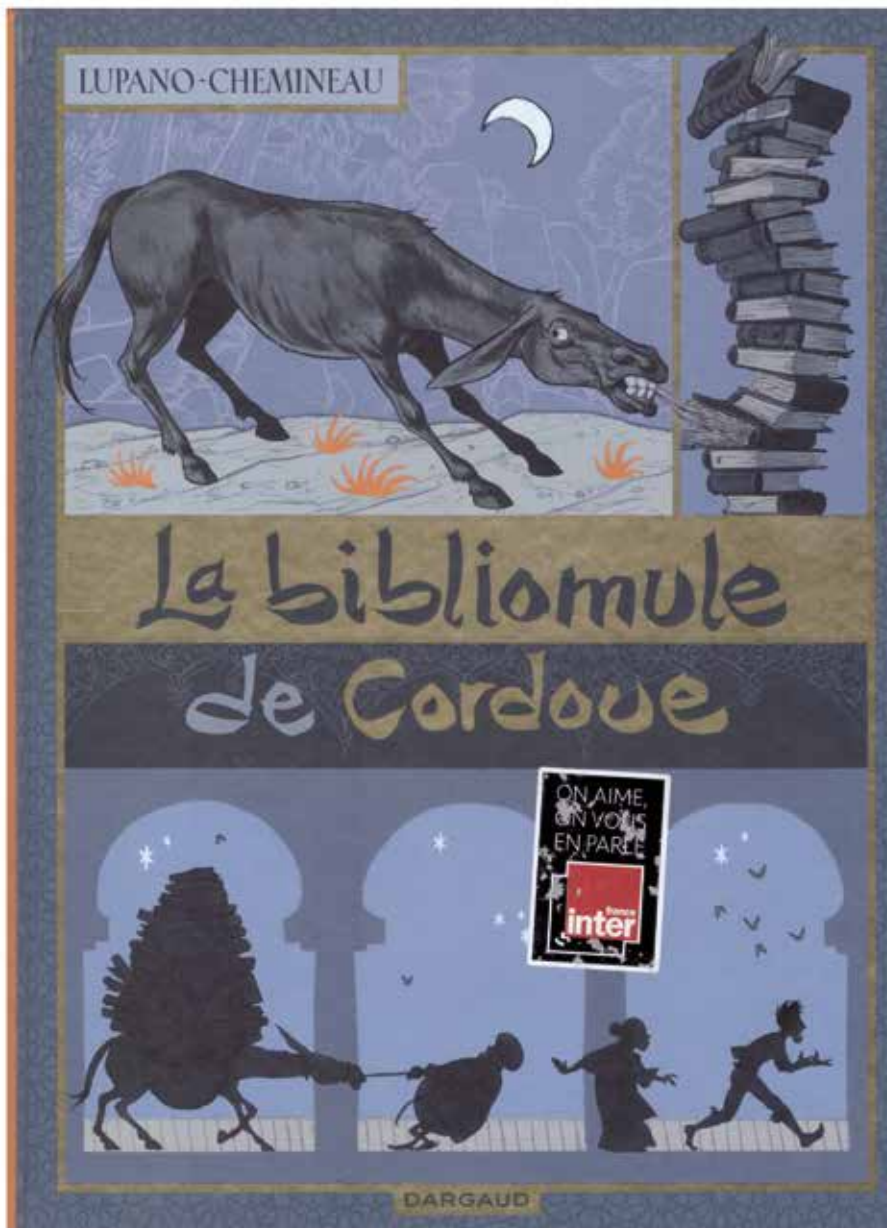
Dans le califat de Cordoue, comme à beaucoup d'autres endroits de la péninsule ibérique, des émirs et des califes ont pris soin de créer des bibliothèques extraordinaires où se côtoyaient des traités de mathématiques comme *Le Livre de l'addition et de la soustraction d'après le calcul indien* d'Al-Khuwarizmi, le *Dioscoridès* (traité Περὶ ὄλης

ιατρικῆς, *Peri hulès iatrikês*, « À propos de la matière médicale », œuvre rédigée en grec ancien mais plus connue sous le nom latin de *De materia medica*), le *Livre des chansons*, qui était une anthologie de chants et de poèmes arabes composée par Abu Al-Faraj, *Le Traité de mécanique* d'Ibn Firnas, *Le Livre des animaux* d'Al-Jahiz et tellement d'autres. Après la mort du calife Al-Hakam II, c'est Muhammad ibn Abi'Amir (Al-Mansur) qui régenta le califat au nom d'Hicham II, alors âgé de onze ans. On connaît ce triste personnage surtout pour les pillages (celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, notamment), les massacres, les autodafés dont il fut responsable.

LA BIBLIOMULE DE CORDOUE

La Bibliomule de Cordoue raconte cette période avec grâce, parfois avec humour, et surtout avec une poésie et une force inouïe. L'histoire commence quand Tarid, un eunuque attaché à la bibliothèque de Cordoue et Lubna, une esclave, elle aussi attachée au même endroit, décident de sauver des flammes les plus précieux des livres de l'immense bibliothèque promise à la destruction. Le lecteur les suit, sortant un à

un les livres par la fenêtre, les chargeant sur une mule récalcitrante et quittant la ville, la nuit. Aidé par Marwan, qui avait volé un livre des années plus tôt et qui se proposait de le restituer, les trois comparses vont devoir convaincre l'animal de porter un fardeau immense. Ils ne le savent pas encore, mais les mules sont têtues et n'avancent que si elles le veulent bien. De plus, cette mule-là est « la pire mule de l'histoire de l'humanité ». À un moment, poursuivis par les troupes d'Al-Mansur, ils se cachent dans une grotte mais ne peuvent se résoudre à y cacher les livres, des rongeurs pourraient les abîmer, des champignons s'y développer et puis, souligne Tarid, il pourrait aussi arriver qu'une inondation les emporte. Il n'y a pas le choix, il faut quitter le califat de Cordoue. Tarid propose d'aller jusqu'en León mais Loubna oppose des arguments de poids : « C'est un royaume chrétien. Des barbares sales et ignorants qui mangent du porc. Leurs seigneurs sont illettrés et passent leur temps à s'entretuer pour le pouvoir ! Ils vivent dans des châteaux lugubres en pierre noire et dorment sur de la paille douteuse. Ce sont des animaux ! » À cette époque, l'Espagne musulmane apparaissait comme un phare dans l'obscurité du Moyen Âge. ►



À travers leurs histoires, les auteurs prennent de la distance avec leur sujet. Ils nous montrent une Cordoue plus complexe et moins chatoyante qu'elle n'apparaît. Une Cordoue qui règne sur les esclaves avec une telle efficacité que les discours de Tarid et Lubna à l'égard de cette civilisation sont positifs, c'est le syndrome de Stockholm avant l'heure. S'ils fuient, c'est parce qu'un homme en particulier, Al-Mansur, est en train de détruire le savoir, mais jusque-là leur statut leur semblait enviable. Tarid et Lubna sont des personnages de leur temps. À la fois très cultivés et bourrés de préjugés.

DES PERSONNAGES QUI RISQUENT LEUR VIE POUR PROTÉGER LE SAVOIR

Pourtant, on les aime ces personnages prêts à risquer leur vie pour protéger le savoir, eux qui ne savent pas encore que les destructions de livres continuent régulièrement partout dans le monde, encore et toujours. Elles ne furent pas et ne sont pas l'apanage de certains califes brutaux, elles sont une arme de guerre efficace. On songe aux inquisitions nombreuses, aux fascismes, au nazisme, à la Chine de la Révolution culturelle mais aussi, de façon plus discrète, à la façon dont le FN, arrivé pour la première fois dans une grande mairie à Orange, Marignane, Vitrolles et Toulon, a suspendu des dizaines d'abonnements à des revues trop marquées à gauche dans les bibliothèques locales. « Les listes d'acquisition des livres pour adultes et jeunes y furent soumises à l'adjoint délégué à la culture à la mairie d'Orange, lequel repoussa certaines propositions d'achat. Le motif du refus apparaît sur les listes consultées par les auteurs du rapport : cela peut être lié au thème – le rap, le racisme... –, à la vision politique de l'auteur (les romans policiers de Didier Daeninckx), au "mondialisme" (des contes régionaux de tous les pays font l'objet d'un refus motivé par écrit) ou encore au respect des bonnes mœurs. Ainsi, lit-on, "la Jeune Amante de Janine Montupet est interdit à cause de son titre"³. »

► Pourtant, tout n'est pas rose. Même si un poète chantait les bienfaits de l'endroit, « Au moment où ces Africains arrivent à Cordoue, leurs vêtements tombent en lambeaux mais bientôt on les voit exhiber dans les rues les plus précieuses étoffes et montant les plus beaux coursiers, tandis qu'ils habitaient des palais dont ils n'avaient jamais vu pareils, même dans leurs rêves ». Le califat de Cordoue était aussi un des lieux d'arrivée des esclaves du nord et de l'est de l'Europe. On y castre les jeunes garçons capturés partout en Europe et en Afrique noire puis on les revend avec

une belle plus-value. « L'Espagne musulmane, notamment dans la zone d'Almeria en fut, par excellence, durant des siècles, le pays de sa fabrication². » Tarid est un eunuque qui a eu la chance d'arriver dans une bibliothèque. Il connaît le grec, le latin et l'arabe classique. Lubna est aussi une esclave. Elle a bénéficié du fait que les femmes étaient réputées plus soigneuses, qu'elles feraient de meilleures copistes qui ne laisseraient pas de pâtés et ne feraient pas de dessin dans les marges. Lubna a vraiment existé. Elle était une copiste reconnue, grammairienne, mathématicienne, calligraphe.



Sur un excellent scénario de Lupano (*Les Vieux Fourneaux*, *Traquemaage*, *L'Homme qui n'aimait pas les armes à feu*, et tant d'autres), Chemineau (*Les Amis de Pancho Villa*, *Edmond*, etc.) crée un dessin voluptueux, gracieux, coloré et terriblement efficace. Quand la mule refuse d'avancer, tous nos muscles travaillent avec Tarid et Marwan pour la pousser. Quand Tarid se souvient des pâtisseries merveilleuses qu'il partageait la nuit avec un de ses amis, on en a l'eau à la bouche. Une bande dessinée formidable, intelligente, belle, à lire et relire. ●

› **Wilfrid Lupano, Léonard Chemineau, Christophe Bouchard, *La Bibliomule de Cordoue***, Dargaud, novembre 2021, 264 pages, 35 €, ISBN 2505078645.

Notes

1. <https://www.nouvelobs.com/societe/20190401.AFP3859/pologne-des-pretres-brulent-des-livres-des-sagas-harry-potter-et-fascination.html>
2. Dufourcq, Charles-Emmanuel. « Chapitre VI. Ceux et celles qui ont perdu la liberté », dans Charles-Emmanuel Dufourcq (dir.), *La Vie quotidienne dans l'Europe médiévale sous domination arabe*, Paris, Hachette Éducation, 1978, p. 130.
3. https://www.libération.fr/france/2014/03/28/les-mairies-fn-et-les-livres-la-memoire-a-trou-de-marine-le-pen_991116/

ÉTOILES, COMBAT NAVAL, MAGIE ALCHIMIQUE

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèques

STELLA

Faites des étincelles pour créer de la lumière dans le ciel. Dans *Stella*, le nouveau jeu de l'éditeur Libellud, les joueurs les créent en cognant leurs associations contre celles des autres. Treize ans après la sortie de *Dixit*, *Stella* nous comble avec 84 nouvelles cartes, mais surtout inaugure une nouvelle mécanique de jeu, cette fois compétitive. Au début de chaque manche, quinze cartes sont dévoilées, partagées en trois rangées et associées avec un mot clé (192 propositions en plus de celles que vous inventerez vous-même. Par

exemple : Paris, complicité, contresens, audace...).

Chacun s'attache ensuite à cocher sur un tableau personnel reprenant la disposition des 15 cartes l'emplacement précis de celles qu'il peut associer au mot clé. Au minimum une, au maximum dix. Mais plus il en coche, plus il prend du risque... car tout joueur qui n'émet pas un vote recoupant au moins celui d'un autre joueur quitte la manche et ne peut dès lors plus améliorer son score. Au contraire, si au minimum deux joueurs ont sélectionné une même carte, les points tombent dans leur escarcelle sous forme d'étoiles.

Très vite, l'ambiance s'installe, l'empathie naturelle échoue ou prend des ailes, l'étonnement crée des surprises : *Oh ! J'aurais cru que tout le monde aurait choisi celle-là !* L'univers *Dixit* révèle une fois de plus la foi de ses auteurs dans le lien et la proximité.

Les cartes illustrées par Jérôme Pélissier sont magnifiques, à l'instar de toutes celles des extensions *Dixit*. Par ailleurs, sachez que ces dernières sont toutes compatibles avec le jeu *Stella*. Auteurs : Jean-Louis Roubira et Gérald Cattiaux. À partir de 8 ans, 3 à 6 joueurs. Durée : 30 à 45 minutes. Env. 30 €.

CAPTAIN SONAR

Dans *Lectures.Cultures*, nous n'avons jamais présenté *Captain Sonar*, un jeu d'Antoine Bauza, sorti en 2016, faute d'avoir eu l'occasion de l'essayer. Sa réédition nous permet de le découvrir et le jeu se révèle être une perle. Atypique et relativement rapide, il étoffe le choix qu'une ludothèque peut proposer à des petits groupes d'adolescents et des adultes. N'hésitez pas !

De part et d'autre de deux tables assemblées en longueur, les 6 ou 8 joueurs se partagent en deux équipes qui s'assoient en face à face. Un grand paravent de trois mètres, en solide carton, les sépare et les empêche surtout de voir ce que l'équipe adverse colorie ou trace de son côté.

L'idée de *Captain Sonar* trouve son inspiration dans le jeu de Combat naval, sauf qu'ici un seul sous-marin de l'équipe adverse doit être détruit. Une équipe compte nécessairement 3 ou 4 joueurs car quatre rôles doivent être assurés : celui du capitaine qui ordonne les directions d'attaque ou de fuite que doit suivre son propre sous-marin, l'officier radio qui écoute les paroles du capitaine adverse et tente de noter les





mouvements du navire ennemi, le second qui met en œuvre les instructions du capitaine (lancer une torpille, commander l'envoi d'un drone ou d'une onde sonar), enfin le mécanicien qui permet que les actions soient rendues possibles par le bon fonctionnement des différentes mécaniques.

Au signal, la partie démarre. Les équipes jouent en même temps. Chaque capitaine donne à son équipage, à voix haute, tantôt des directions à suivre (exemple : nord, nord, est, nord), tantôt des opérations à mettre en œuvre (exemple : lancer une impulsion sonore pour localiser le sous-marin adverse). Ses ordres servent à poursuivre le bâtiment ennemi, contourner des îles... ou échapper aux tirs adverses s'il se sent repéré.

Dans chaque équipe, les rôles sont complémentaires. Par exemple, un drone ne peut être lancé par le second que si le mécanicien a rendu disponibles les

cinq commandes qui permettent son décollage et son contrôle. Mais ces commandes sous forme de cases à cocher ont un double rôle : elles servent également à orienter le sous-marin dans la direction ordonnée par le capitaine. Il existe dès lors de nombreux conflits que le mécanicien doit gérer. Une case attribuée à une opération ne peut servir pour un déplacement. Dans un tel cas, un nettoyage des circuits est nécessaire, ce qui prend du temps et donne un avantage à l'ennemi.

Autre rôle important, celui de l'officier radio. Il écoute les ordres du capitaine adverse et les inscrit sous forme de traits sur un calque qu'il fait glisser au-dessus d'une carte. De cette manière, il tente de repérer la position exacte du sous-marin ennemi. Son travail de repérage, en concertation avec les renseignements apportés par le drone ou le sonar, permet au capitaine soit de procéder à un tir, soit de fuir si son propre bâtiment

est repéré. Lorsqu'un sous-marin est touché, il engrange un ou deux dégâts. L'accumulation de quatre dégâts signifie qu'il est coulé.

Avec d'autres actions possibles comme une navigation silencieuse ou une remontée à la surface pour réparer ou rendre disponibles en une seule fois toutes les commandes, le jeu se révèle passionnant et rejouable des dizaines de fois.

La diversité des rôles permet d'intégrer des joueurs de niveaux différents ou de compétences diverses, le rôle le plus difficile étant certainement celui du capitaine et le plus facile du second. L'auteur, Antoine Bauza, est un excellent créateur à qui nous devons *7 Wonders*, *Tokaido*, *Ghost Stories*, *La Chasse aux Monstres*. Pour 2 à 8 joueurs (plutôt 6 à 8) à partir de 11 ans (la boîte annonce 14 ans+). Durée : une trentaine de minutes. Édition Matagot. Env. 45 €.



► RES ARCANA

Dans l'efficace et passionnant *Res Arcana*, Tom Lehmann (l'auteur de *Race of Galaxy*) propose un jeu de gestion dans lequel chaque joueur joue le rôle d'un mage qui jongle avec des objets magiques (des artefacts) et des lieux étonnants pour prouver sa compétence. Si *Res Arcana* se démarque de jeux sur des thèmes semblables, c'est sans doute par la manière dont le peu de cartes dont disposent les joueurs peuvent être jouées et par les grands développements qu'elles permettent. Cette intelligence lui valut l'As d'or du jeu de stratégie à Cannes en 2020.

Lors d'une première partie, il est dès lors nécessaire d'approprier une série de symboles car il n'est pas rare qu'une même carte en affiche une dizaine, ce qui va multiplier son utilisation selon les situations et la complémentarité avec les autres cartes que le joueur a déjà mises en jeu.

Le jeu commence par un *draft* durant lequel chaque joueur se constitue une

main de 8 cartes. Pour rappel, un *draft* signifie que le joueur choisit parmi ses cartes une et une seule carte qu'il retient parce qu'elle l'intéresse au plus haut point. Choisir, c'est évidemment renoncer puisque les cartes restantes sont passées au voisin de gauche tandis que celles du voisin de droite deviennent le nouveau tas dans lequel une et une seule carte va être retenue. Et ainsi de suite... jusqu'à ce que chaque joueur ait sélectionné 8 cartes dont il combinera les avantages et les limites. En complément, il reçoit 5 ressources de départ pour payer ses achats, choisit une identité de mage qui lui apportera une prérogative permanente ainsi qu'une action magique ponctuelle qui sera renouvelée lors de chaque nouvelle manche.

Lors de chaque tour de jeu, le joueur accomplit une et une seule action : poser une des cartes qu'il tient en main en payant son coût en valeur de sérénité, vie, mort, vigueur ou or ; activer une carte posée pour obtenir ce qu'elle

permet : une attaque, une protection, un échange avantageux ; acheter un lieu magique s'il en a les moyens ; construire un monument et récolter des points de victoire ; etc. L'activation des cartes est assurément la part la plus difficile du jeu : d'une part, parce qu'il faut comprendre les choix qu'elles permettent ; d'autre part pour les jouer dans le bon ordre afin d'être efficace. Lorsque ces actions sont maîtrisées, l'art du jeu s'élève et permet une maîtrise jubilatoire.

Les joueurs jouent aussi longtemps qu'ils le peuvent, une manche terminant quand tous ont déclaré qu'ils ne peuvent ou ne veulent plus effectuer d'action.

Par ses illustrations et son univers onirique, *Res Arcana* satisfait la part de rêve qui comble bien des joueurs exigeants. Les parties se renouvellent très bien et deux extensions sont disponibles. À partir de 10 ans, pour 3 à 4 joueurs avertis. Durée : 1 h 30 lorsque les règles sont connues. Env. 30 €. ●

LES CENTRES CULTURELS FONT DE LA RÉSISTANCE

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Suite à la fermeture décidée par le Codeco (Comité de concertation) du 22 décembre 2021, le secteur culturel et le public ont fait preuve d'une mobilisation historique. Retour sur les événements et regards vers le printemps.



Compagnie du Chien qui tousse - *Des choses à dire !* ©



MicMac Théâtre - *Un petit air de Chelm* © Pierre Exteen - Province de Liège



Compagnie Dérivation - *Roméo & Juliette* © Gilles Destexhe - Province de Liège

▶ **H**istorique. Le mot n'est pas trop fort pour qualifier l'acte de résistance du secteur culturel suite au Codeco du 22 décembre dernier. On s'en souvient, celui-ci décréta contre toute attente la fermeture du secteur culturel pour contrer l'arrivée de la cinquième vague de la pandémie et du variant Omicron. Conscient de la difficulté de la situation sanitaire et adoptant une attitude responsable depuis le

début de la pandémie, le secteur culturel n'en est pas moins resté stupéfait. Celui-ci a déjà payé un lourd tribut à la pandémie. De plus, il semble avéré, suite à plusieurs études scientifiques, de l'Institut Pasteur ou de la KULeuven, que le risque de contamination dans les salles de théâtre et de cinéma est inférieur à 1 %, soit bien moindre que dans le secteur horeca, les marchés de Noël, les transports en commun, le lieu de travail ou les grands magasins. Mais le

gouvernement De Croo (VLD), comme répété à l'envi sur les réseaux sociaux, « a préféré le vin chaud à la culture », laquelle aura dû boire jusqu'à la lie le mépris dont elle a été l'objet depuis le début de la crise.

Très vite, des théâtres, centres culturels et cinémas, pour la plupart des petites salles indépendantes, ont annoncé qu'ils resteraient ouverts. De nombreux spectateurs ont, dans la foulée, envoyé des mails de soutien, assuré de leur présence aux spectacles et, si ce n'était déjà fait, réservé des places en guise de solidarité. De leurs côtés, plusieurs bourgmestres ont annoncé qu'ils respecteraient certaines priorités et n'enverraient pas la police verbaliser dans les salles, annonçant ouvertement leur désobéissance civile.

Historique, le mot n'est pas trop fort non plus pour qualifier l'arrêt du Conseil d'État qui a décidé fin décembre la réouverture des théâtres suite au recours introduit en urgence par un technicien de la troupe qui proposait le spectacle *Demain c'était mieux, non peut-être*.

NOËL AU THÉÂTRE, PRINCIPALE VICTIME

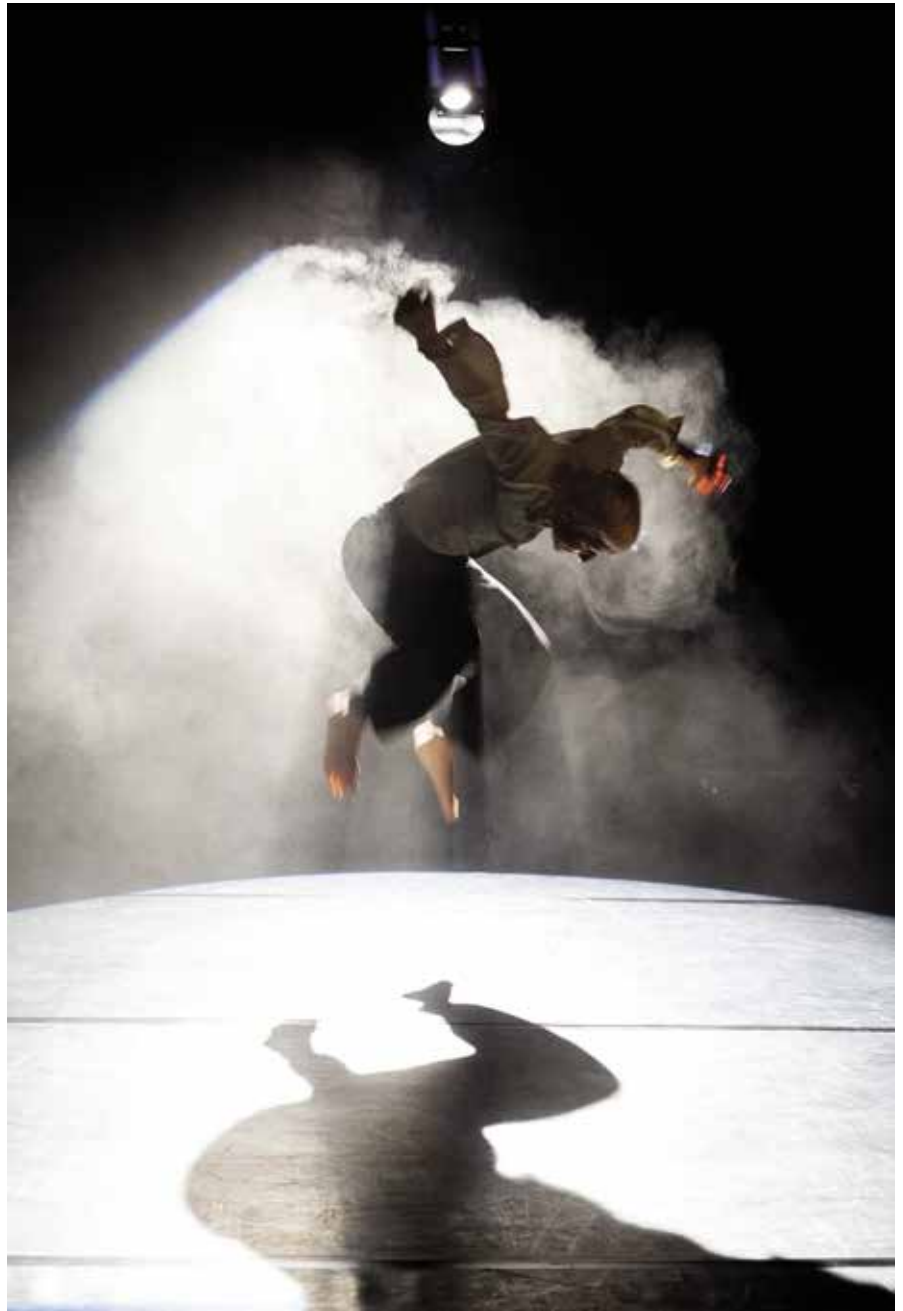
Très attendu, avec son menu copieusement farci, suite à l'annulation des Rencontres théâtre jeune public de Huy en 2020, le festival Noël au théâtre, qui croyait échapper à l'orage étant donné que les spectacles pour enfants se jouent rarement devant plus de 200 personnes, était l'une des principales victimes de la décision du Codeco. Ce festival constitue le point d'orgue du théâtre jeune public. Il est le moment idéal et attendu pour permettre aux familles de partager des émotions et d'inoubliables découvertes artistiques. Depuis 39 ans, toute la Fédération Wallonie-Bruxelles se mobilise avec d'une part le festival Noël au théâtre qui se déroule uniquement à Bruxelles et de l'autre, l'Opération Noël au théâtre dans toute la Fédération. Y participent activement de nombreux centres culturels, de Marche-en-Famenne à Huy en passant par Sprimont. Quelque 10 000 spectateurs étaient attendus durant ces deux

semaines. Ils ont pu finalement participer au festival en toute légalité. La résistance n'aura duré que deux jours mais elle mobilisa également le public au-delà de toute attente.

Sur le pont depuis le début de la pandémie, Virginie Devaster, directrice de la CTEJ (Chambre des théâtres pour l'enfance et la jeunesse) dresse un bilan particulièrement positif du Festival. « Les salles étaient pleines, on devait refuser des gens. Le public a été extraordinaire et nous a soutenus jusqu'au bout car il sait que nous avons respecté les règles. Ce public est venu nous dire que nos enfants ont besoin de culture. Ce soutien a été très porteur pour nous mais on a perdu des programmateurs étrangers en route à cause de toute cette incertitude. Ils avaient leurs billets, ont entendu que tout était annulé, se sont fait rembourser... Nous avons mis 24 heures avant de savoir si nous pouvions continuer et, le temps qu'on s'organise, certains s'étaient désistés, or l'objectif de Noël au théâtre est aussi d'accroître la diffusion. Cet objectif-là n'a pas été atteint. On a fermé le culturel quand les soins de santé diminuaient et alors que les études ont révélé que nos activités étaient non dangereuses, contrairement à d'autres qui sont restées ouvertes à 100 %. Nous restons une variable d'ajustement sans égard à la réalité. S'il n'y a plus de rationalité, de proportionnalité et d'équité dans les secteurs, le culturel ne va pas accepter de fermer onze mois par an. » Il apparaît en tout cas clairement que le curseur est en train de bouger, comme le confirment les entretiens que nous avons eus avec plusieurs centres culturels.

ENGOUEMENT À WOLUBILIS

Vif engouement, par exemple, à Wolubilis qui, normalement, ne participe pas à Noël au théâtre mais qui, vu l'édition exceptionnelle de 2021, est entré dans la danse. À l'affiche, *Roméo et Juliette* dans une version baroque et décapante de la Cie Dérivation. Ou encore *Jojo a disparu*, nouvelle création de la Cie La Tête à l'Envers.



Nyash Llum © Pierre Exteen - Province de Liège

Comment le Centre culturel de Woluwe-Saint-Lambert a-t-il réagi suite à l'annonce du Codeco ? « C'est toujours compliqué comme situation », nous dit Valérie Lozet du service éducatif, « mais nous étions très motivés et voulions participer à ce mouvement collectif. On a d'abord dû voir si le président du Centre culturel était d'accord, si le CA et l'équipe de Wolubilis nous soutenaient. Ce qu'ils ont fait

très rapidement. Heureusement, car il aurait été catastrophique de devoir fermer nos portes. Nous n'avions plus été partenaires de Noël au théâtre depuis longtemps. Cette année, on a décidé de soutenir à fond les compagnies parce qu'il importe que les spectacles soient visibles. Nous avons donc ouvert la grande salle. On a très vite communiqué via les réseaux et le public a immédiatement manifesté son envie de nous



Mutants - Alberta Tonnerre

- soutenir et de venir au théâtre encore plus que d'habitude. C'était même impressionnant. Toutes les places ont été achetées en trois jours. Les gens nous remercient de ne pas baisser les bras. Tout cela nous conforte dans l'idée de relancer les spectacles pour adolescents et nous donne envie de poursuivre. Comme pour Noël au théâtre. » En attendant, viendra le printemps et son agenda motivant grâce au projet intergénérationnel de chorale avec Samir Barris, l'espoir de recommencer *Les balades spectaculaires* avec Pierre de Lune, qui ont rencontré un vif succès au printemps dernier, ou la journée annuelle enfants parents admis le 24 avril prochain.

LES CHIROUX, DANS LE MOUVEMENT

Même enthousiasme aux Chirox : « On était sous le coup de la nouvelle. On a d'abord lancé le processus d'annulation. Puis, il y a eu l'interpellation des compagnies qui souhaitaient un mouvement de résistance. Il était plus simple de se fédérer rapidement à Bruxelles mais de nombreux collègues m'ont appelée pour me dire qu'il fallait résister. Nous avons décidé de maintenir le festival, sans demander l'aval du CA qui nous a rapidement suivis. Le public était au rendez-vous, les jauges quasi complètes pour tous les spectacles, et cette solidarité nous a mis du baume au cœur », nous dit Ludivine Bourgeois, responsable du jeune public au centre culturel liégeois, heureux d'annoncer le festival Babillages en mai, au cours duquel il sera possible aux (tout) petits

de découvrir *Llum* de la Cie Nyash et *Tiébélé* de la Guimbarde. Hors cet événement, la saison jeune public reste bien sûr soutenue dans la principauté. Retour à Bruxelles, du côté de la Vénérie qui a joué de malchance mais qui ne se décourage pas. « On se réjouissait de participer à Noël au théâtre. On constate qu'il y a de mois en moins de gens qui partent en vacances et qui sont demandeurs de ce genre d'événement. Nous devons accueillir *Des choses à dire* de la Cie du Chien qui tousse, malheureusement l'un des comédiens a eu le Covid », nous dit Virginie Cordier. Qu'à cela ne tienne, l'Espace Delvaux se rattrapera avec la Fête des fleurs, le 5 juin prochain, qui prête une attention particulière aux enfants avec fanfares, chants et déambulations, histoire de rendre vie à l'espace public qui attend impatiemment ce printemps culturel. ●

LES GRANDES PERSONNES OU LA QUÊTE DU LIVRE PARFAIT

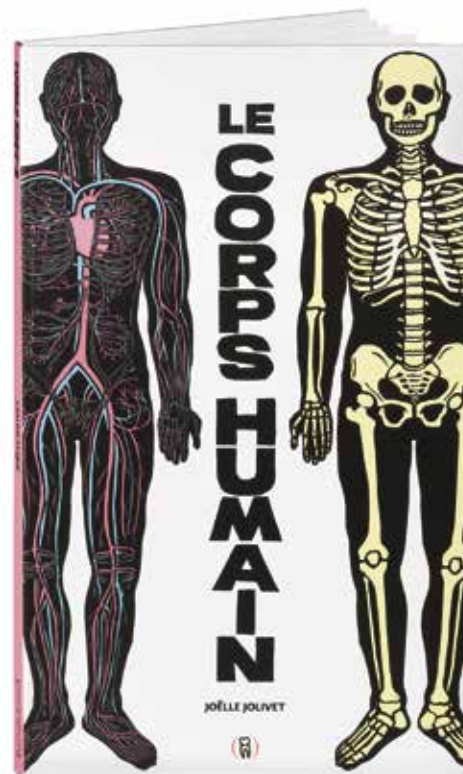
PAR MICHEL DEFOURNY

maître-conférencier à l'ULg

Depuis ses débuts, aux éditions du Seuil en 1992, où elle a travaillé pendant 13 ans en collaboration avec Jacques Binsztok, qu'elle a suivi aux éditions du Panama de 2004 à 2009, année au cours de laquelle elle a créé Les Grandes Personnes, sa propre maison, Brigitte Morel n'a cessé d'affiner sa ligne éditoriale. En quête du livre parfait, elle exploite tous les possibles offerts par l'objet livre dans des secteurs aussi variés que l'album pour les tout-petits, le pop-up, le livre d'activités, l'album photographique, le livre d'initiation à l'architecture, au design et au graphisme.

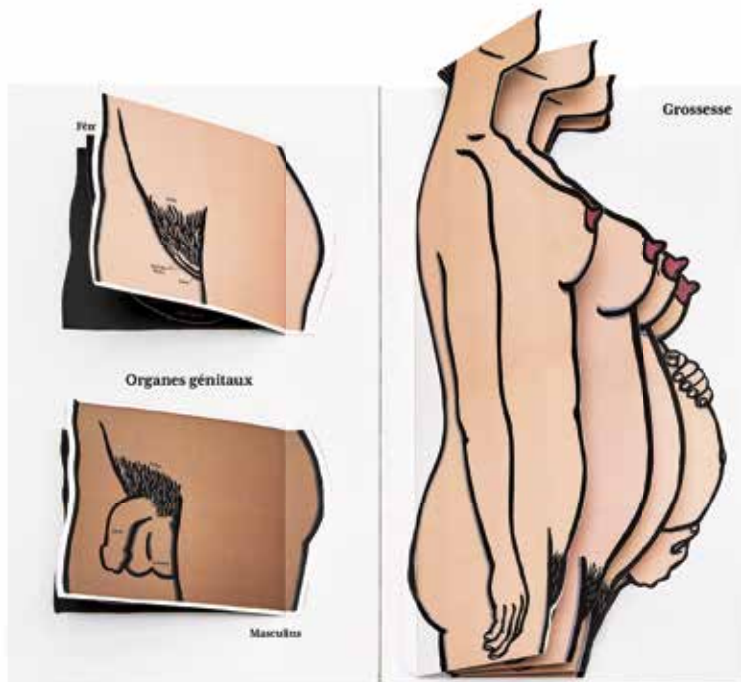
Elle a rassemblé autour d'elle une grande famille où l'on retrouve des artistes de plusieurs générations, des jeunes et des moins jeunes capables de « jouer au ping-pong » avec elle. Je cite dans le désordre : Henri Galeron, Joëlle Jolivet, Květa Pacovská, François Delebecque, Philippe UG, Bernadette Gervais, Ianna Andreadis, Lucie Félix, Claire Dé, Annette Tamarkin, Martine Perrin, Pascale Estellon, Pénélope, Aurélien Débat, Charles Fréger, Emma Giuliani, Dominique Descamps, Jérémie Fischer, Dominique Ehrhard et Anne-Florence Lemasson... Dans son catalogue, Brigitte Morel a fait place au grand précurseur qu'est Bruno Munari, au designer japonais Katsumi Komagata, au graphiste Henning Wagenbreth, également auteur de BD, un genre auquel elle est sensible.

Fidèle à elle-même, à ses créatrices et créateurs, elle pousse chacun à explorer ses limites, à évoluer, à se dépasser, à innover, à oser. On en voudra pour preuve quatre titres publiés les mois derniers : un imagier anatomique, un imagier tactile et deux imagiers photographiques. On aurait pu ajouter un cinquième imagier quelque peu saugrenu, *Des trucs comme ci, des trucs comme ça* par Bernadette Gervais, mais je l'ai déjà présenté sur le blog des Chroniques des Ateliers du Texte et de l'Image (<http://blog.lesati.be>)¹.



LE CORPS HUMAIN, PAR JOËLLE JOLIVET

En 2004, dans l'extraordinaire imagier thématique et accumulatif intitulé *Presque tout*, paru au Seuil, Joëlle Jolivet consacrait une double page au « Corps Humain ». On y voyait de face un homme nu, une femme nue, de même qu'un enfant de dos. On y voyait un squelette et trois écorchés pour présenter le cerveau et les nerfs, l'ensemble des muscles, la circulation sanguine et la respiration. Des vignettes focalisaient l'attention sur l'appareil digestif (de la bouche à l'anus), sur le système urinaire (les reins et la vessie), sur le sexe, et par-delà un fœtus était représenté au sein d'un ventre maternel. Comme dans la plupart des imagiers, et comme dans les autres doubles pages de l'album qui traitaient aussi bien des



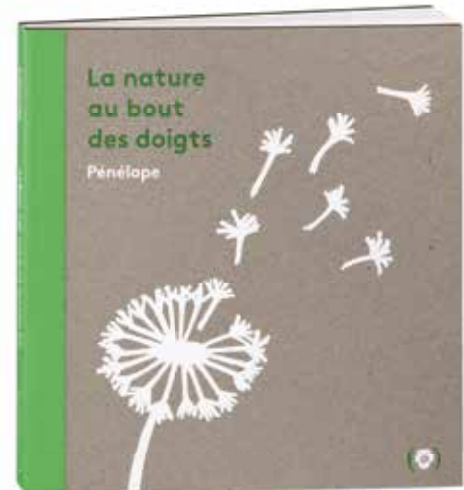
Le corps humain, J. Jolivet

- arbres et des fleurs que des instruments de musique ou des costumes du monde, le mot correspondant était associé à la chose : humérus, fémur, aorte, carotide, biceps, triceps, nerf sciatique... En 2021, Joëlle Jolivet reprend le même thème, mais cette fois elle le développe dans un album vertical à rabats de 16 pages intitulé pareillement *Le Corps Humain*. La performance éditoriale est étonnante, à la hauteur du talent de l'artiste dont les gravures colorées se font plus détaillées et encore plus précises. Cette fois, le lecteur pénètre à l'intérieur de l'organisme grâce à un système de flaps et de découpes à soulever qui se superposent adroitement. L'album haut de 42 centimètres s'ouvre sur quatre silhouettes vouées à l'exploration des muscles, des veines et artères, des os, des nerfs. Deux d'entre elles se détachent de la page-support afin d'être vues de face et de dos. Une fois dépliées, elles atteignent quelque 63 centimètres. L'impression est saisissante. Chaque composant est dûment identifié. Ainsi, par exemple, les cinq groupes de vertèbres qui composent la colonne vertébrale sont nommés et chaque vertèbre est numérotée confor-

mément à l'usage. Les pages suivantes permettent la découverte des organes d'un corps féminin de face et d'un corps masculin de profil, puis de nouveaux agrandissements isolent le cœur, les organes des sens, les organes génitaux... avant que nous ne suivions les différentes étapes de la grossesse jusqu'à la naissance du bébé. Des explications synthétiques parfois inscrites derrière les flaps éclairent les fonctions sans tabou. Fascinant !

LA NATURE AU BOUT DES DOIGTS, PAR PÉNÉLOPE

Voici un imagier tout blanc qui propose une expérience de lecture tactile. Au lieu d'être composé d'images visuelles et colorées, il invite à ressentir du bout des doigts des contours, des formes, des motifs collectés dans une nature proche. On reconnaîtra aisément différentes feuilles familières, feuille de chêne, de ginkgo, de marronnier. On aura l'audace de toucher une araignée ou un mille-pattes. On suivra de la main l'envol d'une libellule ou des aigrettes d'un pissenlit. On câlinera le



tronc d'un saule, d'un bouleau ou d'un olivier. Le gaufrage est si net dans cet album que l'on pourra distinguer la plume d'une tourterelle de celle d'un moineau.

Après avoir établi des passerelles entre monde des sourds et des entendants dans ses albums précédents, *Des mains pour dire je t'aime* (2016), *Amour... Rouge* (2019), *Colombe... Blanche* (2020), Pénélope fut motivée cette fois, ainsi que l'explique son éditrice, « par la volonté de sensibiliser les voyants à l'expérimentation tactile ». Et pour réaliser ce projet, elle a travaillé en lien avec l'Institut National des Jeunes Aveugles (INJA).

DU PLATANE AU GINKGO, DES GOÛTS ET DES COULEURS, PAR IANNA ANDREADIS

La collection *Histoires...* compte désormais deux nouveaux imagiers photographiques qui, comme les volumes antérieurs, chantent les beautés et les cycles de la nature. Après nous avoir émerveillés par la faune et la flore de la forêt tropicale du Costa Rica, après avoir célébré l'eau dans tous ses états... dans *Du platane au ginkgo*, Ianna Andreadis invite à regarder en leur splendeur les feuilles d'automne. Elles



sont regroupés du fenouil, des radis, des artichauts. Là, ce sont des poivrons, verts, jaunes, orange et rouges. Là, dans de petits ravieres, sont exposées des groseilles rouges, des mûres, des myrtilles, des framboises. Et c'est l'éblouissement ! L'art des accumulations est sublimé par le regard de la photographe et ses cadrages. Elle a opté pour des plans rapprochés qui forcent l'attention. On se surprend à admirer la chevelure des poireaux, les nervures d'une feuille de chou, la fraîcheur des feuilles de salade, la peau duveteuse des kiwis, le violet profond des aubergines. S'il s'agit de s'é mouvoir en redécouvrant, grâce à la photo, la beauté des fruits et des légumes qui constituent notre ordinaire, Ianna Andreadis, à travers les rapprochements entre les images, souhaite ouvrir un espace de pensée comme dans les autres titres de la collection. Elle aime répéter les propos de Georges Didi-Huberman : « Deux images qu'on rapproche produisent de la pensée. Ce n'est pas seulement l'image [...] mais la distance qui les sépare qui dessine, ouvre un espace pour penser. » ●

- › **Joëlle JOLIVET, *Le Corps Humain***, Les Grandes Personnes, 2021, 16 pages, 29,50 €.
- › **PÉNÉLOPE, *La Nature au bout des doigts***, Les Grandes Personnes, 2021, 14 pages, 20 €.
- › **Ianna ANDREADIS, *Des goûts et des couleurs, histoires de fruits et de légumes***, Les Grandes Personnes, 2021, 24 pages cartonnées, 11,50 €.
- › **Ianna ANDREADIS, *Du platane au ginkgo, histoires d'automne***, Les Grandes Personnes, 2021, 14 pages cartonnées, 11,50 €.

viennent de tomber, elles gisent sur le sol, tantôt jaunies, brunies, rougies, tachetées de rouille, prêtes à se décomposer parfois. Il y a peu, elles couvraient d'or les arbres des parcs, des jardins et des bois, tel ce majestueux tulipier de Virginie qui pare la couverture de l'album. De quel arbre viennent-elles : châtaignier ? érable ? tilleul ? cerisier du Japon ? Qui hésite trouvera la solution une fois le volume fermé. Les

plus petits des lecteurs – n'oublions pas que ces livres sont des « tout carton » – trouveront grand plaisir à compter les feuilles, de 1 à 12.

Dans *Des goûts et des couleurs*, Ianna Andreadis emmène tout simplement son lecteur au marché. Rien de mieux que de s'attarder à l'étal des marchands qui ont disposé leurs fruits et leurs légumes, attentifs aux mariages des formes, des couleurs, des saveurs. Là

Note

1. <https://blog.lesati.be/2021/12/15/bernadette-gervais-des-trucs-comme-ci-des-trucs-comme-ca-les-grands-personnes-2021/>
On pourra lire mon compte rendu de ce titre sur le blog Chroniques des Ateliers du Texte et de l'Image, en date du 15 décembre 2021.

DES POÈTES DANS LE TEXTE

TROIS ROMANS RÉCENTS AU SEIN DESQUELS BAUDELAIRE ET CONSORTS JOUENT UN RÔLE CAPITAL

PAR MAGGY RAYET

La poésie, comme l'eau qui ruisselle, trouve toujours son chemin. Même dans le secteur des romans destinés en priorité aux adolescents, où elle est peu présente, elle finit par s'infiltrer. Elle peut y imprégner le texte lui-même.

Elle peut y imprégner le texte lui-même. Comme par exemple dans *Songe à la douceur* de Clémentine Beauvais, écrit en vers libres, paru chez Sarbacane. Ou dans *Un garçon c'est presque rien* de Lisa Balavoine, chez Rageot. Ou encore dans *Mes coups seront mes mots*, de Ibi Zoboi et Yusef Salaam, traduit par Catherine Nabokov pour Gallimard. On y reviendra dans une prochaine chronique. Mais il arrive aussi que des auteurs – et c'est ce qui nous occupe aujourd'hui – introduisent l'œuvre d'un poète au sein du récit. Dans les trois livres retenus ci-après, des jeunes découvrent Baudelaire, Verlaine, Rimbaud ou encore Éluard. Ils lisent des vers, les répètent, s'en nourrissent. Parfois même ils en écrivent eux-mêmes.

LES SONNETS DE BAUDELAIRE

Un grand nombre des personnages qui peuplent les romans Jeunesse d'Éric Pessan habitent ou ont habité la banlieue de Nantes. C'est encore le cas ici dans *La-Gueule-du-Loup* qui met en scène une famille fuyant une épidémie menaçante. Aucune précision n'est apportée sur la nature de celle-ci mais il est clair que nous sommes en pleine

actualité. Le père, urgentiste, a voulu mettre femme et enfants à l'abri en les éloignant de la ville. La maison de ses beaux-parents étant inoccupée depuis leur décès, elle fera l'affaire. On s'apprête donc à entrer dans le récit d'un huis clos : la mère – qui garde manifestement des souvenirs sombres d'une enfance passée dans ces lieux –, Nono son jeune fils de neuf ans et Jo sa fille adolescente qui s'improvise narratrice. Cette situation de départ aurait pu donner lieu à un roman strictement réaliste, sur fond de catastrophe. Mais l'auteur a voulu y ajouter suspense et horreur, avec même quelques avancées vers le fantastique. Sciemment, il ne se refuse aucun cliché : bruits nocturnes dans le grenier, traces d'intrusion, mort violente d'animaux, et avant tout peur du loup voire du loup-garou ! Sans compter que dans cette maison isolée, bâtie sur le lieu-dit : La-Gueule-du-Loup, téléphone et internet ne sont pas toujours accessibles !

Et les poètes ? Jo aimerait écrire autre chose qu'un journal. « Un poème par exemple, que je posterais sur les réseaux ». Elle se rappelle que Madame Kaplan, le professeur de français du lycée, leur a parlé de Baudelaire, leur a raconté sa vie, ses obsessions et sa mort, leur a expliqué qu'il écrivait des sonnets. Jo décide de s'y essayer

– deux quatrains, deux tercets aux rythmes entrecroisés – elle va faire « sa Baudelaire ». Au début, elle n'est pas très convaincue : « Franchement à quoi ça sert d'écrire des poèmes ?/ Qui prendra le temps de les lire ? de les comprendre/ Qui aura donc envie de se laisser surprendre ? compter les rimes, chercher les pieds, quelle flemme ! » Mais la voilà qui, prise au jeu, écrit un sonnet chaque fois que quelque chose « se passe ». La succession de ces poèmes deviendra son « Journal de confinement ». Éric Pessan pousse le raffinement jusqu'à utiliser Baudelaire et ses *fleurs du mal* pour mettre au jour le grand secret d'enfance de la mère de Jo, un secret qu'elle avait tenté en vain de rejeter de sa vie !

LES MOTS DE PAUL ÉLUARD

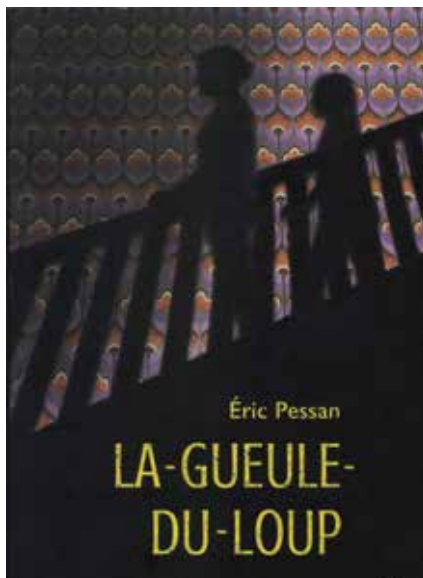
La courbe de tes yeux, célèbre poème de Paul Éluard, extrait de son recueil *Capitale de la douleur*, est reproduit en entier à la fin du nouveau roman de Nadine Brun-Cosme. Il lui donne aussi son titre. C'est dire à quel point il est au centre du propos. Un roman à deux voix. Celle de Benoit, collégien, et celle de Madame Lame, son professeur de français. Benoit, qui vit seul avec sa mère depuis le départ de son père, se

fait manipuler par quelques jeunes particulièrement violents. Tantôt harcelé et battu, tantôt invité de manière perverse à rejoindre la bande et à participer à ses méfaits. Madame Lane, dont c'est le premier poste d'enseignante, vit son métier à fleur de peau. Elle s'intéresse à Benoit et ce qu'elle découvre de sa vie la renvoie à sa propre enfance. Elle va tenter de l'aider.

C'est ici qu'Éluard entre en scène. Son poème « sert de catalyseur », dit avec justesse l'éditeur dans sa présentation. *La courbe de tes yeux*, c'est le poème que – adolescente – Madame Lane étudiait le soir où son père a quitté la maison. « Heureusement que Paul était là avec sa *Capitale de la douleur* » ! À présent, c'est ce même poème qu'elle donne à lire à la classe et qui captive Benoit, amoureux d'une Manon, vivant elle aussi sous l'emprise de la bande. « Il y a les yeux, dans le poème, aussi la mousse et les sourires, plus loin ». « Les yeux » sont en effet omniprésents à travers tout le roman, alors que de son côté la mère de Benoit semble aveugle face à la souffrance de son fils. Un contraste que l'auteure prend en compte avec subtilité et finesse. Ce roman, dont la fin reste ouverte, est à lui seul un poème de soixante et un courts chapitres.

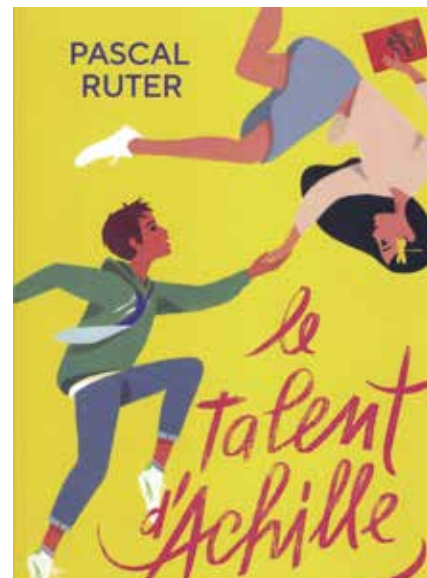
LA POÉSIE EN MODE CONTAGION

En plus d'être écrivain, Pascal Ruter enseigne le français dans un collège. Le monde des 11-16 ans, il connaît. La biographie que publie sa maison d'édition offre de lui une image teintée d'humour et d'empathie : « Il aime par-dessus tout les livres où le malheur et la sévérité de la vie sont dynamités par la cocasserie et la drôlerie de situations loufoques. » Une appréciation qui sied comme un gant à son nouveau roman, *Le talent d'Achille*. Un roman où évoluent un certain nombre de personnages hauts en couleur. Tout d'abord, héros central, le jeune Achille. Son club de foot désespère systématiquement tous les entraîneurs. Ensuite Suzanne, dont Achille est amoureux. Elle vit seule avec sa mère – professeur



de français – et cherche sans relâche la trace de son père. La mère d'Achille, monitrice d'une auto-école dont les élèves sont loin d'en être à leur premier essai. Ensuite Monsieur Finckel, vieil homme aux allures de gentleman. Son passé cache des secrets et il semble tout connaître au foot. Enfin – et on en arrive au cœur de notre sujet – la bibliothécaire du collège qui, au début du roman, se désole : « J'ai consacré ma vie à essayer de faire plaisir avec de beaux livres et de grands auteurs et c'est un échec total. »

Entré un peu par hasard dans son antre, Achille découvre avec stupéfaction que c'est « sa » Suzanne qui a emporté les deux seuls livres empruntés cette semaine-là. Deux poètes. Verlaine et Rimbaud. Achille, pour qui Verlaine et Rimbaud n'étaient jusqu'à présent que des noms d'impasses dans son lotissement, va emprunter le Paul Verlaine. C'est ainsi que tout commence. Le soir même, Achille se plonge dans la lecture : « Je ne comprenais pas tout, mais bon c'était bien stylé quand même. » Il ne se doute évidemment pas – nous sommes page 29 – qu'il a ainsi déclenché une épidémie. Et que – cent pages plus loin – dans toute l'équipe de foot du collège on se refilerait « Rimbaud comme la grippe et Apollinaire comme le choléra » ! Comme annoncé, dans le



récit du développement de cette épidémie, la cocasserie et la drôlerie de situations loufoques dynamiteront le malheur et la sévérité de la vie.

Cette chronique nous donne l'occasion de saluer le travail de Carl Norac qui – particulièrement pendant ces deux dernières années – s'est ingénié, en tant que poète national, à faire pénétrer la poésie dans les sphères où elle n'était pas présente. Son premier poème écrit dans l'exercice de sa charge fut présenté comme un hommage au pouvoir de la poésie dans le monde d'aujourd'hui. À « l'enfant au bord d'une page » auquel le texte était dédié, il disait notamment : « Un poème ne t'attend pas/ Il est là même où tu l'ignores » ! ●

- › **Éric PESSAN**, *La-Gueule-du-Loup*, couv. Sereg, L'École des loisirs, coll. « M+ », 2021, 232 pages, 14 €.
- › **Nadine BRUN-COSME**, *La courbe de tes yeux*, couv. Germain Barthélémy, Éditions courtes et longues, coll. « Roman Ultraviolet », 2021, 128 pages, 14,90 €.
- › **Pascal RUTER**, *Le talent d'Achille*, couv. Sébastien Pelon, Didier Jeunesse, coll. « Romans », 2021, 288 pages, 14,90 €.

GABRIELLE VINCENT, ET LES 40 ANS DE SES ENFANTS ERNEST ET CÉLESTINE



Gabrielle Vincent ©

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Après Elisabeth Ivanovsky¹, abordée en 2007, une opportunité se présente à nouveau avec Gabrielle Vincent de faire une incursion dans le patrimoine de la littérature de jeunesse belge. Notons que cette grande artiste avait déjà fait l'objet d'un dossier spécial rédigé² par Michel Defourny en 1994 pour la revue *Lectures*.

Les enfants de papier de Gabrielle Vincent sont nés en 1981. Ils ont 40 ans. À cette occasion, ils ont invité chacun.e à venir fêter leur anniversaire avec eux en ouvrant grandes les portes de la maison du bonheur par le biais d'une superbe exposition à la Chapelle de Boondael, lieu majestueux et cosy, sise dans la commune d'Ixelles où l'auteurice a vécu durant 40 ans.

Bienvenue chez Ernest et Célestine ! Visite guidée dans la vie de leur autrice et dans son œuvre, en compagnie de sa petite-nièce Émeline Attout et de son filleul Benoît Attout.

PETITE BIO³ : IL ÉTAIT UNE FOIS MONIQUE MARTIN / GABRIELLE VINCENT

Née à Bruxelles en 1928, Monique Martin y passe toute sa vie jusqu'à sa mort, le 24 septembre 2000. Un père employé de banque qui joue du violon, une mère pianiste à ses heures... Monique et ses sœurs grandissent dans une maison amie des arts. Si ses trois sœurs sont plus adeptes de musique, Monique, quant à elle, n'a jamais cessé de dessiner.

Après la guerre, Monique Martin s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et en sort avec le premier prix en 1951. Ses expositions suscitent un enthousiasme soutenu du public bruxellois, qui apprécie tout autant le trait de ses grandes séries au fusain, à l'aquarelle ou à l'huile que ses sujets puisés dans l'actualité, la vie quotidienne ou les voyages.

Au début des années 1980, Monique Martin franchit vraiment le pas, quitte le confort de la peinture et des galeries bruxelloises pour passer du côté des illustrateurs. Elle se choisit un pseudonyme. Monique Martin devient alors Gabrielle Vincent et relève un défi de taille : faire vivre des personnages au long cours.

En 1981, c'est la naissance d'Ernest et Célestine avec *Ernest et Célestine ont perdu Siméon*. S'ensuivront 25 albums publiés aux éditions Duculot, puis Casterman, le dernier, *Les questions de Célestine*, datant de 2000.

Monique Martin / Gabrielle Vincent est considérée comme la meilleure illustratrice belge et à l'avant-garde du métier d'illustrateur de livres pour enfants. La série *Ernest et Célestine*, et d'autres œuvres mondialement connues comme *La Petite Marionnette*

et *Un Jour, Un Chien*, lui ont valu de nombreuses récompenses (meilleur livre de jeunesse au Salon du Livre de Montreuil, Prix Sankei Children's books Publications Prize du Japon...)⁴. En tant qu'artiste-peintre, elle exploite le noir et blanc jusque dans les années 1960 (encre, fusain, crayon...). Plus tard, elle utilise la couleur et explore de nouvelles techniques comme l'aquarelle, le pastel et la couleur à l'huile.

Pour découvrir plus en détail l'auteurice-illustratrice et son œuvre, le lecteur consultera le dossier réalisé par Monique Malfait-Dohet pour la revue *Libbylit*⁵.

UNE FONDATION MONIQUE MARTIN⁶

Benoît Attout, son filleul et ayant droit, est à l'origine d'une fondation destinée à faire reconnaître Monique Martin en tant qu'artiste-peintre. Les objectifs poursuivis sont : conserver et faire connaître le patrimoine artistique (peinture et illustration) ; promouvoir l'art et la culture en Belgique et ailleurs ; transmettre les valeurs défendues par l'artiste dans le monde. « Nous voulons



Exposition Ernest et Célestine, Chapelle de Boondaal

diffuser le plus largement possible les valeurs développées dans les albums d'Ernest et Célestine : l'Amour, la tolérance, le respect, l'écologie, le recyclage, la justice, l'humilité... »

BIENVENUE CHEZ ERNEST ET CÉLESTINE

Ernest, c'est le gros ours et Célestine la petite souris. Avec cette amitié le ton était donné. L'autrice évoque d'emblée la différence, par le biais des deux personnages à la cohabitation au départ improbable. Dans le premier album, *Ernest et Célestine ont perdu Siméon*, l'autrice met en scène le doudou, un thème universel, un souvenir qui ré-

sonne en chacun de nous, la perte, l'oubli de l'objet sacré.

UN BEL ALBUM COLLECTOR⁷ POUR FÊTER L'ANNIVERSAIRE D'ERNEST ET CÉLESTINE⁸

Ernest et Célestine, ou comment l'amitié entre un grand ours et une petite souris a commencé. Ce livre, édité spécialement pour cet anniversaire, remonte aux origines de ce chef-d'œuvre de la littérature jeunesse en réunissant le premier (*Ernest et Célestine ont perdu Siméon*) et le dernier album (*Les questions de Célestine*) créé par Gabrielle Vincent.

Un dossier exclusif s'ajoute à ces histoires, pour découvrir qui était Gabrielle Vincent / Monique Martin, ses premiers dessins préparatoires, et un hommage inédit de Daniel Pennac avec qui elle a entretenu une longue et belle amitié épistolaire.

UNE EXPOSITION POUR FÊTER LES 40 ANS

L'idée était de pénétrer au sein de la maison où vivent les deux héros en mettant en évidence, à travers divers albums, les valeurs prônées par l'artiste : inclusion, partage, ouverture aux autres, recyclage... Une autrice d'une brûlante actualité... ▶

LA MAISON DU BONHEUR

L'organisatrice de l'exposition explique que le choix des images s'est voulu le plus représentatif possible de cette ambiance dans les moments d'une journée vécue, allant du réveil au coucher.

Le visiteur pénètre d'abord le matin chez Ernest et Célestine, participe à leur réveil et au petit déjeuner. Il vivra avec eux jusqu'à la fin de la journée, où c'est bassine et pyjama party... avec l'heure du coucher. Les éléments du décor sont ceux qui étaient présents dans la maison de l'artiste.

Pour ce duo, il s'agissait d'être toujours dans une atmosphère de fête. La musique les accompagnait tous les jours, notamment avec le violon d'Ernest. La couture avec le patchwork et sa couseuse, le recyclage en ce qui concerne les meubles rendent bien l'esprit anti-consommation à tout prix.

Chez Ernest et Célestine, c'est aussi prendre le temps d'organiser des fêtes, c'est-à-dire concocter des petits plats sur la cuisinière. Le tout dans un joyeux désordre évoqué précédemment par Myriam Mallié⁹. Ou plus récemment par Monique Malfait-Dohet¹⁰ : « Désordre et rigueur. Cette opposition est surtout développée dans les *Ernest et Célestine*. Que ce soit à cause de la maladie ou d'un accident, de l'organisation de fêtes démesurées ou par paresse, la maison est le lieu d'un joyeux laisser-aller, la vaisselle et le rangement ne font pas partie des préoccupations majeures des personnages. »

BRUXELLES

Gabrielle Vincent a toujours vécu à Ixelles, Place du Châtelain. Elle fréquentait les Marolles... Le lecteur retrouvera dans son œuvre des monuments, des décors extérieurs de Bruxelles, comme dans *Le petit ange à Bruxelles*.

L'artiste était toujours dans une logique de déconsommation. Comme dans cet album où Ernest et Célestine accueillent une vieille tante casse-pied et pour laquelle ils vont à la déchetterie récupérer matelas, tapis, lampe... sauf que le matelas a pris l'eau...

JOURS DE FÊTE

Ernest et Célestine se préparent souvent à faire la fête. On les retrouve manipulant des bouts de tissus pour inventer divers scénarios. Célestine est une artiste. Elle prépare la fête puis accueille les invités sans aucune limite. Tout le monde est bienvenu, y compris pour fêter Noël, la fête préférée de l'héroïne. Son rêve est d'aller fêter Noël dans la forêt autour d'un sapin toujours bien vivant, qui n'aura pas été coupé pour l'occasion (cf. l'album *Le sapin de Noël*).

C'est la maison du bonheur, une maison durable qui pense à la protection de la nature ! Tous les moments sont des moments de rire, de fête même quand ceux-ci sont difficiles.

EN PROJET

- La création d'une fresque en 2022 et un retour d'Ernest et Célestine sur grand écran avec un long métrage annoncé pour décembre 2022 : <https://folivari.com/projet/ernest-et-celestine-voyage-en-charabie/>
- Et une nouvelle série télé : <https://folivari.com/projet/ernest-celestine-la-collection-saison-2/>

INFOS

www.fondation-monique-martin.be

Notes

1. Dans *Lectures*, n° 149, janvier-février 2007, pp. 56-58, <https://fr.calameo.com/read/00107037340e689d3eefe>.
2. Hommage à Gabrielle Vincent dans *Lectures*, n° 77, mars-avril 1994, dans un dossier spécial rédigé par Michel Defourny, pp. I-V et bibliographie, pp. VI-X, <https://fr.calameo.com/books/001070373c7318c7395a4>.
3. Extrait du dossier de presse : « Ernest et Célestine 40 ans d'amitié : Voici comment tout a commencé », dossier de Fanny Husson-Ollagnier et Émeline Attout, Casterman, 2021, 20 p.
4. Extrait du site <https://www.fondation-monique-martin.be>.
5. Dossier « Gabrielle Vincent ou l'art de la suggestion : le parcours artistique d'une tendre insoumise », par Monique Malfait-Dohet, *Libbylit*, 137, juin-août 2019, pp. 5-15. À visualiser en ligne via <https://fr.calameo.com/read/002606602016c0ee33dee>.
6. <https://ernest-et-celestine.com/a-propos/fondation-monique-martin/>
7. <https://www.youtube.com/watch?v=gs0U41AN6yU>
8. <https://www.casterman.com/Jeunesse/Catalogue/ernest-et-celestine/ernest-et-celestine>
9. Myriam Mallié, « Gabrielle Vincent : Ernest et Célestine. Éloge du désordre », *Lectures*, n° 55, mai-juin 1990, pp. 15-16.
10. Extrait p. 6 du dossier « Gabrielle Vincent ou l'art de la suggestion : le parcours artistique d'une tendre insoumise », par Monique Malfait-Dohet, *Libbylit*, n° 137, juin-août 2019, pp. 5-15. À visualiser en ligne via <https://fr.calameo.com/read/002606602016c0ee33dee>.



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

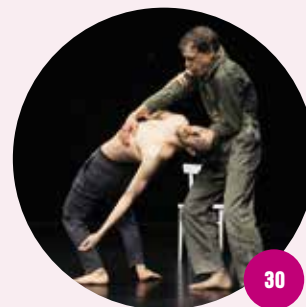
NUMÉRO 27



12



26



30

03 ÉDITORIAL

03 La revanche des « non essentiels »
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Cultiver et observer les droits culturels
par Morgane Degrijse, Valérie Lossignol,
Pascale Pierard, Liesbeth Vandersteene
10 Publication *Mise en œuvre du décret
du 21 novembre 2013 par les Centres culturels*
par Célia Dehon

12 ICI ET AILLEURS

12 Centre culturel de Dison :
l'expression comme plat de résistance
par Liliane Fanello

19 MÉTIER

19 Une longue carrière de bibliothécaire,
jusqu'à la direction des bibliothèques
de la Ville de Bruxelles
par Marie-Angèle Dehaye

22 NUMÉRIQUE

22 Des informaticiens publics,
en lutte contre la fracture numérique
par Thomas Casavecchia

26 PORTRAIT

26 Jan Bucquoy, agitateur et cinéaste
par Philippe Delvosalle

30 ACTION

30 La danse en multiformes
par Catherine Callico
35 Des tables de conversations
dans toutes les langues
par Thomas Casavecchia

39 AUDIO

CD
39 Des évocations douces et tristes
par Benoit van Langenhove

DOCU
41 Brussels Art Film Festival (BAFF) 2021
par Benoit Deuxant et Marc Roesems

43 LECTURE

SOCIÉTÉ

43 Les peuples, ces univers à explorer
par Bernard Lobet
46 Les humains sont bien étranges
par Michel Bougard
49 En arts, une cartographie des illusions
par Nathalie Trouveroy

BANDE DESSINÉE

53 La bibliomule qui sauva des livres
de la destruction
par Marianne Puttemans

56 JEU

56 Étoiles, combat naval, et magie alchimique
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

ACTION

59 Les centres culturels font de la résistance
par Laurence Bertels

ENFANT

63 Les Grandes Personnes ou la quête
du livre parfait
par Michel Defourny

ADO

66 Des poètes dans le texte
par Maggy Rayet

PORTRAIT

68 Gabrielle Vincent, et les 40 ans
de ses enfants Ernest et Célestine
par Isabelle Decuyper